

Bibliothèque Nationale du Québec

Jacques Lamarche

CONTES ET LÉGENDES DE LA PETITE-NATION



éditions Asticou

DU MÊME AUTEUR

ROMANS

- *La Pelouse des lions*, éditions du Bélier, 1969.
- *Le Royaume détraqué*, Cercle du livre de France, 1970.
- *Eurydice*, Cercle du livre de France, 1971.
- *La Dynastie des Lanthier* :
  - Tome I : *La Saison des aurores boréales*, Cercle du livre de France, 1973.
  - Tome II : *La Saison des arcs-en-ciel*, Cercle du livre de France, 1976.
  - Tome III : *La Saison des feuilles mortes*, Cercle du livre de France, 1979. *(Prix Jean-Béraud / Molson 1979)*
  - Tome IV : *La Saison des glaïeuls en fleurs*, Cercle du livre de France, 1982.
- *Les Montagnes noires* :
  - Tome I : *Les Feudataires*, éditions Pierre Tisseyre, 1982.
  - Tome II : *Les Cristalliers*, éditions Pierre Tisseyre, 1983.
- *Ils auront trente ans*, éditions Pierre Tisseyre, 1988.

ESSAIS

- *Le Scandale des frais funéraires*, Éditions du Jour, 1965.
- *Les Requins de la finance*, Éditions du Jour, 1966.
- *Les Caisses populaires*, Éditions du Jour, 1967.
- *Coop et cooprix : revanche économique des Québécois*, Éditions du Jour, 1971.
- *La Crise du pétrole*, Éditions du Jour, 1974.

RÉCITS

- *Les Toqués du firmament*, éditions Beauchemin, 1972.
- *Empaillages au jour le jour*, éditions Quinze, 1976.

BIOGRAPHIES

- *Confessions d'un enfant d'un demi-siècle*, éditions Quinze, 1977.
- *Alphonse Desjardins*, Éditions du Jour, 1977.
- *Le sénateur Cyrille Vaillancourt*, Éditions du Jour, 1979.
- *Le commandeur Émile Girardin*, Éditions du Jour, 1983.
- *Demain sera bientôt hier*, éditions Pierre Tisseyre, 1985.

HISTOIRE

- *100 ans de coopvie*, Éditions du Jour, 1977.
- *Le manoir Louis-Joseph-Papineau*, éditions de la Petite-Nation, 1979.
- *Le Mémorial du Québec*, tome I, éditions du Mémorial, 1980.
- *Le Mémorial du Québec*, tome II, éditions du Mémorial, 1981.
- *Au coeur de la Petite-Nation : le château Montebello*, éditions de la Petite-Nation, 1984.
- *La Saga des caisses populaires*, éditions La Presse, 1985.
- *Le Mémorial de Plaisance*, éditions de la Petite-Nation, 1986.

CONTES ET LÉGENDES DE LA PETITE-NATION

éditions Asticou

case postale 210, succursale A
Hull (Québec) J8Y 6M8
(819) 776-5841

PRODUCTION: *Conception graphique*
case postale 210, succursale A
Hull (Québec) J8Y 6M8
(819) 776-5841

PRODUCTION: Conception graphique, typographie et mise en pages: André Couture / Illustrations (page couverture et pages intérieures): Serge Langlois / Impression: Métropole Litho

DISTRIBUTION: Diffusion Prologue inc, 2975, rue Sartelon, Ville Saint-Laurent (Québec) H4R 1E6. Au téléphone: (514) 332-5860; de l'extéireur de Montréal: 1-800-363-2864

DÉPÔT LÉGAL: Dernier trimestre de 1988 / Bibliothèque nationale du Québec / Bibliothèque nationale du Canada

© Les éditions Asticou enrg. 1988

ISBN 2-89198-091-3

Le Conseil des arts du Canada a octroyé une subvention pour la publication du présent ouvrage

L'auteur tient à remercier le ministère des Affaires culturelles du Québec qui lui a accordé une bourse qui lui a permis de rédiger les textes publiés ici.

D8900045

Jacques Lamarche

CONTES ET LÉGENDES DE LA PETITE-NATION

éditions Asticou

PS
9523
A42 C65
1988

Avant-propos

Légendes ou faits? Bien peu d'éléments de cet ouvrage jaillissent exclusivement de l'imagination de l'auteur. De nombreux ethnologues, historiens ou chercheurs dignes de foi peuvent attester l'authenticité de ces récits. Les incrédules persisteront à clamer l'affabulation même s'ils continuent à lire la belle histoire de la Princesse au bois dormant, de Cendrillon ou de Blanche-Neige... Pourquoi pas la Princesse de la Petite Nation?

Chomina, chef de la tribu des Montagnais et président du Conseil des Indiens, a bel et bien existé. Il a passionné d'aussi sérieux universitaires qu'Elsie McLeod ou Wilfred Jury de Fort Sainte-Marie, à Midland en Ontario. Tessouat le Borgne, habile chef de la tribu des Algonquins de la Grande Nation – les Kittchisipinini –, a vraiment vécu à l'île aux Allumettes vers 1603. Dans les quatre livres qu'il a consacrés à l'Histoire du Canada, publiés en France en 1635, le missionnaire récollet Gabriel Sagard raconte son *Voyage au pays des Hurons* et traite de faits réels en témoin oculaire. Lorsque le père jésuite Paul Le Jeune rédige ses premières *Relations*, à compter de 1632, il ne publie pas des bobards. Il a véritablement passé l'hiver 1633 sous le toit de Mestigoit dont le frère Pastedechouan, amené en France en 1620, avait été baptisé Pierre-Antoine par les Blancs; je l'ai rebaptisé Louis-Samuel par égard pour Louis XIV et Samuel de Champlain, complice de ce rapt. Thomas Grassman, l'un de ses biographes, précise «qu'il fut instruit en français et en latin avant de devenir un objet de risée» chez les siens... Authentique «chaman algonquin et chrétien apostat», Étienne Pigarouich eut de longs entretiens avec le supérieur des missionnaires jésuites vers 1640. Par ses seules évocations, le sorcier fit réellement trembler des tentes sous les yeux du père Le Jeune.

L'auteur a simplement transposé dans le cadre de la Petite-Nation des coutumes et des traditions algonquines. C'est d'ailleurs le long de cette rivière merveilleuse à laquelle les Algonquins de la Petite Nation – les Weskasipinini – donnèrent leur nom que vécut, grandit et mourut cette fière tribu. Bien après leur massacre par les Iroquois, en 1653, Louis-Joseph-Amédée Papineau note dans son *Journal d'un fils de la liberté* la présence du cimetière des Algonquins de la Petite-Nation : « Le *chipaye* situé au bord de la rivière des Outaouais, en deça d'une terre de pépé [son grand-père, Joseph Papineau, premier seigneur civil de la Petite-Nation].»

Cette rivière des Outaouais fut tour à tour la Grande Rivière des Algonquins et des Français. En réalité, elle avait son propre nom. L'écrivain Guillaume Dunn, éminent membre de la Société historique de l'ouest du Québec, a écrit : « Le nom *Outaouais* n'est officiel que depuis un siècle ; les Indiens l'appelaient *Kittchisippi*.» Après tout, pour les Amérindiens du Mississippi, le *sippi* est une rivière, et les flots abondants des *kittchi*. L'auteur n'invente pas, il renoue avec la tradition et fait revivre la Grande Rivière.

Pour ce qui est du Grand Lac, connu aujourd'hui sous le nom de lac Simon, il évoque le patronyme des Cimon revenus au pays ancestral de la Petite Nation vers la moitié du XIXe siècle. La reine Victoria elle-même a sanctionné la restitution du territoire... spolié ! L'auteur s'est mis à l'écoute de la brise et du vent dont les caresses et les parfums l'ont enivré ; il peut aujourd'hui livrer quelques-uns de ces secrets...

Concédons que ces contes et légendes ne sont pas exclusifs aux chutes de Plaisance, au grand lac Simon ; mais il faut bien situer l'Histoire quelque part. Nul ne peut nier la présence des chutes et du grand sault de la Chaudière, du moulin à scie

que Joseph Papineau et son fils Denis-Benjamin y ont aménagé. Pour le pont Cook de la *vengeance écossaise*, l'auteur s'est rendu au cimetière anglican de Papineauville ; il a causé avec l'ancêtre, Asa Cook, et son fils Alanson qui reposent en paix dans la Petite-Nation. Il a même correspondu, en américain s'il vous plaît, avec leurs petites-filles bostonnaises. Quant aux rognons de castor – pour la virilité mâle – et aux tisanes de framboise – pour la fécondité féminine –, vous ne pouvez douter de leurs vertus si vous ne les avez jamais essayés !

La différence entre une légende et un fait demeure si mince que l'auteur ne l'a pas perçue. À chacun sa transparence et ses rêves !

Les sept estocades des chutes

Lorsque le Grand Manitou et sa femme Aéra ramènent les quatre Saisons des lointains espaces pour leurs quatre fils – Ouest, Est, Nord et Sud, qui se partagent la terre –, ils viennent de créer un nouvel univers. Au cours d'une longue absence au pays du Soleil et de la Lune, Aéra laisse son mari seul au paradis des chasses éternelles. L'Esprit du mal, les sorciers et les sorcières de la Terre proposent une perfide messagère d'une beauté démentielle, Aqua, au Grand Manitou solitaire. Cette dernière inonde la terre entière... Aéra revient en catastrophe et parvient à recréer les sept Continents.

C'est à la Petite-Nation que l'esprit de chacun de ces nouveaux fils du Soleil et d'Aéra vient visiter la mère de l'univers, qui s'y est retirée pour refaire ses forces épuisées. Ils la comblent d'amour et de cadeaux, creusant leur lit dans un lac et l'ombrageant d'une montagne. Avant de la quitter, chacun des sept titans plonge ses mains dans les chutes pour rapporter dans son continent l'argile et la rosée de la Petite-Nation...

Telle est la merveilleuse histoire que le petit-fils d'Aéra et du Grand Manitou – le Vent, né de l'union d'Ouest et d'Automne – m'a longuement racontée, une nuit d'octobre, au bord des chutes de Plaisance.



Elles dévalent sept larges estocades avec la puissance d'un coureur olympique et la force d'un ours en colère. Lorsque je vis les chutes pour la première fois, point n'ai-je songé à cette comparaison, subjugué plutôt par leur beauté, fasciné par leur présence au coeur de la Petite-Nation. Si douce et si calme quand elle coule et chante sous le pont où se dressait au cours du siècle dernier le moulin d'Asa Cook, bâti par le seigneur Joseph Papineau, la rivière vertigineuse se précipite sous le haut belvédère qui remplace aujourd'hui le grand moulin des Thomas Mears et Peter McGill. Pendant plus d'un siècle, des milliers de troncs et de billots se sont engouffrés dans le long et terrible entonnoir, d'autres ont culbuté dans les chutes. Bien avant cette époque déjà lointaine des premiers bûcherons de Robert Fletcher et des colons de la seigneurie, les canots algonquins ont triomphé de ces redoutables obstacles pour gagner la rivière des Outaouais ou remonter aux grands lacs de la tribu des Weskanini.

Les Anciens du fief de Plaisance, dont les grands-parents vécurent au temps de l'honorable Denis-Benjamin Papineau, m'ont raconté l'histoire de ces chutes. Aucun d'eux n'a pu m'expliquer comment l'homme ou la nature avaient sculpté les sept larges gradins de roc que la rivière ne parvient pas à dérober à nos yeux admiratifs.

Un soir d'automne, alors que le soleil tout orangé clignait de l'oeil à la lune prête à monter la garde pour la nuit, j'ai perçu le murmure du vent dans les sapins et senti la caresse de son souffle sur la rivière apaisée. Le dialogue amoureux des chutes et de la forêt est parvenu à mes oreilles attentives... Rêve, affabulation? Oh non! Voici l'authentique histoire de sept estocades des chutes de Plaisance. Vous pourrez l'entendre vous-même, au début d'octobre, si vous écoutez souffler le vent et chanter la rivière...

Il était une fois, au paradis des grandes chasses éternelles, un jeune dieu aux pieds aussi agiles que le cerf, aux mains aussi vives que l'aigle, aux yeux aussi clairs que la source. Il se morfondait dans son vaste domaine jusqu'au jour où Aéra, Esprit de l'air, l'entoura de ses longs cheveux de soie. Leurs quatre fils, en grandissant, n'eurent cesse de se promener aux quatre coins du monde qu'ils se partageaient. Ils avaient noms Ouest, Est, Nord et Sud. Ils revenaient, chaque année, décrire à leurs parents ce qu'ils avaient fait et vu.

Lorsque le Grand Manitou fut assuré que ses fils pouvaient vaquer seuls à leurs occupations sur la terre, il leur annonça qu'il serait absent pour un long voyage avec leur mère Aéra afin d'aller explorer d'autres lieux éloignés de leur univers. Il revint un siècle plus tard et les convoqua pour un long palabre. Il leur parla longtemps des mondes visités, comme le Soleil et la Lune et bien d'autres planètes nommées Mars, Saturne, Vénus...

– C'est de là, d'ailleurs, que votre mère et moi avons failli ne pas revenir tant la douceur de vivre dans la grâce et la beauté nous a fascinés. Votre mère vous a rapporté une surprise. Dis-leur, Aéra.

– Tout de suite? J'avais pensé, après ce long et merveilleux voyage, que nous pourrions d'abord nous reposer.

– Oui, mais la joie qu'auront Ouest et Est, Nord et Sud, à la vue de chacune de ces surprises nous fera oublier l'absence et la fatigue.

De la vaste tente du Grand Manitou sortent alors, une à une, les quatre Saisons qu'Aéra a ramenées pour ses quatre fils.

– Pour toi l'aîné, dit-elle à Nord, voici Hiver, plus blanche* que l'aube, fragile et fraîche. Tu peux la conduire dans tes domaines et la réchauffer tendrement. Vos enfants sauront braver l'immensité. À toi Sud, je présente la chaleureuse Été dont les cuisses bronzées et les yeux de braise te réjouiront. Voici pour toi, Ouest, Automne de cuivre et de pourpre, châtoyante de couleur aux yeux d'orange et de grenat. Approche Est et tends la main à Printemps; sa jeunesse et sa douceur te combleront de bonheur.

Ravis, les Points cardinaux et les Saisons s'éloignent de la tente de leurs parents pour leur permettre de se reposer mais s'empressent, au réveil, de les questionner de nouveau sur leur voyage.

– Nous aimerions l'entreprendre nous aussi, révèlent-ils à leur père.

– Allez d'abord montrer aux Saisons chacun de vos domaines, votre mère et moi vous répondrons à votre retour.

Après tant de merveilles et de voyages, le Grand Manitou peut enfin s'assoupir en paix. Il sait que l'esprit de ses fils peut veiller sur l'univers que les Saisons d'Aéra agrémenteront longtemps. Il s'endort, confiant et heureux.

« Je veux bien t'écouter, ai-je dit au Vent dont la voix me berce au bord de la rivière, mais cela ne m'explique pas les sept estocades des chutes. »

* Conscient que le genre masculin, grammaticalement, convient à chacune des quatre saisons, l'auteur s'est permis une dérogation poétique en utilisant le genre féminin pour les quatre épouses des Points cardinaux.

– Calme ton impatience, humain. Le monde n'a pas été créé en une nuit, si belle et féerique soit-elle. Les géants qui ont taillé les sept estocades ne sont pas encore nés. Laisse Aéra convaincre le Grand Manitou de terminer son oeuvre. Je te dirai simplement qu'il y parviendra avant de revoir ses fils et les quatre Saisons qui lui présenteront chacune un cadeau à leur tour. D'abord Neige d'Hiver, Pluie de Printemps, Brise d'Été et moi, Vent, d'Automne. Le Grand Manitou sera si heureux de connaître ses petits-enfants qu'il acquiescera spontanément à toutes les demandes de leurs parents. Je me souviens qu'il a longuement posé son regard sur moi, qu'une grande fierté l'a envahi car j'étais son premier petit-fils. Le Grand Manitou savait que ses quatre fils avaient fécondé les Saisons, car son esprit, même au repos, survolait les quatre coins de la terre. Aussi a-t-il préparé de précieux coffrets qu'il va chercher sous sa tente...

Il présente le premier à son aîné, Nord, qui a créé Neige avec Hiver: une abondance de flocons que la jeune fille touche de ses petits doigts minces et longs. Ils s'épanouissent en beaux cristaux scintillants de blancheur. La nouvelle s'est bien sûr répandue sur la terre. Les sorciers qui habitent l'hémisphère nord se réunissent et leur doyen dépose devant Neige un autre coffret. Le Grand Manitou fronce les sourcils mais ne peut brimer la liberté des sorciers. Son fils Nord veut prévenir le danger mais Neige agite déjà le cadeau: les blocs de verglas et de givre la font frissonner.

Le Grand Manitou sourit aussi à la petite Pluie d'Est et de Printemps, aux yeux doux comme ceux de sa mère. Le coffret contient de gouttelettes transparentes de rosée et de magnifiques larmes perlées qui coulent entre les doigts graciles de Pluie. Le Conseil des sorciers de l'hémisphère est a délégué son président qui jadis, sur terre, a courtisé

Aéra sans succès. La grand-mère appréhende le pire pour sa petite-fille qui ouvre le coffret : des boules de grêle, des bouffées de nuages et de longs clous effilés tombent à ses pieds.

« Des clous? Qu'est-ce que la pluie peut faire avec des clous? demandai-je au Vent. »

– N'avez-vous jamais vu la pluie tomber comme des clous? Préférez-vous des hallebardes ou des chiens et des chats anglais?*...

La jolie Brise d'Été hume tous les parfums que son grand-père a réunis pour elle dans un coffret et les fait sentir à ses deux soeurs et à son frère. Venue de l'hémisphère sud, l'aînée des sorcières fixe le Grand Manitou qui ne se hâte pas de l'inviter à présenter la gourde apportée. Il a déjà perçu une odeur sulfureuse et lénifiante. Il en autorise le dépôt mais respire d'aise en constatant que sa petite-fille ne parvient pas à retirer le capuchon de la gourde. Le père qui connaît bien les effets de l'opium dans son coin de terre s'empresse d'enfouir ce cadeau empoisonné au fond du coffret.

Grand-père me prie d'avancer. Ouest, mon père, et Automne, maman, me tiennent par la main ; ils savent que je suis tout prêt à m'envoler. Je n'ai pas compris, en recevant mon cadeau, toute l'importance du double don qu'on m'offrait. D'abord les souffles qui se répercutent en murmures et en échos dans les hautes montagnes de mon pays natal puis en frissons et caresses sur les vastes espaces de la terre. Ensuite le plus beau des trésors de grand-papa : la parole. Avec elle,

* Le Vent qui a beaucoup voyagé est un polyglotte averti. Il m'a donc expliqué l'expression anglaise : it rains cats and dogs, équivalant à notre expression française : il pleut à boire debout, et non : il pleut des chats et des chiens!

grâce à mes oncles qui avaient aussi glissé dans mon petit coffre les vents du nord, de l'est et du sud, je peux maintenant me faire entendre aux quatre points cardinaux de la terre. La voix que je préfère, c'est celle que maman a tissée patiemment dans mes cordes vocales: la musique de l'automne. Tu l'entends, en cette belle nuit d'octobre, tourbillonner autour des chutes et rejoindre tes oreilles, n'est-ce pas?

« Bien sûr, mais ce n'est tout de même pas le vent qui va sculpter les sept estocades des chutes! »

– J'aurais pu, car dans l'outre gonflée que les grands sorciers maléfiques de l'ouest m'ont donnée, il y avait trois esprits de violence: les ouragans, les cyclones et les tornades.

« Alors, l'Esprit du mal aurait envahi la rivière de la Petite-Nation et bouleversé son lit? »

– Oh non! car l'eau des fleuves et des mers n'existait pas encore à l'époque où je suis né. Elle apparut au cours de l'ère suivante et grand-maman a perdu des siècles à remettre un peu d'ordre sur la terre; mais c'est une autre histoire... Tu te souviens, au début de mon récit, que le Grand Manitou avait dit aux quatre Points cardinaux: « Je vous répondrai à votre retour. » Eh bien! il a autorisé grand-mère Aéra qui le lui avait demandé à guider toute la famille vers la Lune et le Soleil. « Revenez me voir, leur a-t-il dit, avant d'entreprendre la deuxième partie du voyage. Je ne veux pas demeurer seul au firmament pendant des siècles, moi; envoyez-moi un messager quand vous serez parvenus à la Lune. »

Il nous regarda partir avec nos cadeaux et nos parents; il vécut toute une année à songer à nous, indifférent à l'univers qui s'inquiéta de son silence. Les sorciers et les sorcières s'en

donnèrent à coeur joie et l'Esprit du mal qui avait entendu la demande d'envoi d'un messager conçut un plan dont le Grand Manitou ne soupçonna la malice que des siècles plus tard. Grand-père entreprit à l'occasion quelques excursions rapides au nord et au sud pour s'empresser de revenir avec l'espoir que le messager serait arrivé de la Lune. Par la suite, il n'osa pas se rendre à l'est ni à l'ouest, de crainte de ne pas être présent au moment attendu... Un soir où il errait, l'âme triste dans son vaste firmament, il voit une ombre se mouvoir derrière les parois de sa tente. Il s'empresse d'accourir et ses yeux émerveillés s'écarquillent.

– Je suis Aqua, celle qu'Aéra vous envoie de la Lune, ment la messagère de l'Esprit du mal.

Ce qu'il voit le comble tellement de bonheur et de joie que pas un instant – comme la beauté peut être trompeuse! –, il ne met la parole d'Aqua en doute. L'Esprit du mal a intercepté la vraie messagère et, maîtrisant ruses et artifices, a tout simplement invité la terrible sorcière des souterrains secrets de la terre à se transformer en messagère de la Lune. Les beaux cheveux soyeux de la fausse déesse lunaire flottent sur ses épaules et, couleur de miel ou d'aube, tels de diaphanes fils d'araignée, descendent jusqu'à la magnifique cambrure des reins. Lorsqu'Aqua sent le regard du Grand Manitou l'envelopper des pieds à la tête, elle pivote lentement pour lui laisser le temps d'admirer son profil, la courbure des hanches, l'amplitude et la fermeté des seins.

«Ça va, on connaît les peintures de Degas et les vidéos pornos. Qu'est-ce que ton Aqua... Velva ou ton Old Spice déguisée vient faire dans l'histoire des sept estocades?» demandai-je au Vent dont je venais d'interrompre ou de chambarder le récit.

– Je la décris comme elle était. Tu ne t'attends tout de même pas à une robe de paillettes, des souliers de bal et une étole de vison. Comme si je te disais que, dans ton univers, Dieu le Père porte une chemise et une cravate Dior, un pantalon de *flanellette* blanche signé Cardin!

« D'accord, mais tu affabules puisque tu n'étais pas présent à l'arrivée de cette Aqua Velva. Comment peux-tu me parler de ses hanches voluptueuses? »

– Pardon, de la cambrure de ses reins. J'ai pris un plan arrière, dirait un cinéaste. Donc, la courbure de ses hanches...

« Tous les êtres humains ont des hanches. »

– Tu transposes. Il ne s'agit pas d'êtres humains. Aqua est un esprit, un mauvais ange si tu veux.

« Or, les esprits n'ont pas de corps et les anges n'ont pas de sexe, c'est connu. Donc, tu me racontes des bobards. »

– Le Saint-Esprit de votre Nouveau Testament, l'archange Michel tout bardé de métal et de cuir, il la portait par-dessus quoi, sa cuirasse? Il la portait en-dessous de quoi, sa virilité?

« Ce sont les peintres comme Raphaël ou Fran Angelico qui leur ont prêté un sexe et un corps. »

– Alors moi aussi je prête des seins, des cuisses et des hanches à la messagère de l'Esprit du mal. Au lieu d'en faire un loup-garou, les diables ont inventé une Vénus callipyge, une Suzanne au bain, pour tenter les vieillards. Que veux-tu, il n'était plus jeune, mon grand-père qui portait des siècles dans son regard et des galaxies dans sa tête.

« Je concède. La ravissante Aqua arrive au paradis des chasses éternelles mais que diantre vient-elle faire dans l'histoire des sept estocades des chutes? »

– Elle en est la cause directe... Pendant qu'elle retient le Grand Manitou sous la tente, inventant mille et une histoires et l'emprisonnant mille et une nuits, la perfide Aqua déclenche l'inondation complète des domaines des quatre fils de l'Esprit du bien. L'eau, poussée par le souffle du Grand Manitou hypnotisé par cette démoniaque sorcière, se répand aux quatre coins de la terre qu'elle recouvre tout entière. Toute vie disparaît de la surface terrestre. Prévenus par l'Esprit du mal qui a conçu ce plan diabolique, les sorciers et les sorcières se regroupent dans les souterrains secrets bien à l'abri de cette gigantesque invasion. Aqua, qui préparait sa nourriture au début, n'a plus de gibiers ni de fruits à lui offrir; elle verse tout simplement de plus en plus de gouttes d'opium dans l'eau qu'elle lui sert. Le Grand Manitou, mi-assoupi, mi-hagard, ne se rend compte de rien. Il s'abandonne complètement aux caprices pervers de sa compagne qui, tout à loisir, a conçu des monstres, comme des serpents, des crocodiles ou des requins qui s'engouffrent dans les mers. Aqua se croit alors toute-puissante et prie l'Esprit du mal de les rejoindre au paradis du Grand Manitou drogué... Grave erreur!

De la Lune, qui contrôle marées et aspire l'eau, vient une première protestation. Elle ne suffit plus à la tâche et, de guerre lasse, s'en ouvre un jour à ses visiteurs qui s'apprêtent à la quitter pour se rendre au Soleil.

– Il a des rayons plus puissants que les miens et des réserves d'énergie sans nombre alors que les miennes s'épuisent en vain. Pourriez-vous lui demander d'éclairer la terre davantage afin que je voie mieux ce qui se passe?

Aéra, ses fils et ses brus ont alors un long palabre avec la Lune et décident de revenir s'enquérir des événements auprès du Grand Manitou, en toute urgence et sans faire de détour.

« Tu ne sembles pas avoir l'esprit de famille, ne puis-je m'empêcher d'affirmer au Vent, car toi tu en fais des détours! »

– Si je déballais toute l'histoire d'un seul souffle, serait-ce mieux? Je serais une bourrasque d'hiver ou un orage d'été. Laisse le vent d'automne t'apprivoiser. Regarde les feuilles des érables, je ne les bouscule pas, je les caresse et les colore. Je les soutiens dans leur chute et les envoie danser autour de toi en virevoltant avec grâce et lenteur.

« Tu en virevoltes un joli coup depuis quelques heures. Tu souffles, tu murmures, tu chantes mais cela ne nous a conduits qu'au déluge. Je n'ai pas toute la nuit devant moi. Dommage, car les nuits d'octobre sont les plus belles de l'année. J'ai souvenance de mon premier voyage vers le soleil qui a séparé les jours et les nuits... »

– Tout de même! C'est toi ou moi le narrateur? Puis-je continuer? J'arrive bientôt à tes sept estocades... Donc, toute la famille quitte la Lune. La terre est inondée. Aéra s'en assure et délègue ses fils aux quatre points cardinaux. Le Nord revient le premier: une immense mer de glace arctique recouvre tout son territoire. Le Sud confirme un désastre antarctique. L'Ouest et l'Est ne parviennent pas à retrouver les limites de leurs anciens territoires: des océans d'eau à l'infini!

– D'accord, conclut Aéra. Il s'est passé quelque chose de grave et de mystérieux sur la terre, sûrement à l'insu du

Grand Manitou. Rentrez tous à la maison familiale, du moins aux abords, car l'Esprit du mal doit rôder... Pas toi, me dit grand-mère. J'espère que tu es maintenant assez fort pour filer à toute vitesse jusqu'au Soleil. Amène ta cousine Neige avec toi, elle ralentira peut-être ta course mais lorsque tu deviendras brûlant, elle laissera fondre ses cristaux et rafraîchira ton souffle.

Neige et moi avons pu transmettre au Soleil le message que grand-maman nous avait confié. Des journées et des nuits entières pendant qu'Aéra tisse d'immenses toiles d'air autour de la terre, le Soleil darde ses rayons les plus puissants. Aéra les capte dans ses filets et les concentre sur des points précis. Neige et moi avons emprunté d'interminables corridors d'ombre pour revenir auprès de nos parents et leur expliquer le gigantesque travail de grand-mère. Il a fallu un siècle pour assécher la terre et créer les sept continents.

« Doucement, il n'y en a que cinq ! »

– Pardon, la Lune et la Terre se sont unies pour réduire les océans à cinq mais l'Air et le Soleil firent bel et bien renaître sept continents. Ce fut beaucoup plus tard, peut-être à l'ère tertiaire, quand les glaciers du nord se mirent à déferler que seulement cinq des sept premiers continents purent survivre. Grand-mère créa donc sept continents. Tu vois, je me rapproche maintenant de nos sept estocades ; elles arrivent ! Lorsque grand-maman et le Soleil purent enfin admirer en paix leur oeuvre, ils virent ces sept géants...

« Le fruit de leur amour ! »

– Ils étaient plutôt occupés à remettre de l'ordre dans l'univers abandonné du Grand Manitou.

« Bien oui, on l'avait oublié, celui-là, entre les cuisses d'Aqua ! »

– De jolies cuisses de grenouille dont la Lune et les Saisons se chargèrent. Tu veux que je te raconte ?

« La conclusion seulement car, avec les sept géants continentaux, je commence à pressentir l'histoire des sept estocades... »

– Pendant que ses fils s'installent de nouveau aux quatre points cardinaux pour surveiller l'Esprit du mal et les souterrains des sorcières, ses quatre brus s'occupent d'Aqua avec la complicité de la Lune. Aéra vient s'interposer directement entre le Soleil et la Terre de sorte qu'une longue éclipse obscurcit le firmament. Printemps demande à sa fille, la Pluie, de sortir de son coffre tous les nuages. Neige ouvre le sien et dispose cristaux de givre et de verglas. On a été les premiers à inventer la bataille de Moscou qui forcera Napoléon à se retirer de Russie !... Alors j'ai vu papa se glisser sous la tente du Grand Manitou ; il est ressorti avec la perfide Aqua complètement gelée comme les Grenadiers de l'empereur transformés en blocs de glace. Elle gît quelque part dans une banquise de l'Arctique. J'ai rejoint papa sous la tente et commencé à souffler un vent chaud d'été. Des mois ont passé puis un matin, le Grand Manitou, en nous voyant, a su que nous étions revenus. Il a demandé où était Aéra, n'osant s'informer d'Aqua. Mon oncle et le Soleil achevaient de séparer les continents et les océans. « Je vais aller la chercher », décide-t-il. Il n'en eut pas le loisir car, je m'en souviens, il y eut un palabre cet été-là lorsque grand-maman apparut, flanquée des cinq Océans et des sept Continents. À la vue des yeux flamboyants d'Aéra, le Grand Manitou comprit aussitôt que l'ordre des choses venait de changer et que jamais plus, il n'aurait

de pouvoirs absolus. La mère de ses enfants lui en fit comprendre clairement le danger qu'il admit sans contester. L'eût-il fait que les sept géants qui devaient la vie à Aéra n'auraient pas admis de protestations. Les sages de l'univers ont alors discuté de la nouvelle constitution qu'ont ratifiée les quatre Points cardinaux et les quatre Saisons, les cinq Océans et les sept Continents. Quand le dernier festin fut terminé, Aéra prit la parole.

– Je vais maintenant prendre une longue retraite pour vous permettre d'expliquer la nouvelle loi de l'univers et me reposer dans un endroit calme et solitaire.

Le lendemain matin, avant même que les délégations d'Europe, d'Asie, d'Afrique, d'Océanie, d'Atlantide, d'Amérique et de Pacifide ne se préparent au départ, Aéra s'en est déjà allée sans bruit. Il m'a fallu errer par le monde bien longtemps pour la retrouver, ici justement, près des chutes de la Petite-Nation. Elle venait d'inviter chacun des sept Continents. Le géant asiatique, doyen terrestre, fut le premier invité et celui de l'Amérique, le dernier-né, compléta le cycle.

« Les sept Continents sont venus ici, dans la Petite-Nation? Tu me racontes n'importe quoi! »

– Oh non! regarde autour de toi, chacun d'eux y a laissé sa trace, de la source à l'embouchure de la rivière, y creusant un lit pour s'étendre et dressant une montagne pour s'abriter. Regarde le lac des Sept-Frères, le lac Long, le lac du Sourd, le lac Doré, le lac Monjoie, le lac Simon, le lac Vert, ce sont des lits de géants dans la rivière entourée des sommets de toutes les Montagnes noires. L'Amérique a laissé les étoiles, le chêne et l'ours; l'Afrique: les cascades, le sapin et le lynx; l'Océanie: les sources, l'érable et le cerf; l'Europe:

les fleurs, le bouleau et les abeilles; l'Asie: les mines de fer et de cuivre, le pin et le chevreuil; le Pacifide: l'argile et le sel, les cèdres et les outardes; l'Atlantide: l'argent, le castor et le blé. Alors, les Amérindiens descendus des vastes steppes du nord ou montés des forêts du sud ont découvert un jour la Petite-Nation et ses innombrables trésors. Les Algonquins y sont demeurés.

« Et les estocades? »

– Chaque géant a laissé derrière lui l'empreinte de son passage. Aéra les a reconduits un à un à l'embouchure de la rivière de la Petite-Nation et leur a dit au revoir, ici aux chutes. Avant de partir, pour rapporter dans son continent un souvenir tangible de sa visite, chaque géant a cueilli dans la rivière une pleine brassée de perles bien enfermées dans un coffre de pierre et d'argile. À chaque départ, Aéra pouvait avancer d'un gradin dans les chutes pour permettre au géant qui la quittait d'emporter sa brassée de roc. C'est ainsi que la terre entière est venue tailler dans un grand coup de pointe les sept estocades géantes des chutes et qu'un souvenir de la Petite-Nation fut emporté dans chacun des sept continents. Je peux t'en indiquer l'endroit exact.

« Même dans le Pacifide et l'Atlantide disparus? »

– Disparus aux yeux des humains lorsque les banquises du nord ont envahi la terre et que l'esprit d'Aqua a repris vie. Mais voilà une autre histoire! Je reviendrai un jour te la raconter.

*
* *

La rivière coule toujours et descend chacun des sept gradins des chutes. Elle caresse les estocades qu'ont taillées les géants de l'univers. Si d'aventure vous venez vous y asseoir en octobre, vous entendrez le vent d'automne, à qui le Grand Manitou fit don du murmure et des frissons, vous parler à l'oreille de la belle et merveilleuse histoire de ses grands-parents.

Automne de cuivre et de pourpre, châtoyant de couleur aux yeux d'orange et de grenat, vous enveloppera de son souffle et de son esprit. Les parfums de sa cousine Été flotteront encore quelques jours – l'été des Algonquins de la Petite-Nation – avant qu'arrivent à nouveau les blancs flocons de sa cousine Hiver et reviennent les diaprures de rosée de sa cousine Printemps.

Les quatre Saisons, leurs mères, sont au rendez-vous chaque année dans la magnifique retraite qu'avait choisie Aéra, épouse du Grand Manitou, aux chutes de la Petite-Nation.

L'odyssée de Thikalmoun

Il y a peut-être un million d'années, ayant franchi l'isthme glaciaire entre la Sibérie et notre continent au détroit que le Danois Vitus Jonassen Behring ne verra qu'en 1741, des titans descendent la côte du Pacifique. Ils s'y reposent durant quelques siècles, entre l'océan où se lovent d'immenses loutres de mer et les montagnes de rochers que survolent de gigantesques ectopistes migrateurs faisant écran au soleil.

Le jeune géant Thikalmoun, âgé de quatorze ans, s'ennuie dans cette vaste enclave colombienne où ses parents consciencieux étrécissent son univers. Épris d'aventure, las de ne plus s'émerveiller des oiseaux maternels, curieux de voir à son tour les grandes baleines de l'autre océan que décrit son père, il chausse ses mocassins et entreprend de traverser le continent d'ouest en est, « d'une mer à l'autre ».

Un soir, s'endormant dans un grand lac enchâssé entre de noires montagnes, après que des escadrilles d'outardes, en mai, eurent envahi la vallée de la Petite-Nation, il aperçoit un aigle royal au faîte d'un chêne millénaire. Ses ailes nivéennes à peine diamantées de lumière céleste l'éblouissent et le fascinent. Ébranlant forêts et rochers pour s'en faire un trépied jailli du fond du lac et s'élevant jusqu'au pied du nid, Thikalmoun attrape le fabuleux oiseau qu'il rapporte à sa mère jusqu'au bord du pacifique océan.

L'aigle royal tout blanc revient chaque printemps chercher son ancien nid au grand lac Simon.



L'oeil inquisiteur, le rire chaleureux, détournant les reproches et les questions d'une pirouette, le jeune Thikalmoun vit heureux au bord d'un immense et pacifique océan. Né d'une race de géants qui a franchi un continent pour en aborder un autre en une dizaine d'enjambées, il a grandi sans inquiéter ses parents. Il a appris à capturer les phoques d'une seule main plongée dans la mer et n'a jamais connu l'angoisse de la faim. À dix ans, il arbore à la taille un magnifique collier d'ivoire d'une trentaine de longues dents enlevées à ses victimes gastronomiques. À treize ans, il a déjà parcouru toute la côte du nord au sud et rapporté de ses excursions avec son père et quelques autres membres de la tribu assez d'alligators pour doubler les parois de sa hutte et tresser de larges tapis sous ses pieds.

Ce printemps-là, les hommes s'occupent à creuser de hautes et larges cavernes dans les banquises au nord de leur campement. Trop jeune pour se joindre à l'équipe de travailleurs, Thikalmoun s'ennuie au campement ; il rêve d'aller se baigner dans l'autre océan dont son père et les Anciens lui ont parlé.

« Il y a des poissons si longs et si lourds, racontent-ils, qu'on ne peut les attraper, lorsqu'ils remontent respirer en surface, à moins de s'y mettre une trentaine d'hommes pour les entourer et les soulever. Leur queue, large et puissante, a déjà assommé d'un seul coup, une dizaine de nos frères. Leur gueule, énorme et vorace, engouffre trois guerriers qui peuvent se redresser debout dans ses leurs entrailles lorsque leurs mâchoires ne les a pas broyés au passage. Mais ceux qui sont revenus au pays ne regrettent pas le voyage. »

Thikalmoun ne rêve pas d'exploits historiques ; il se contenterait de traverser le continent et d'admirer ces poissons

titanesques. Personne ne les appelait des baleines et ne se doutait qu'elles allaient, un jour, immortaliser la légende de Moby Dick. Le jeune et curieux géant de quatorze ans n'a d'autre intention que de mettre fin à son ennui. Il a réussi à tromper celui de l'hiver en dévalant les banquises gelées au nord et les montagnes rocheuses à l'est, à l'arrière d'un solide traîneau que tiraient quatre ours blancs. Au printemps, lorsque les grands fleuves commencent à charrier et fendre les blocs de glace à la dérive, il a failli se noyer tellement les courants impétueux se heurtaient et se convulsionnaient. Il a réussi à s'agripper aux rochers en bordure du fleuve ; il a senti qu'ils craquaient dans ses mains mais il a pu bondir hors du traîneau qui s'est déchiqueté sous la force de la chute. Les ours ont poursuivi leur chemin dans le fleuve en furie. Thikalmoun se méfie depuis ce temps des fontes printanières et des rochers que grignotent les eaux fluviales.

Avec l'impulsive audace de sa jeunesse encore inexpérimentée, il est parti à l'aube, bien éveillé après une baignade agréable dans le pacifique océan et un copieux déjeuner de saumons et d'esturgeons. Chaussé de souples mocassins d'alligator, la jambe alerte, le bras rythmé et l'oeil perçant, il a dépassé les forêts de pins centenaires lorsque le soleil arrive à mi-temps de son parcours quotidien. Il le regarde, heureux et satisfait, caresser les sommets éblouissants de neige. Il tend la main vers une chèvre distraite et, l'estomac comblé, entreprend de franchir les montagnes qui bornent le territoire de sa tribu. Ses pieds laissent d'immenses empreintes dans le flanc des pics qui s'entrelacent presque sans fin ; ses épaules trouent des amas moelleux de nuages et ses yeux s'illuminent de joie à la lumière éclatante du firmament. Thikalmoun ne s'ennuie plus, il foule un merveilleux univers d'ouate et de fraîcheur. Il aspire l'air pur à grand gosier, le laisse envahir et oxygéner ses poumons. Il remercie les Titans dont les yeux

scintillants d'étoiles veilleront bientôt sur son sommeil. De vastes plaines s'étendent au loin et, quelques enjambées de plus, il sent la tiédeur des prairies réchauffer l'espace. Des troupeaux de bisons, sentant le déplacement de l'air au passage du géant, s'enfuient à son arrivée. Il lève la jambe droite, bondit à l'avant et retombe en parfait équilibre, à portée de main des animaux en course. Comme un enfant jouant à la balle, il étend le bras; comme un ours épiant un phoque, il baisse la tête. Terrassé par un terrible et brusque choc, un bison tremble, ploie les genoux et s'affaisse. Thikalmoun le soulève et l'approche de ses yeux, le fait virevolter et le laisse tomber à ses pieds. Il peut dormir sans tiraillement d'estomac et poursuivre son voyage, bien reposé. La meute s'est enfuie à toute vitesse. Confortablement étendu sur des arpents d'avoine et de blé, il remercie les dieux de lui offrir une si belle journée. Il s'endort en toute quiétude. Un bref instant, peut-être, songe-t-il à sa mère qu'il n'a pas prévenue de son escapade. Tant pis, il lui rapportera un souvenir de l'autre océan. Le sommeil l'envahit au moment où il voit son père froncer les sourcils...

Thikalmoun était tout petit lorsque son grand frère, Erikalmoun, s'étant aventuré seul à la fin de l'hiver dans la grotte d'une mère ourse endormie sous la neige, était revenu avec deux oursons nouveau-nés. Le père a plissé le front, attrapé le garçon par le cou, ramassé les jolis oursons et marché jusqu'à la grotte.

« Va les replacer dans leur berceau ! »

La mère ourse les attendait à l'entrée de la grotte et, sitôt qu'elle aperçut ses petits dans les mains d'Erikalmoun, elle a bondi vers lui. Il s'empressa de lancer les oursons vers elle et voulut déguerpir. Son père l'immobilisa sur place et

et attendit. L'ourse continua d'avancer jusqu'à ce qu'elle fût rendue entre le ravisseur et les petits. Elle se dressa alors sur ses pattes de derrière et, peu intimidée par le géant et son fils, les regarda un instant avant d'abattre sa patte gauche sur la hanche d'Erikalmoun. Elle allait piétiner le corps affaissé lorsque le père mit fin à cet intermède en reconduisant l'ourse à sa tanière d'une main ferme. Il empoigna ensuite son fils et le ramena au foyer.

« Tu boiteras peut-être longtemps mais jamais plus tu ne raviras d'enfants à leur mère ! »

Quand Thikalmoun se remet en route le lendemain, il ne ressent plus la même joie. Il hésite entre se rendre jusqu'à l'autre océan et revenir tout de suite au foyer. La curiosité l'emporte sur la crainte mais il allonge sensiblement ses foulées sans parvenir à s'expliquer s'il veut ainsi arriver plus vite au bout de son voyage ou en raccourcir la durée. Absorbé par ce dilemme qu'il ne peut résoudre, il concentre son regard sur le sol comme s'il avait honte de fixer le ciel. Bien lui en prend car il a une surprise, même un court émoi.

– Serais-je déjà rendu ? s'exclame-t-il.

Il recule vivement ; il a failli tomber dans la mer.

– Un océan ne peut être si petit, juge-t-il en se dressant sur la pointe des pieds pour mieux scruter l'horizon.

Du pouce, appliqué sur chacun de ses doigts, il y a devant lui autant de grands lacs qu'il possède de doigts à la main. Il évalue rapidement la distance et, en quelques bonds gigantesques, quoique assez normaux pour sa taille, il franchit ces cinq grands lacs. Sans qu'il l'ait voulu, examinant l'horizon, il

a évidemment redressé la tête et perçu des bruissements d'air. L'obstacle franchi, il peut alors tourner les yeux vers le ciel. Des milliers d'oiseaux, en rangs ordonnés comme une longue flèche, l'accompagnent dans sa course.

– S'ils filent vers la mer, je devrais y arriver bientôt, se dit-il.

Le jeune garçon examine alors le nouveau paysage qui l'entoure. Un long ruban diamanté se profile au loin, presque à l'infini, moins large et bruyant que le fleuve tumultueux où il avait abandonné son traîneau. L'eau coule entre des vallées claires et des chaînes de montagnes moins abruptes. Les oiseaux, en tête de ligne, battent des ailes pour freiner leur élan comme si l'escadrille préparait un atterrissage. Thikalmoun ne peut savoir qu'à chaque printemps, au début de mai (ce terme de calendrier lui est inconnu), les outardes avant de regagner leur territoire le long des rives de la grande mer intérieure (qu'Henry Hudson ne traversera qu'en 1609) s'arrêtent par milliers à la Petite-Nation.

Trente, quarante, cinquante mille, des nuées d'outardes dodues et palpitantes de chaleur après des mois de soleil au sud, se reposent une vingtaine de jours au bord d'une grande rivière qui deviendra, quelques millénaires plus tard, celle des Algonquins, des Français et des Ottawahs. Thikalmoun interrompt sa course et s'assied sur le sommet d'une des montagnes noires qu'il vient de repérer. Il se déchausse, allonge les jambes et laisse ses pieds s'enfoncer dans les eaux rafraîchissantes d'un grand lac. En cette lointaine époque, les fils d'Aéra et de Soleil, les sept Continents, ont déjà creusé chacun leur lac dans la retraite maternelle. Il n'y a donc que sept lacs (le lac Long et le lac Simon n'en forment alors qu'un seul). Thikalmoun, en bon géant et adolescent toujours

affamé, a pris soin, avant de s'asseoir, d'agripper une trentaine d'outardes un peu traînardes. Il n'allait pas laisser passer l'heure de son dernier repas quotidien sans une bonne provision d'amuse-gueule ! La vue de cette immense volée en mouvement lui plaît pour une toute autre raison, tout à l'honneur d'un fils dévoué. Sa mère adore les oiseaux ; elle passe des jours et des mois à les observer, les recueillir, les caresser, leur inventer des noms. Tout autour du campement, au bord du pacifique océan, elle a installé des perchoirs et des nids. D'innombrables et merveilleux oiseaux accourent de partout, même de l'autre côté de l'océan pacifique ou de celui qui frissonne au nord sous les banquises mais jamais encore Thikalmoun n'a vu ceux qu'il mange goulûment. Il sait maintenant quel cadeau apporter à sa mère. Inutile de prolonger son absence et d'encourir la colère paternelle. À l'aube, il confectionnera un immense filet et surprendra des oiseaux dans leur sommeil pour repartir aussitôt vers son foyer. Il pourra toujours, quand il sera devenu un homme, revenir traquer les baleines dans l'autre océan.

La conscience soulagée, il se laisse lentement glisser vers le lac, bien au frais pour la nuit car le voyage accéléré du retour sera sûrement épuisant. La tête appuyée sur une rive dans les épais sapinages et les pieds au chaud dans le sable de l'autre rive, à l'abri du vent entre les montagnes noires qui bordent son lac, Thikalmoun peut maintenant, avant de s'endormir, remercier de nouveau le ciel de cette belle journée. Il ne sait pas toutefois que les dieux lui réservent une dernière surprise avant qu'il ne ferme les yeux. Surgi des dernières lueurs mauves et cendrées de l'horizon, déployant de larges et magnifiques ailes blanches, pointant son bec altier, un gigantesque oiseau plane dans l'air, décrivant de merveilleuses arabesques avant de se poser au sommet d'un chêne millénaire dominant la montagne... Celui-là, Thikalmoun le

reconnaît. Sa mère l'a vu, une fois, survoler la forêt et n'a cessé d'en parler durant des lunes.

« Nul n'a réussi à l'apprivoiser, son vol est si rapide, ses griffes si acérées et son oeil si vif que personne n'est parvenu à l'emprisonner. Je l'ai nommé aigle royal aux ailes nivéennes. Peut-être qu'un jour, au sommet d'un pic altier dominant l'horizon, l'un de mes fils pourra le surprendre et me l'apporter : ce serait le plus bel oiseau de ma volière. »

Thikalmoun oublie les outardes et s'endort en rêvant que demain, il capturera l'aigle royal. Son père sera si fier qu'il en oubliera de froncer les sourcils et proclamera l'exploit de son fils devant toute la tribu. Sa mère l'embrassera et le déclarera le plus chéri de ses enfants. On parlera de ce héros admiré qui a su, à quatorze ans, ramener l'aigle royal à la volière maternelle.

L'aube caresse à peine le lac calme et silencieux que Thikalmoun s'éveille. Son premier regard se dirige vers le chêne où l'oiseau merveilleux encore assoupi forme une tache à peine visible dans le ciel. Le géant replie les jambes et se redresse lentement pour ne pas trahir sa présence. Les pieds solidement appuyés au fond du lac, chevilles écartées pour s'assurer un parfait équilibre, il fixe maintenant le sommet de la montagne. La distance est trop grande pour qu'il puisse enfermer l'aigle dans ses mains d'un seul mouvement. Il songe à s'avancer plus près mais il risque de l'éveiller. Il lui faudrait se hausser de plusieurs mètres et Thikalmoun n'a jamais vu personne se tenir debout sur les eaux. Cette constatation lui donne une idée. Il pivote doucement sans toutefois quitter l'aigle du coin de l'oeil et, dos au chêne, glisse ses mains au-delà des montagnes, du côté opposé du lac. Il presse vers lui les rochers qu'il sent remuer sous ses doigts.

Il les entoure pour étouffer le craquement. Il regarde l'aigle toujours endormi et, les doigts bien allongés, attire vers lui des rocs qu'il laisse doucement glisser entre ses jambes jusqu'au fond du lac. À trois reprises, lentement, il amène des pans entiers de montagnes et de forêts vers le lac, s'agenouille dans l'eau et, tel un enfant au bord de la plage élevant des châteaux de sable, Thikalmoun ruisselant de sueur mais fier de son travail dresse une longue et haute muraille qui s'étend d'une rive à l'autre en travers du lac maintenant dédoublé. Retenant son souffle, il se relève, soulève un pied et le pose sur ce gigantesque perchoir. Il y appuie une main et retire son autre pied du fond du lac. C'est alors à son tour de dominer l'horizon où le soleil commence à percer le brouillard matinal.

Le géant aspire profondément et retient son souffle au fond du ventre ; il tend le bras, non le droit qui ombragerait le nid et risquerait d'alerter l'occupant mais le gauche, comme les ours des grandes banquises éternelles. Avant même que sa main ouverte ait arrêté la brise qui souffle vers le nid, ses doigts encerclent et paralysent l'oiseau subitement éveillé. La main droite se crispe sur le chêne où perche sa proie, s'élève sans effort et déracine l'arbre. Thikalmoun peut maintenant laisser jaillir l'air de sa poitrine.

*
* *

Des siècles ont passé depuis que ce téméraire mais vigoureux géant parti un matin à la conquête de son vaste pays, d'un océan à l'autre, s'est arrêté au bord du Grand Lac de la Petite-Nation. Au moment même où s'ébranlent les milliers d'outardes qui reviennent chaque année s'arrêter le long de la route seigneuriale menant au fief de Plaisance, au bord de

la rivière des Outaouais, l'histoire se répète et se perpétue. Les ornithologues de la fin du présent millénaire ont cherché la raison et en ont avancé plusieurs sans ne jamais mentionner – le savent-ils? – la titanesque odyssée de Thikalmoun. Pourtant, si vous montez au lac Simon au printemps, empruntez la route qui mène à Duhamel. En mai, à chaque année, un magnifique aigle royal aux ailes nivéennes vient se poser au faîte d'un chêne séculaire. Il se promène quelques soirs au-dessus des forêts et des deux lacs qui n'en formaient jadis qu'un. Grimpez au sommet de la montagne (pas celles qui ont glissé au fond du lac) et suivez son vol. Il reprend la route qui mène au lointain pays du jeune et audacieux Thikalmoun, le jeune géant venu de l'océan Pacifique à la découverte de l'aigle royal de la Petite-Nation.

L'arc magique de Weska

Au pays des banquises éternelles, affamé, transi, désespéré, il adresse une prière au Grand Manitou. Weska, le grand ours blanc, se dresse devant lui et le fier guerrier abaisse son arc. Des diamants de glace et de rubis deviennent un nouvel arc de feu et de paix.

Au pays de ses descendants, les Algonquins de la Petite Nation – les Weskanini –, des siècles plus tard, le chef et le chaman connaissent le secret de l'arc magique. Le gardien des légendes l'explique au jeune Anokané qui apprend à lire dans les étoiles et les pensées, et à Otassonahé qui craint la perfidie de celui qu'on lui destine comme époux.

Pour la première fois, l'arc magique sera brandi devant deux être humains que le chef de la tribu doit affronter: ses deux fils.



Le chaman l'a promis à sa fille, Otassonahé, le soir que les dames du Grand Conseil avaient approuvé son mariage au fils aîné du chef des Weskanini.

– Le premier de tes fils recevra l'arc magique à sa naissance et tous les Algonquins de la Petite Nation acclameront sa naissance.

Il fallait bien qu'il lui dise quelque chose de réconfortant car Otassonahé était malheureuse depuis que son père avait accepté la demande du chef Hakalnoué. Elle savait qu'un jour elle devrait quitter la tente familiale et partager celle de son mari que choisiraient ses parents. Pourtant la décision de son père l'a bouleversée. Toute la tribu se méfiait d'Hakdoto, l'aîné des fils qu'elle considère aussi hypocrite que le renard, aussi cruel que le lynx et plus couard que la grenouille. Personne n'a osé se lier d'amitié avec lui. Son seul compagnon et complice, aussi méchant et menteur, pleutre et dissimulateur que lui, était son frère jumeau, Haknaho. Plusieurs fois, la jeune fille a entendu son père avertir le chef venu se plaindre de la conduite de ses fils et demander conseil au sorcier.

– Hakdoto s'est déjà créé de nombreux ennemis; un jour surgira de l'inconnu une flèche meurtrière qui les vengera et tu ne pourras plus le protéger.

Seule avec son angoisse, Otassonahé souhaiterait presque l'accomplissement de cette prophétie mais rien ne serait réglé. La tradition de la tribu veut que le frère du défunt s'occupe de la veuve. Haknaho est encore plus dangereux. Frustré du droit d'aînesse, obligé de toujours céder le pas et d'obéir aux caprices de son frère, il fait mine de l'aimer mais le pousse toujours à l'avant vers quelque bagarre ou piège dans l'espoir

de lui ravir ce titre envié. Elle ne parvient pas à comprendre pourquoi le sorcier la livre, sans défense, au fils d'Hakalnoué. Rien ne l'y force ; il pourrait attendre, par exemple, que le troisième fils, Anokané, soit en âge de se marier. Lui, elle l'aime bien ; il est différent de ses frères et elle a partagé tous ses jeux d'enfance avec ce compagnon doux et attentif. Ils ont grandi ensemble au bord du lac des Algonquins et découvert un commun intérêt pour les merveilleuses histoires du gardien des légendes, surtout celles des étoiles.

À treize ans, Otassonahé en connaît des centaines par leurs noms et peut les suivre dans le ciel, au fil des saisons. Son compagnon Anokané a même reproduit de nombreuses constellations sur de larges écorces de bouleau et lui en a fait cadeau quand il est revenu de l'île aux Initiations, l'été dernier, à quatorze ans. Ils se hâtaient, le soir, de monter à la grotte de leur vieil ami Mahistono, dans la montagne de Cassiopée, car l'étoile y apparaît au sommet ouest. Toute la veillée, ils peuvent contempler le ciel pendant que Mahistono leur raconte les secrets des étoiles. Personne ne se soucie d'eux au camp. Le chaman disparaît souvent pour de longues semaines, jeûner et prier dans l'île aux Initiations ou visiter les autres clans de la famille algonquine. Au début de son veuvage, il s'est préoccupé de sa fille qui n'avait alors que cinq ans mais, avec les années, il s'éloigne sans inquiétude. Son ami Mahistono, qui n'a plus d'enfants, a pris la petite sous sa protection et sa femme est presque devenue une seconde mère. Anokané peut aussi se promener à sa guise. Son père et ses frères quittent le campement à la fin de l'automne pour gagner les territoires de chasse. Ils en reviennent à l'été, après la grande traite des fourrures. Sa mère devait alors réparer les vêtements des hommes, veiller à leur nourriture, faire sécher les peaux et les tanner, confectionner de nouveaux parkas et mocassins. Elle n'a guère de temps à consacrer à un

bambin qui était indépendant dès l'âge de quatre ans et peu enclin à servir de cobaye à ses frères qui avaient douze ans de plus que lui. L'hiver, sa mère a vraiment trop d'inquiétude et de souci avec les prisonniers agniers que les Têtes-de-Boule et les Kittchisipinini cachent au Grand Lac depuis quelques années pour s'occuper d'un garçon qui, d'ailleurs, n'est jamais là et qui s'en trouve parfaitement heureux.

C'est en compagnie d'Otassonahé, qui avait alors dix ans, qu'Anokané a attrapé son premier cerf et qu'ils l'ont traîné ensemble jusqu'à la tente du gardien des légendes. En relevant leurs pièges à lièvres et à renards, à la pointe du lac, le jeune garçon raconte les chasses de son père et la jeune filles les incantations du sien. Mahistono, au fil des hivers et des étés, leur a expliqué pourquoi le Grand Manitou, qui peut lire dans les coeurs et les esprits, agréerait les demandes du chef et du sorcier.

– Ils sont justes et bons: les prières qu'ils adressent au firmament ne viennent pas de langues fourchues. La tente du sorcier et l'arc du chef ne trembleraient pas si vos pères ne songeaient qu'à mainfester leurs pouvoirs pour épater les témoins.

– D'où vient l'arc magique? demandent les enfants.

– Des grandes banquises éternelles. Les Algonquins, les Hurons et les Iroquois ne formaient pas alors de nations différentes; ils vivaient ensemble dans un si grand territoire qu'ils n'en connaissaient pas les limites; elles rejoignaient le paradis des chasses éternelles du Grand Manitou. Nos ancêtres communs erraient dans des espaces infinis si lointains que la lune et le soleil n'y venaient qu'une fois par année. Le périple était si long qu'ils devaient s'y reposer plusieurs mois...

Un jour, le grand-père de votre grand-père – ou étaient-ce des arrière-grands-pères? –, égaré dans ces déserts de blancheur, fut surpris par la longue nuit boréale. Il erra vainement durant des heures sans fin, à la recherche du sentier qui le ramènerait au campement. Ses yeux ne parvenaient plus à déceler les points de repère. Affamé, transi, désespéré mais décidé à revoir les siens, sentant que la mort l'engourdissait lentement et qu'il lui serait impossible de la vaincre avec sa seule volonté, il s'est adressé au Grand Manitou: «Je suis rendu à la frontière et je n'ai plus la force d'aller plus loin ni de rebrousser chemin. Je sais pourtant que ton paradis est tout proche. J'ai entendu les grands ours blancs de ton royaume courir à quelques pas d'ici et j'ai même vu leurs ombres immenses recouvrir le sol autour de moi. Tu peux les garder dans ton firmament où j'irai, si tel est ton désir, les rejoindre pour l'éternité... Toutefois, si tu permets à l'un d'eux de s'approcher de moi, j'utiliserai mes dernières forces pour tendre l'arc. Sa viande et son sang me soutiendront jusqu'au retour du soleil; sa fourrure réchauffera mes veines. De retour au campement, je prierai les miens de bénir éternellement ta mémoire, et les enfants du clan proclameront ton nom et celui de l'Ours [Weska] jusqu'au centre de ton univers.» ... Il terminait sa prière – ou son ultime supplication – au moment où des rayons de lumière apparaissaient au loin, un peu comme si le jour transperçait l'obscurité avec violence. Le sol trembla comme si le tonnerre surgissait sous la glace pour la craqueler et la soulever. Il vit alors un ours géant se dresser sur ses pattes de derrière. De longs poils blancs recouvraient cette immense statue mobile, si gigantesque et si large que les banquises qui l'entouraient ressemblaient à de minuscules dunes de neige. L'Ancêtre ne recula pourtant pas; il faisait face à la mort et, de toute façon, ne l'avait-il pas appelée? Il leva la tête, évalua la distance, prit une flèche dans son carquois et banda son

arc à pleine expansion. Si haut et si loin qu'il étendît les bras, il savait qu'il n'atteindrait jamais les cuisses de l'ours. « Pourquoi le blesserais-je inutilement, alors que d'un seul coup de sa patte gauche, il pourrait briser mon arc ou m'expédier dans l'espace ! » ... L'Ancêtre abaissa les bras et déposa l'arc devant lui. Il releva la tête : l'ours blanc avait disparu mais des rayons de soleil venaient se poser sur l'arc qui prit feu en moins d'une seconde. L'obscurité envahit de nouveau l'espace et l'Ancêtre vit alors briller à ses pieds un amas de braises incandescentes. La flamme qui les éclairait de l'extérieur ne dégageait aucune chaleur et les braises ressemblaient à des diamants de glace et de rubis. Le chasseur s'étonna que le neige non seulement n'avait pas fondu mais faisait corps avec la braise argentée. Il s'agenouilla, enleva ses moufles et approcha la main de son ancien arc réduit en braises mais non en cendres. Mus par une pulsion soudaine, ses doigts se mirent à tracer un sillon dans cette neige et les braises coulèrent comme des larves rougeâtres et bleuâtres avec des lueurs orangées et jaunes. L'arc et la corde reconstitués, le chasseur sentit venir un puissant souffle devant lui... Je vous rapporte les paroles de l'Ancêtre dont les gardiens des légendes de notre tribu n'ont jamais changé un iota : « Le Grand Manitou en robe longue et blanche me regarde : 'Prends cet arc et retourne vers les tiens. Vous n'aurez plus besoin d'errer dans les banquises. Je te donnerai des terres giboyeuses et, si tu continues à respecter l'Esprit du bien, j'apporterai un jour aux petits-fils de tes petits-fils des flèches enchantées pour cet arc de feu. L'Esprit de Weska t'accompagne'. » ... C'est ainsi que naquit, il y a plusieurs siècles, la tribu de Weska. Elle entreprit une longue errance qui la mena des banquises éternelles à la terre ferme et verdoyante, au fur et à mesure que fondaient les glaces et se retiraient les mers sous le souffle d'Aéra... Une partie de la tribu s'est arrêtée là où

le grand fleuve reçoit les flots de trois rivières; les Têtes-de-Boule y sont restés. L'épouse d'Hakalnoué y est née; elle est la seconde fille du chef Patrouich... Les autres ont continué à remonter le fleuve et se sont engagés sur la Kittchisippi, la rivière aux flots abondants: ils ont formé la tribu des Kittchisipinini – les Algonquins de la Grande Nation... L'arrière-grand-père de notre chef est alors parti un automne avec un groupe de chasseurs. Il a remonté l'embouchure de notre petite rivière jusqu'à sa source. Il a trouvé la région si belle et si calme qu'il y est revenu après les chasses; il s'y est installé avec tout son clan. Pour que, selon la promesse du Grand Manitou, « l'Esprit de Weska vous accompagne », il a donné aux siens le nom de Weska-sipinini – les Algonquins de la Petite Nation.

– Mais, nous sommes des Weskanini! lancent les deux enfants étonnés.

– Nous avons raccourci le nom au fil des années mais nous avons conservé tout le respect ancestral dû au grand ours blanc Weska afin qu'il nous apporte, un jour, les flèches enchantées promises à l'Ancêtre des banquises éternelles.

– Quand naîtront les « petits-fils des petits-fils » de l'Ancêtre? demande Otassonahé au gardien des légendes.

– Il faudrait poser la question à ton père. Moi, je témoigne du passé; l'avenir concerne le chaman qui peut lire dans les étoiles et comprendre les messages des dieux.

– J'ai entendu papa dire que les flèches enchantées, selon la promesse faite à la tribu, appartiendront bientôt au fils Hakdoto, le premier des jumeaux...

– Ce serait injuste et c'est impossible. Hakdoto est cruel et méchant ; il ne respecte rien, proteste Otassonahé.

– C'est l'affaire du Grand Manitou, d'intervenir Mahistono, pas la nôtre.

– La magie de l'arc prendra sûrement fin si Hakdoto en hérite puisqu'il se moque de l'Esprit du bien. De fait, qu'est-ce qu'il a de magique l'arc du grand ours blanc ? ont demandé les enfants.

Le gardien des légendes n'a pas répondu la première fois qu'ils lui ont posé la question. Mahistono sait qu'il appartient aux pères de juger des réponses à donner aux enfants et du moment opportun de les formuler. Le vieil Indien était sage et prudent. Hakalnoué avait beau laissé une grande liberté à son fils, il n'apprécierait pas que d'autres personnes de la tribu, même de bonne foi, infirment son autorité. Mahistono est bien placé pour le savoir et n'a jamais oublié l'un des gestes d'Hakalnoué. L'hiver que les jumeaux avaient eu huit ans, leur mère leur avait fabriqué de belles paires de mocassins avec les peaux de lièvre qu'ils lui avaient apportées de semaine en semaine pendant l'absence paternelle. À son retour, le père s'en est aperçu ; il a questionné sa femme, se gardant bien d'en dire un mot à ses fils dont il connaissait le caractère.

– Chaque matin, ils sont partis inspecter leurs collets et m'ont rapporté leurs prises.

– Beaucoup de lièvres ?

– Assez pour plusieurs civets et les mocassins. J'ai gardé les renards pour toi.

Un matin, très tôt, Hakalnoué a réveillé les jumeaux et, une fois sorti du campement, leur a dit qu'il serait très fier de leur mère si elle lui faisait d'aussi beaux mocassins que les leurs. « Allons tendre des collets, je vous suis», leur proposa-t-il... Ce dont il se doutait devint évident : les jumeaux ignoraient tout de l'art du trappage. Hakalnoué leur ordonna de le conduire à l'endroit où ils avaient volé les lièvres et les renards à d'autres trappeurs.

– Vous avez violé le territoire de Mahistono.

– C'est un vieux radoteur, de plaider Hakdoto.

– On n'a pas touché aux plus belles prises, ajoute Haknaho. Moi, je ne voulais même pas toucher aux autres mais il m'a dit que maman serait contente. C'était uniquement pour faire plaisir à maman.

– Elle était si heureuse, de renchérir Hakdoto.

Le chef est revenu au campement sans ouvrir la bouche et s'en est allé voir le gardien des légendes puis le chaman. Il a laissé s'écouler toute une journée puis, le soir, il a de nouveau questionné sa femme.

– Lorsque Mahistono est venu te dire, cet hiver, que les jumeaux vidaient ses pièges, que lui as-tu répondu?

– C'est un vieux radoteur. Il s'imagine que toute la montagne de Cassiopée lui appartient. Les jumeaux ne lui ont rien volé, le bonhomme se raconte des histoires, il ne sait même pas comment attraper une perdrix endormie.

– Tu lui as dit cela?

– Non. J'ai tout simplement dit que les fils d'un chef ont le droit de chasser dans tout leur territoire et qu'il cesse de colporter de fausses histoires. Heureusement que les jumeaux étaient ici, tu sais, le vieux avait des mauvaises idées dans la tête et il est venu rôder autour de notre tente plusieurs soirs!

Hakalnoué a laissé s'écouler un jour et une nuit puis, une heure après le lever du soleil, il a dit à ses fils: « Nous allons voir les outardes à la pointe de Tecumseh. » Quand le canot eut franchi le passage séparant les deux grands lacs, le chef s'est dirigé vers une petite île déserte, à deux kilomètres au nord de la pointe. Il a fait signe à ses deux fils de descendre et, dès qu'ils eurent obéi, il s'est aussitôt éloigné du rivage en canot: « Je reviendrai vous chercher lorsque j'aurai capturé assez de lièvres et de renards pour remplacer ceux que vous avez volés à Mahistono. »

À l'heure où le soleil pointait en plein midi, il était de retour à sa tente.

– Suis-moi, le chaman nous attend, dit-il à sa femme.

Au lieu de se diriger vers la tente du sorcier, il revint à son canot: « Monte, nous allons à l'île aux Initiations. »

Otonéo, le chaman, les attendait sur la rive. « La hutte des Punitions est prête », dit-il au chef.

Hakalnoué accosta et fit signe à sa femme de lui suivre. Elle n'était jamais allée à cette île puisqu'elle avait été initiée dans sa tribu, aux trois rivières des Têtes-de-Boule. Elle ne savait que penser.

– Tu vas prier et jeûner ici pendant que je vais chasser le lièvre et le renard pour compenser l'injustice faite à Mahistono. Entre, déshabille-toi et donne tous tes vêtements. Je te les rapporterai dans cinq jours.

Le gardien des légendes ne rapporte pas, à ce moment-là, cet incident à ses jeunes amis. Cela s'était passé avant leur naissance... Il a toutefois consulté le chef et le sorcier par la suite.

– Si les enfants te demandent à nouveau l'histoire et le secret de l'arc, tu jugeras du moment opportun pour leur en parler, lui ont-ils répondu. Avertis-nous quand ce sera fait.

Le gardien des légendes attendit que ses jeunes amis fussent tous deux revenus de l'île aux Initiations et se décida, vers la fin du printemps, à leur révéler le secret de l'arc magique de Weska.

– L'arc du grand ours blanc des banquises éternelles a guidé nos ancêtres lors du long périple qui les éloigna des banquises. En ces temps lointains où Aéra dégageait les continents et refoulait au nord d'immenses nappes d'eau transformées en congères de glace, la tribu s'est frayé un passage vers le sud. Plusieurs familles ont toutefois refusé de quitter les lieux : Esquimaux et Béotuks y ont créé leurs clans. L'arc magique a tracé la voie : il a suffi de le tendre à pleins bras et de suivre la flèche libérée qui conduisit d'abord les nôtres au merveilleux paradis des rennes. Ils s'y sont reposés durant plusieurs décennies. Quand l'Ancêtre mourut, transmettant l'arc à son fils aîné, ils se sont remis en marche pour une deuxième étape. Les rennes ont tiré les longs traîneaux chargés de maigres biens, fuyant de nouveau les banquises qui commençaient elles aussi à descendre. Une nouvelle génération

est née qui n'a pas connu les magnifiques aurores boréales des hauts territoires glacés; elle s'est arrêtée au bord d'une vaste mer intérieure et les rennes ont refusé d'aller plus loin. Le chef a menacé d'abattre les plus rebelles et il a brandi son arc. La braise s'est mise à rougeoyer, brûlant les mains qui le tendaient. La magie de l'arc aida le chasseur à nourrir sa tribu mais l'empêcha de tuer inutilement. Depuis ce jour, tous nos chefs l'ont apporté à la chasse mais jamais à la guerre.

Un soir que la tiédeur de la nuit enveloppait le Grand Lac de franges de vapeur et que le ciel étoilé éclairait le camp, Hakalnoué a demandé au gardien des légendes de raconter à la tribu réunie l'histoire de Tekanitoua, le grand chef huron de Stadaconé. (Mahistono a souri et malicieusement plissé les yeux car, si son arrière-grand-mère était la fille de Tekanitoua, c'était grâce à la magie de l'arc. Les Hurons et les Algonquins avaient alors signé un traité d'amitié qui durait depuis un siècle.)

« Tekanitoua avait entendu parler des pouvoirs de l'arc magique de Weska. Il avait vu, à la grande foire des fourrures, les lourds ballots de loutre et de castor qu'y apportaient les Algonquins de la Petite Nation. Il décida de se lier d'amitié avec notre chef pour en apprendre davantage sur les pouvoirs de l'arc. Il l'invita à s'arrêter, au retour, pour camper au pied du haut cap de son campement près du grand fleuve. C'est alors qu'un sorcier huron eut l'idée de tendre un piège et de voler l'arc qu'il avait soigneusement examiné. Il quitta la foire quelques jours avant la fin et pria un habile artisan de Stadaconé d'en confectionner un semblable. Les canots de notre tribu ont accosté au cap et Tekanitoua, qui les avait vus monter le fleuve, les accueillit avec un grand plaisir pour un somptueux festin. Il ne se doutait pas que son sorcier

attendait une telle occasion, ayant même truffé de poudre lénifiante les cuisses de chevreuil destinées aux invités. Tekanitoua fut donc très surpris de voir ses nouveaux amis bâiller avant même la fin du repas. Il allait s'en offusquer lorsque le sorcier s'empressa d'attribuer ce fait à la fatigue du voyage. Le chef huron libéra donc ses nouveaux amis et s'engagea à veiller sur leur sommeil. Le sorcier offrit de s'en charger et fit signe à deux de ses complices de s'acquitter de cette tâche. Ils n'attendirent pas longtemps avant de pouvoir commettre leur forfait. Ils purent bientôt s'approcher sans difficulté des hommes endormis, soulever les canots auprès desquels ils étaient étendus. De loin, le sorcier guettait ses émissaires fureteurs et se réjouit en silence lorsque les voleurs se faufilèrent près du canot de notre chef. Ils ne mirent guère de temps à trouver l'arc enveloppé dans un étui de cuir de chevreuil. Ils déposèrent alors le faux arc dans le canot et tendirent la main vers le vrai. À peine le premier voleur y eut-il touché que la corde se mit à trembler ; son complice voulut l'aider et faire cesser les tremblements s'accentuant. À deux, ils agrippèrent la corde à pleines mains, mais elle vibra davantage et leurs doigts repliés semblèrent paralysés. La vibration s'amplifia et secoua leurs bras, leurs épaules puis la corde pénétra dans leurs chairs. L'arc magique leur échappa des mains, telle une lame bien acérée, la corde vint leur trancher les doigts. Leurs hurlements éveillèrent les plus robustes des nôtres et le chef sortit brusquement de sa torpeur. Il mit quelques secondes à comprendre la situation. Deux arcs identiques gisaient au fond du canot rougi. Ses compagnons de voyage se précipitèrent à côté de ces deux hommes inconnus aux moignons ensanglantés.

« Éveillé par les hurlements des voleurs, Tekanitoua accourut au moment même où une flèche, jaillissant dans la nuit, pénétra entre les omoplates d'un des deux Hurons. Une

flèche, destinée à l'autre complice, siffla dans la nuit mais, plus rapide, un Algonquin avait déjà projeté le second voleur au sol, près du canot. Le chef huron pointa le doigt ; les hommes qui l'entouraient bondirent vers la forêt et ramenèrent le sorcier coupable.

« Lorsque l'aube caressa de sa pâle lumière les flots du grand fleuve, tout ce perfide complot était connu. Pour réprer l'outrage commis, Tekanitoua ordonna que le sorcier et ses complices, dont l'un agonisait déjà, fussent précipités du haut du cap, lestés de lourdes pierres.

« – Leur mort ne compensera pas leur trahison même s'ils errent sans fin dans la honte ; je vivrai avec la mienne que seul un traité de paix entre nos deux tribus parviendra peut-être à alléger, expliqua le chef huron.

« – Leur punition me suffit pour oublier leur vilénie qui n'entachera pas le souvenir que je conserve de ta justice.

« – Je désire t'en offrir un autre qui scellera pour toujours l'amitié de nos deux tribus. Qu'on aille quérir ma fille Mashéna dont la beauté te fera oublier, au bord des grands lacs de la Petite Nation, la douleur qui oppresse mon coeur, en chérissant le tien, ordonna Tekanitoua.

« – L'Esprit du Grand Manitou, qui a protégé l'arc de mes ancêtres, t'a déjà privé de trois des tiens. Qui suis-je pour te priver en plus de ta fille? Mon coeur est déjà pris et ma femme attend impatiemment mon arrivée. Fais plutôt préparer le calumet de paix que nous n'avons pu fumer hier soir. Nous scellerons une alliance et repartirons dans la journée. Nous raconterons aux nôtres la puissance de ta juste colère et la magnificence de ta générosité.

« – Mashéna elle-même en témoignera chaque jour et chaque nuit. Choisis-lui parmi les plus valeureux de tes compagnons celui qui perpétuera avec ma fille, dans ton clan, le souvenir de notre indéfectible amitié. Leurs fils et leurs filles en deviendront les témoins et les garants. »

Auprès du feu qui s'éteignait lentement, sous les étoiles scintillantes au-dessus de la tribu des Weskanini, le gardien des légendes sourit de nouveau. Mashéna, la belle Huronne, a maintenant rejoint ses ancêtres mais l'alliance dure toujours. Ses descendants, comme le gardien des légendes, font au moins une fois dans leur vie le voyage au Grand Lac des Weskanini et à Stadaconé pour revoir leurs cousins.

Otassonahé s'endormit ce soir-là en rêvant à la belle Mashéna que le chef huron avait donnée à son allié algonquin... Elle se réveilla en sursaut. Qu'était-il arrivé pour que son père, comme Tekanitoua, fût obligé de donner sa fille en mariage au méchant fils d'Hakalnoué? Car il l'était jusqu'au fond de l'âme ; elle le savait parce qu'Anokané qui se troublait ou se fâchait rarement avait caché sa peine et son mépris durant de longues journées. Il avait eu si honte de la conduite de ses frères qu'il avait demandé au chaman de le conduire à la hutte des Punitions. Il ignorait que sa mère, à cause des jumeaux, y avait séjourné non par choix mais par obligation. Il y était demeuré une semaine entière, seul et sans nourriture.

– Je préfère mourir ici plutôt que retourner habiter avec mes frères.

– Qui es-tu pour juger de la conduite des tiens, tu n'es même pas encore un homme, lui a demandé son père.

– Ma disparition ne provoquera pas de récidive, au moins.

– Si, Anokané. J'ai déjà perdu deux filles, je perdrai peut-être deux fils, pourquoi m'imposerais-tu en outre ta propre mort, inutilement?

Ce dernier argument paternel ébranla le jeune garçon qui demanda quelques jours de réflexion. Lorsqu'en tout dernier état de cause, le sorcier amena sa fille à l'île dans l'espoir qu'elle réussirait à convaincre Anokané de mettre fin à son jeûne, le jeune garçon enroula ses couvertures, dispersa les cendres et revint avec eux au campement.

– Puis-je demeurer avec vous ce soir? demanda-t-il au sorcier.

– Je prépare un bouillon, dit la jeune fille que le sorcier, mesurant ses paroles, avait renseignée.

Tout avait commencé lorsque les jumeaux avaient dit: « Nous avons vu rôder des ours à la pointe du lac, nous irons explorer les environs demain. Il ne faudrait pas qu'ils surprennent les prisonniers. »

Chacun savait, au Grand Lac, la raison de la présence des prisonniers, les dates de leur arrivée et de leur départ. Il s'agissait d'un pacte entre les trois clans algonquins et, curieusement, la tribu iroquoise des Agniers. Les Kittchisipinini, en route vers la foire des fourrures, descendaient régulièrement de leurs îles; des bandes iroquoises les attendaient à la sortie (du Richelieu). Les Agniers laissaient filer les premiers canots et attaquaient la fin du convoi, tuant les pagayeurs et disparaissant avec des ballots de loutres et de castors.

« Des fourrures, avait expliqué Tessouat, ça se remplace, même dans dans les derniers canots, j'installe plutôt des cailloux enveloppés d'une grande peau déchiquetée. Ce qui n'a

empêché les Iroquois d'abattre mes pagayeurs. Je leur ai délégué des émissaires avec instruction de leur dire: 'Pillez les derniers canots, j'y laisserai de vraies fourrures, mais laissez les hommes rejoindre le convoi.' Ça n'a pas marché.»

Alors Tessouat est allé voir le chef des Têtes-de-Boule aux trois rivières. «Pitouich, lui a-t-il dit, surveille-moi ce beau monde et ramasses-en quelques-uns. Pas de morts: de bons Iroquois bien vivants, femmes et enfants si nécessaire. Envoie-les sous escorte au fond des lacs de la Petite Nation. Ma soeur, la femme de leur chef Hakalnoué, s'occupera d'eux. Alors je pourrais revoir le chef agnier et lui déclarer: 'Si tu veux nos prisonniers en bonne santé, laisse mes pagayeurs en vie; on les échangera après la foire'.»

Le pacte durait depuis dix ans lorsque les jumeaux placèrent leur propre grand-père Pitouich dans l'embarras... L'histoire des ours qui rôdaient n'était qu'une excuse pour suivre les prisonniers... Il y avait deux Iroquoises qu'ils avaient remarquées au retour de la chasse. Elles avaient disparu lorsque le groupe de prisonniers fut remis à Pitouich qui a dû s'en expliquer avec les Agniers. Les jumeaux, sans rapporter d'ours, étaient rentrés au camp depuis deux jours lorsqu'un émissaire des Têtes-de-Boule vint avertir le sorcier, à l'île, que Pitouich attendait Hakalnoué à la source de la rivière.

– Nous avons organisé un commando d'une douzaine de personnes, expliqua le sorcier présent à cette réunion, avec les hommes de Pitouich dont les deux guides qui avaient accompagné les prisonniers. Nous nous sommes rendus jusqu'au lac Saugus. C'est là que les Iroquois, s'apercevant de la disparition des deux femmes, avaient refusé d'aller plus loin. L'un des guides nous a rapporté les faits: «Haknaho et son frère

sont alors arrivés. On ne s'attendait pas à les rencontrer là. Ils ont aussitôt regroupé les six enfants du convoi et ordonné aux prisonniers de poursuivre leur route jusqu'aux trois rivières. 'Gardez ces petits bâtards à l'arrière à une demi-journée de marche, nous ont-ils ordonné, et abattez-en un par jour si leurs ordures de pères se rebellent. Pas un mot de notre présence si vous voulez revoir les vôtres.' On a quadrillé le secteur et retrouvé les corps que le lac avait rejetés sur la rive. Hakalnoué est revenu au campement, vieilli de dix ans. Il a prié ses deux filles de revêtir leurs plus belles robes, d'apporter colliers et mocassins et les a confiées à Pitouich.»

– Pour remplacer les prisonnières iroquoises? demanda Otassonahé.

– Il fallait bien.

– Les Agniers vont les tuer.

Otonéo a failli répondre: «Pas elles mais leurs frères.» Il se retint à temps... tout comme au sujet des noyées du lac Saugus... De toute évidence, les deux fils aînés du chef avaient assouvi leurs instincts dépravés. Les corps gonflés par l'eau portaient la trace de larges brûlures à la poitrine et aux cuisses. L'horreur de ce spectacle l'avait fait frémir. Il s'est contenté de répondre à sa fille d'une façon discrète.

– Les deux femmes ont dû glisser de la falaise à la fin de la journée. Tout le monde était fatigué car les sentiers sont abrupts au bord de ce petit lac et personne ne s'est aperçu de leur disparition. Peut-être qu'elles ont voulu s'enfuir pour revenir chez nous? On les traitait bien.

– Surtout les jumeaux qui rôdaient souvent autour de leur tente!

– Ce sont des hommes... normaux. Hakalnoué a compris que l'heure venait pour eux de fonder un foyer.

– Ce sont eux qui ont enlevé pes prisonnières et les ont tuées. Anokané le sait. Il n'y a pas d'autre raison pour justifier son horreur. Il n'est plus un enfant.

– Pas encore un homme. Explique-lui que chacun des enfants d'un chef a des responsabilités envers la tribu. L'aîné doit en assurer la continuité: Hakdoto aura besoin de toi pour le maintenir dans le droit chemin. Son père et moi t'y aideront. Pour Anokané, la voie est différente. Il deviendra l'émissaire des Weskanini auprès des autres tribus amies.

– Pourquoi se serait-il enfui si ses frères n'avaient rien fait de mal? demanda-t-elle fort logiquement.

– Ils ont peut-être proposé aux prisonnières de revenir au lac avec eux. Tu connais Haknaho. Il a le don d'inciter son frère à commettre des bêtises et Hakdoto l'a suivi. Seules les Iroquoises auraient pu dire ce qui s'est vraiment passé. Personne ne peut en témoigner.

– Si! Les jumeaux.

La vie normale a repris au campement. Occupées à la récolte du maïs et du tabac, les femmes ont oublié l'incident des prisonniers. Les hommes ont préparé les pièges, les raquettes et les mocassins pour la prochaine saison. Le gardien des légendes a raconté de nouvelles histoires et le sorcier réconforté vieux et malades. Hakalnoué, pour ne pas avoir à se trahir, s'est engagé dans de vastes travaux d'irrigation au sud des grands lacs de son domaine. Il en a confié la surveillance

à ses fils et s'en est allé entreprendre la même tâche au nord. Il a surtout passé des jours et des nuits à réfléchir puis, à la fin de ce long et interminable été, toutes décisions arrêtées, il a convoqué le Grand Conseil de la tribu. Une semaine avant la réunion eut lieu le concours triennal de tir. Des délégations de champions de la Grande Nation, des Têtes-de-Boule avec leurs partisans ont envahi le campement. Hakalnoué a même envoyé des émissaires aux nations alliées pour inviter leurs ambassadeurs à cette compétition.

– Je la présiderai mais n'y participerai point, a-t-il précisé.

Il a veillé à inscrire les jumeaux et, quand vint leur tour de se rendre à la ligne de compétition, il a prié leur jeune frère Anokané de lui apporter ses deux arcs.

– Choisissez, leur dit-il.

Il y eut alors dans l'assemblée un long frémissement à la fois de protestation et d'interrogation. Protestation, car tous connaissaient les pouvoirs magiques de l'arc du grand ours blanc des banquises ; interrogation, car nul ne pouvait deviner lequel du vrai ou du faux échoirait à chacun des jumeaux. L'assemblée se demandait pourquoi leur père les mettait ainsi à l'épreuve...

Le frémissement antérieur de la foule se mua en profond silence lorsque les deux tireurs s'alignèrent l'un près de l'autre. Leurs yeux attentifs regardaient partir les deux flèches et en suivaient le parcours. Étonnés puis incrédules, ils virent les flèches se fixer l'une complètement à gauche de la cible, au pied d'un bouleau, et l'autre à égale distance, tombée au sol.

– Échangez les arcs et recommencez, commanda Hakalnoué.

Cette fois, les jumeaux fixèrent attentivement la cible, respirèrent profondément et, le bras gauche bien tendu, laissèrent filer leurs flèches... avec le même résultat. Personne n'osait émettre un son car on n'en croyait pas ses yeux... Hakalnoué se leva et fit signe à son fils Anokané de le suivre.

– Choisis, lui dit-il. Tu changeras pour le deuxième essai.

La tribu tout entière, les champions et les ambassadeurs furent alors témoins d'un événement que les gardiens des légendes de toutes les nations algonquines, huronnes et même iroquoises n'auront cesse de raconter.

Le père a bandé les yeux d'Anokané, lui a remis une flèche puis une autre pour le second arc. Elles se sont toutes deux enfoncées au centre même de la cible.

– Le souffle de Weska vient de se manifester une deuxième fois, mon fils, comme jadis sur les banquises éternelles. Sa puissance et sa volonté ne sont pas dans l'arc magique puisque nous ne savons plus lequel l'est mais au fond des coeurs et des esprits. Elles confirment la décision que m'a inspirée le Grand Manitou.

Hakalnoué savait dès lors que l'ours blanc des banquises refuserait d'étendre sa protection à ses fils aînés. Plus tard, comme aujourd'hui, la magie de l'arc ne jouerait plus entre leurs mains. Il ne pouvait donc leur léguer la tâche de protéger la tribu. Il n'était lui-même plus en mesure de les protéger. Non seulement faudrait-il les éloigner mais préparer immédiatement leur jeune frère à la succession. Hakalnoué en

était venu à cette conclusion avant le concours et il s'en était ouvert au vieux chaman.

– Ne laisse pas Anokané au camp ; ses frères seraient capables de la blesser et même de le faire disparaître, lui a conseillé Otonéo.

– À qui puis-je le confier ?

– Chomina demeure le meilleur de tous les ambassadeurs ; il dirige toujours la confédération des alliés. Invite-le au tournoi, je lui demanderai de ramener Anokané avec lui au pays des Abénaquis. L'apprentissage de la diplomatie lui sera précieux d'autant plus que ton fils est doué pour lire dans les étoiles et les pensées.

Les concurrents entourèrent Hakalnoué et son fils pour le féliciter de ce prodigieux exploit. Tous reconnaissaient Anokané comme un champion émérite.

– Il n'était pas inscrit au concours ; il ne figurera pas à la liste des trophées. Continuons le tournoi.

Le chef regagna son siège et pria son fils d'aller immédiatement rejoindre Otonéo.

– Nous avons des projets pour toi. J'ai demandé à ta mère de préparer tes affaires ; tu seras absent pour une longue période. Le chaman va t'accompagner jusqu'à la source de la rivière et te mettre au courant. Ne t'inquiète pas, nous nous retrouverons quand l'heure sera venue. Apporte *ton* arc, Anokané.

Il le regarda s'éloigner, triste mais soulagé. Son visage reprit l'impassibilité d'un chef. À la fin du tournoi, il fit

le tour des ambassadeurs pour les remercier à nouveau de leur présence et les convier au festin. Tout en se promenant de l'un à l'autre, il remarqua la disparition des jumeaux et jeta un coup d'oeil rapide vers le poste de garde. La sentinelle leva le bras gauche et Hakalnoué en fit de même. Il avait pressenti la réaction de ses aînés après l'humiliation et pria trois de ses meilleurs chasseurs de les suivre s'ils tentaient de s'éloigner.

– Demeurez deux sur la piste et que le troisième revienne me tenir au courant de leur destination. N'intervenez pas dans leurs déplacements à moins de force majeure.

Au signal de la sentinelle, il a compris que les jumeaux s'étaient engagés dans le sentier de la montagne. Il n'y avait donc aucun danger qu'ils croisent leur jeune frère et le sorcier. Hakalnoué put alors se diriger vers sa tente où sa femme avait préparé ses plus beaux atours car il attendait maintenant une délégation, dont Chomina l'avait prévenu le matin.

– Le père de Hitaroukki, chef des Agniers, est rendu à l'embouchure de la rivière avec une délégation de son conseil des sages. Il sollicite la permission de te rencontrer, en tout esprit de justice et de paix. Il attend ta décision.

– Je descendrai le rencontrer aux chutes, a répondu Hakalnoué.

– Il a insisté pour que tu lui fasses l'honneur de le recevoir sous ta tente.

– Me croit-il assez naïf pour lui révéler la route qui mène à notre campement?

– Il a prévu ton objection et m'a prié de répondre ceci : « Mon fils m'a ordonné de lui ramener ses deux filles saines et sauves. Je les suivrai sans arme ni témoin, les yeux bandés. »

– Les Agniers nous les retournent !

– Il m'a dit : « Les filles d'Hakalnoué ne sont pas responsables des forfaits de leurs frères. Pourquoi nous rendrions-nous aussi misérables que ces assassins ? » Il suffira que tu émettes un double signal de fumée blanche.

La lune a éclairé dix fois, de toute sa face, les grands lacs algonquins lorsque les longs canots des Weskanini apparaissent, en mai, dans la baie de Tadoussac. À la proue du premier de cordée flotte à la hampe d'une longue tige de hêtre le fanion du clan : Weska, le grand ours blanc sur fond grenat. La flottille d'une trentaine d'embarcations, tel un vol d'outardes au ras des flots, avancent avec grâce et cadence parfaites comme si les pagayeurs venaient à peine de quitter la rive de leur lointain campement. De la pointe où il surveille le fleuve, Anokané scrute chaque embarcation. Il est arrivé la veille avec la délégation des Montagnais, il n'a aucune nouvelle des siens depuis que le tournoi de tir à l'arc et l'angoisse ronge son coeur. Il cherche la haute et robuste silhouette de son père qui devrait se dresser au milieu des siens pour commander la manoeuvre d'abordage. Tout au plus discerne-t-il, debout à l'ouest, un homme aux épaules courbées, à la tête inclinée comme s'il sondait le fond du fleuve au lieu de guider fièrement le convoi en défiant les falaises, le corps droit et le front haut. Immobile et inquiet, Anokané retient son respir et masque sa crainte. Quand le dernier canot a dépassé la pointe, il descend lentement vers la rive. Il refuse de courir au-devant d'un destin qui lui semble néfaste mais il n'en arrive pas moins au quai.

– Ton père demande que tu reviennes au campement. Le conseil de la tribu se réunira dès ton arrivée, lui révèle le chaman.

Anokané fixe les yeux du sorcier qui soutiennent son regard. Il y lit la peine mais non le désarroi. Hakalnoué est donc vivant mais quelque chose de grave s'est passé. Le chaman choisit ses mots avec soin.

– Ton père a remis les insignes de son rang et prié le conseil de le relever de ses fonctions. Il a fait ses adieux à la tribu qu'il a quittée : pèlerin solitaire, il est parti vers la patrie de nos ancêtres à la rencontre du grand ours blanc des banquises éternelles.

Le garçon sait que son père n'a sûrement pas dérogé à l'honneur : un tel geste, bien au contraire, lui a été dicté par sa conscience et l'amour des siens.

– Quel danger menace les nôtres pour que son chef choisisse de réclamer ainsi la protection directe de Weska ?

– Ton père a écarté le danger d'un massacre de la tribu à cause de la lâcheté de tes frères. Tout est maintenant réglé.

– Que ne me presses-tu pas de rejoindre mon père en toute urgence et lui servir de compagnon plutôt que m'inviter au campement. Pourquoi l'abandonnerais-je ?

– La tribu tout entière s'est rendue solidaire de la décision de son chef. N'ajoute pas le fardeau de ton éloignement à celui qui l'affecte déjà si lourdement. Ton père paie de sa propre vie de pèlerin errant la perfidie de deux de ses fils. Il refuserait que le troisième partage sa solitude volontaire plutôt que d'oeuvrer à la survie collective des siens.

Otonéo n'en dit pas plus en ce premier jour de foire de Tadoussac. Il attend que le fils d'Hakalnoué réfléchisse à ses paroles avant d'intervenir de nouveau. Il espère que les événements dont il n'a décrit que les conséquences, omettant volontairement les causes, puissent éclairer et guider les pensées d'Anokané. Il sera toujours temps, pendant la traite et le retour, de le renseigner sur les faits et peut-être aussi lui parler d'Otassonahé.

– Je suis prêt à te suivre, dit Anokané au sorcier, le lendemain.

– Très bien. Puis-je maintenant te raconter les événements depuis ton départ de la source avec Chomina?

Il y a des mots qu'on échappe dont l'écho envahit l'oreille; il y en a qu'on tait dont l'abstention empoisonne le coeur. Anokané, qui sait depuis longtemps lire dans les étoiles et les pensées presque aussi bien que son maître, peut évaluer les omissions et même en discerner le sens. Otonéo ne peut arrêter là son discours. Il le poursuit comme un homme libre, face à sa pensée dont il mesure l'impact dans les yeux et le visage de son interlocuteur.

– Lorsque ton père eut connu la perfidie de tes frères, après la découverte des corps violés et mutilés des prisonnières, il sut que le grand ours blanc ne permettrait pas que les pouvoirs de l'arc leur soient assurés. Le tournoi en fut la preuve qu'il provoqua lui-même. Il avait convoqué le conseil de la tribu pour lui demander de radier Hakdoto et Haknaho de la liste de succession. La visite inattendue de l'ambassadeur des Agniers, venu réclamer « les assassins », a précipité les événements. Tes frères ont appris la présence du visiteur en voyant ta mère préparer les vêtements d'apparat; ils ont

compris le but de cette rencontre et ont mis au point un plan assez machiavélique. Ils se sont éloignés dans la montagne et ont décidé de revenir de nuit au campement, durant le festin, pour t'enlever. Tu étais leur plus sûr otage. Lorsqu'ils apprirent de ta mère que tu étais déjà parti avec moi, ils se sont rabattus sur un autre otage qu'ils ont amené avec eux au rocher de la pointe où ton père les a retrouvés le lendemain. Ils faisaient face au soleil pour qu'on les voit bien et aperçoive Otassonahé attachée.

– Ils ont enlevé Otassonahé !

– Ne t'inquiète pas, elle est saine et sauve et attend ton arrivée... Ils l'ont donc attachée au grand chêne du rocher. Haknaho, à sa droite, pointait la lame de son poignard à la carotide de l'otage ; à sa gauche, Hakdoto effleurait du sien le coeur d'Otassonahé.

– Jure sur l'honneur de la tribu que personne ne s'opposera à notre départ et nous la libérerons.

– Vous ne pouvez vous réclamer de l'honneur de la tribu. Abaissez vos poignards et libérez-la, répondit ton père en sortant deux flèches de son carquois.

– Cesse tes pitreries ; la magie de l'arc ne vaut rien contre des êtres humains.

– Vous ne l'êtes plus !

Le grand ours blanc des banquises éternelles a guidé les deux flèches lancées d'un seul trait vers les deux cibles séparées. La magie de l'arc venait, pour la première fois depuis des siècles, d'apaiser la colère des dieux et de rendre humaine leur justice.

Au bord des grands lacs algonquins, entre la source et l'embouchure de la rivière de la Petite-Nation, les fils et les filles Otassonahé et du chef Anokané grandissent dans le calme et la beauté du territoire des Weskanini. Leur grand-père Otonéo les amène, chaque été après la récolte du maïs, à l'île aux Initiations. Il chante pour eux et avec eux une longue et ardente mélopée qui s'élève jusqu'aux étoiles et va rejoindre le pèlerin exilé des banquises éternelles.

Natoua, princesse de la Petite Nation

Dans l'île qui se dresse entre le sommet des chutes et l'étroit entonnoir, on peut voir briller des centaines de lueurs étincelantes, les nuits d'été. Le seigneur et son fils, Joseph et Denis-Benjamin Papineau, en demeurèrent stupéfaits lorsqu'ils découvrirent ce fascinant spectacle en 1805.

– C'est l'île secrète du Chaman, leur expliqua l'un des rares descendants des Algonquins de la Petite Nation. Les fils de Natoua, princesse des chutes, y reviennent commémorer en août le mariage de leur mère. Bâtonnets allumés, ils hantent les lieux sacrés à la recherche de l'urne de cuivre, des graines d'orchenette jaune et d'angéliques sauvages.

– Bah ! ont prétendu des incrédules, ce ne sont que des vers luisants, des lucioles aux ailes phosphorescentes.

Depuis plus de trois siècles pourtant, les lueurs d'août brillent dans la nuit et l'île du Chaman s'illumine sans que personne n'ait attrapé de lucioles lumineuses.

Voici l'histoire authentique de la belle Natoua qui a bu la tisane de framboise à même l'urne de cuivre et dont les fils reviennent célébrer le mariage inoublié.



La fête du maïs vert commence dans deux jours au merveilleux pays de la Petite Nation. On n'attend plus que l'arrivée des chasseurs dont les canots lourdement chargés de fourrures, selon les sentinelles, viennent à peine de s'engager dans le Grand Lac. Tessawhé sait qu'elles attendent son signal pour informer les siens de son retour imminent après des mois de chasse dans les territoires de la tribu. Il se dirige vers le cap Manitou pour allumer un feu afin de transmettre son message aussitôt relayé au-delà des Montagnes noires, jusqu'à l'embouchure de la rivière des Weskanini. C'est là, un peu en retrait de la Grande Rivière qui coule du nord et mène à la mer, que les Algonquins de la Petite Nation se sont établis depuis des générations. Demain, leurs femmes, leurs parents et leurs enfants, le chaman en tête et les dames du Grand Conseil en tenue d'apparat les accueilleront aux chutes du Grand Esprit. Les chasseurs en auront long à raconter, après quatre mois d'absence. Si la nuit réussit à épuiser leurs corps déjà tendus de désirs, l'aube n'aura pas tari le récit à peine esquissé de leurs aventures.

Sur un signal discret de sa mère, au début de la longue veillée enchanteresse, Natoua se lève. Elle veut entraîner ses jeunes frères et soeurs à l'extérieur vers la tente d'Oubatoué, leur grand-mère. Captivés par le récit paternel, ils résistent mais Tessawhé comprend le geste de sa fille aînée, l'apprécie et l'endosse.

La fête du maïs vert est terminée. Les canots chargés de ballots de loutres, de castors et de visons ont été amenés du sommet au bas des chutes. Debout à l'arrière du canot de proue, le chef des Weskanini a levé sa pagaie : le convoi attend qu'il l'abaisse pour entreprendre le long voyage vers la case d'Anabadijou, à la pointe que les Blancs venus de l'autre côté de la mer ont appelée Saint-Mathieu. Les négociateurs du clan

ont remplacé les chasseurs. Le chaman a prié le Grand Esprit pour qu'à leur retour, dans deux mois, traite terminée, ils rapportent avec eux l'abondance pendant qu'ici mûriront les épis de maïs. Natoua suit maintenant sa mère aux champs. Elles alignent les séries de tumulus pour bien enfoncer les graines de maïs, les mélanger à la terre humide et aux feuilles pourries. De jour en jour, elles reviendront arroser les racines, amollir la terre jusqu'au moment de la cueillette.

Natoua se souvient du départ de son père, l'année dernière ; le chaman l'avait accompagnée jusqu'à Stadaconé. Les Blancs qui, six ans auparavant, avaient amené ses deux frères auprès de leur roi en France, lui avaient fait savoir qu'ils retraverseraient la mer. Le chaman avait quelquefois parlé d'eux à la jeune princesse mais seulement après le mois de réclusion et de méditation qu'elle avait passé à l'île des Secrets, au moment de sa puberté. Il lui avait même promis, après avoir obtenu la permission d'Oubatoué qui préside le Conseil des dames, de lui présenter le plus jeune de ses frères, Pastedechouan qui, à douze ans, savait aussi bien manier l'arc et le javelot que faire trembler les tentes et soulager les malades. « Il est plus doué à son âge que plusieurs sorciers au mien et ton père avait accepté de l'initier à la chasse d'hiver. Je n'aurais pas dû décrire son habileté aux Blancs qui ont voulu en faire profiter leur roi.» Le chaman est revenu seul de Stadaconé. Il s'est réfugié six jours dans sa retraite, à l'île des Secrets au sommet des chutes. Il avait jeûné durant tout ce temps avant de révéler, toute fureur contrôlée, pourquoi il a dû briser sa promesse.

« Pastedechouan est mort ; l'homme que je viens de voir n'est plus mon frère. Les Blancs l'ont baptisé, l'appellent Louis-Samuel et l'ont affublé de leurs vêtements, d'une perruque poudrée, de dentelles et de bijoux qui en ont fait la risée des

femmes de nos clans. Il a tout oublié de nos prières et de notre langue, de nos dieux et de nos coutumes. Il a renié sa race et j'irai pleurer sa mort sur les mânes de nos parents.»

*
* *

La nouvelle s'était vite répandue dans toutes les tribus algonquines, huronnes et même iroquoises. Des ambassadeurs s'étaient alors précipités vers la Petite-Nation. Venant du sud ou du nord, pagayant la Kittchisippi avec vigueur, cherchant l'embouchure de la Petite-Nation près de la grande ou de la petite presqu'île, déployant leurs plus beaux oriflammes et leurs tenues d'apparat, les émissaires des trois tribus renommées parvinrent au pied des chutes du Grand Esprit en moins de quatre mois. Chaque fois, ils durent repartir sans avoir convaincu le Grand Conseil de la valeur de leur candidature. La fille d'un grand chef, d'un habile négociateur, d'un vaillant guerrier et, par surcroît, princesse de droit maternel depuis quatre générations, a droit à plus d'égards et de considération que l'envoi de simples émissaires ou l'apparition inattendue d'éminents ambassadeurs. La doyenne et présidente du Conseil des dames, Outaboué, l'a rappelé à tous et chacun: « La princesse Katana, ma mère, a retourné les ambassadeurs deux fois, sans même leur permettre de proclamer l'ancienneté de leur origine et les trois noms de mon futur mari. Il a fallu que le vieux chef en personne, tout perclus et aveugle, traverse la moitié du continent et vienne lui-même proposer et discuter la demande. Le palabre a duré huit jours avant son petit-fils soit autorisé à me rejoindre à l'île des Secrets.»

Des rives de la Petite-Nation, aussi curieuse et insouciante que ses compagnes comme s'il ne s'agissait pas d'elle, Natoua a regardé les canots des ambassadeurs rebrousser

chemin. Elle ignore toutefois que sa grand-mère a tenu un long conciliabule, cette année, avec son gendre qui devait assister au Conseil des Nations en présence de Chomina, chef montagnais, et surtout de Tessouat, chef des Kittchisipinini – les Algonquins de la Grande Nation.

Pour le moment, Natoua, qui ne sait rien, s'attarde au pied des chutes du Grand Esprit qui, depuis sa naissance, il y aura seize ans à l'automne, la fascinent et l'enchantent. Le murmure incessant de la caresse des flots sur les sept paliers des chutes à droite de l'île du Chaman, le grondement sourd de l'engouffrement des eaux dans l'étroite et redoutable coulée à sa gauche, rythment les heures nocturnes. Plongée dans sa méditation, elle en oublie même les jeunes garçons aux bâtonnets allumés qui rôdent, en haut, près des tentes. Lorsqu'elle y rejoint ses frères et ses soeurs déjà endormis, Natoua regarde avec surprise sa mère nouer la toile derrière elle.

De mémoire de jeune fille, Natoua ne se souvient pas que son père ou sa mère aient déjà fait un tel geste. Au contraire, ils ont toujours favorisé l'accès, après le lever de la lune, aux garçons de la tribu. Elle pressent quelque chose d'inattendu, d'extraordinaire, de solennel. Sous sa jupe de daim, Natoua sent une chaleur inhabituelle l'envahir lorsque, tout doucement, sa mère se rapproche d'elle.

– Ton père t'apportera bientôt du cuivre du grand fleuve pour que nous façonnions ensemble l'urne des *asqua*. Le Grand Conseil l'autorise à fumer le calumet de paix avec le chef de la Grande Nation et à lui parler de son fils. Les premiers ambassadeurs descendront de l'île aux Allumettes peu avant la fin de la traite et Tessouat le Borgne viendra lui-même décrire les mérites de son fils. Ta grand-mère croit que les palabres dureront toute une semaine.

– Ai-je le temps, à la saison du maïs, de tisser des couvertures et de songer au mariage? s'entend répondre Natoua.

– Le maïs croîtra au fil des jours et nous finirons ta couverture ensemble. Tes soeurs iront cueillir les baies de framboisiers au pied des chutes; tes frères les traverseront pour te rapporter de jeunes écorces de cèdre.

Natoua se souvient du mariage de sa cousine Touatira. Le matin, elle avait bu à grandes doses la potion de framboise à même l'urne de cuivre: un beau garçon lui était né neuf mois plus tard.

– Devrais-je aller remercier Orenda?

– Tu remercieras d'abord ta grand-mère qui a refusé les ambassadeurs. La première fois, à l'annonce de leur arrivée, elle est allée consulter le chaman qui a fait trembler les tentes pour laisser pénétrer son regard dans les coeurs. Ce qu'il a vu n'était pas digne d'une princesse car ces hommes ne songeaient qu'aux cadeaux et aux titres que leur vaudrait le succès de leur démarche. Ils ne se souciaient pas de toi. Outaboué les a fait prier de retourner dans leurs tribus avant même qu'ils ne descendent sur la rive: « Les filles des Weskanini ne sont pas vulgaire monnaie d'échange», a dit grand-mère. La deuxième fois, j'ai moi-même levé les yeux vers Outaboué qui a compris et admis mon inquiétude: les ambassadeurs ne pouvaient même pas décrire les trois noms de leur candidat. Il n'avait jamais reçu le troisième puisqu'à douze ans, il ne pouvait manier ni l'arc ni le javelot et s'enfuyait dans les bois à l'annonce d'ennemis en vue. Ton père m'avait raconté la gêne et la honte des siens qui avaient osé profiter de son absence pour nous proposer cette mésalliance. « Les filles des Weskanini ne sont pas complices ou compagnes de pleutres»,

leur a répondu ta grand-mère. La troisième fois, nous avons hésité lorsque Pigouarich est venu, en personne, plaider la cause de son fils. Le Grand Conseil n'avait pas autorisé ton père à fumer le calumet avec lui; assez présomptueux ce redoutable mais énigmatique sorcier. On ne sait pas vraiment s'il est fier ou infatué: il s'est présenté sans cadeaux comme s'il nous en offrait en nous proposant son héritier. Un homme qui ne peut gagner la confiance d'ambassadeurs pour plaider sa cause et qui s'appuie sur la seule valeur de ses propres paroles ne mérite pas qu'on lui accorde longue audience. « Les filles des Weskanini ne sont pas des trophées pour hâbleurs, a conclu ta grand-mère. Nous lui avons donné raison à chaque fois. Prie maintenant le Grand Esprit de bien nous éclairer au prochain palabre. »

Natoua aurait bien aimé prier selon la recommandation maternelle, mais il y avait encore trop de confusion dans son esprit pour qu'elle puisse trouver les mots appropriés. On ne s'adresse pas aux dieux quand on ignore ce qu'ils attendent de nous. « Ne leur demande rien que tu ne puisses obtenir toi-même, lui avait enseigné le chaman. Un chasseur, à la vue d'un cerf, ne s'en remet pas aux dieux pour lui assurer sa nourriture mais à la précision de son tir et à la force de son bras. Il ne les remercie pas d'avoir guidé le cerf sur son chemin puisque, s'il connaît bien son territoire, il est normal qu'il parcoure ce chemin et croise des cerfs. Les dieux n'ont que faire des prières obséquieuses et inutiles. Remercie-les plutôt de te conserver la vue pour admirer la beauté de l'air et de l'eau, pour t'accorder la grâce et la force de ta jeunesse. Rends-leur hommage de ces dons que tu dois protéger mais que, sans eux, tu ne peux toi-même mériter; ils seront ensuite plus vulnérables à tes demandes. » Au matin, très tôt, Natoua se glisse hors de la tente et court vers l'Esprit des chutes. Elle sait quelle prière adresser au Père de tous les esprits.

« Salut Haweniyo, toi qui as créé toutes choses et dont le souffle anime l'air que je respire, l'eau que j'admire. Écoute mon humble voix. Toi qui as multiplié les mondes qui m'entourent et habites ces chutes où j'ai grandi sous ta protection, je te rends grâce de toutes les joies que tu m'as dispensées en abondance et qui réjouissent mon coeur, de tous les fruits de la terre que tu fais germer et qui sustentent mon corps. Permets-moi maintenant de bien comprendre ta volonté afin de mieux exécuter tes ordres. Écoute encore un peu, Père de tous les esprits et de toutes les créatures. Tu as donné à ma mère la force des grandes rivières aux matrices géantes. Puisses-tu te montrer aussi généreux pour moi. Tu as donné à mon père la santé du cerf et la virilité du castor. Puisses-tu dispenser de telles grâces à celui que j'épouserai. Écoute enfin ma dernière imploration. Puisse Ethinca, notre mère la terre, puissent Dechako et ses soeurs féconder les champs de maïs, de courges et de haricots de cette tribu pour que tous les invités à la fête des épousailles te rendent gloire et hommages. »

Sa prière terminée, Natoua se lève et se tourne vers le soleil en plongeant dans la rivière. Elle en jaillit, brillante de perles. Ses longs cheveux noirs coulent sur son torse ferme et nu. Sa mère s'approche tout heureuse car elle a entendu la prière de Natoua et sait que les dieux l'exauceront. N'avait-elle pas elle aussi adresser semblable prière au même endroit pendant que le père de Tessawhé attendait, comme elle, le verdict du Grand Conseil.

— J'ai conservé cette huile de tournesol pour toi, tu peux tresser ta chevelure. Le fils de Tessouat a quitté la grande île aux Allumettes depuis deux jours et devrait arriver demain à l'embouchure de notre rivière avec les ambassadeurs des Kittchisipinini. Ton père a franchi les rapides d'Hochelaga et son avant-garde a déjà dépassé le long sault de la Kittchisippi.

– Alors je peux descendre la rivière et rapporter deux castors?

– Tes frères sont tout excités; je ne pourrai pas les priver du plaisir de t'accompagner.

– Qu'ils viennent si tu les autorises mais seulement pour débusquer les castors; je devrai moi-même les capturer. J'en ai repéré au bord des presqu'îles.

– Attention, Natoua, si jamais les canots des ambassadeurs arrivaient plus tôt que prévu, réjouis-toi mais ne laisse personne deviner ta présence et reviens vite au camp.

*
* *

Au crépuscule, les canots de Tessouat et de son fils se rejoignent au confluent de la grande et de la petite rivière. Natoua est rentrée depuis longtemps et dort profondément lorsque son père dépose l'urne de cuivre, déjà façonnée, que Chomina, président du Conseil des Indiens, a tenu à lui offrir. Le palabre peut maintenant s'ouvrir à l'aube et les calumets s'allumer pour une longue semaine.

Tessouat s'apprête à expliquer l'origine des trois noms de son fils.

– Au quatrième jour de sa naissance, il a reçu le nom du lieu où il a vu le jour, dans nos îles de cèdres et de sapins. Les enfants du Messager céleste sont venus de toutes nos tribus et j'ai distribué des couvertures bleues, jaunes et noires que tous ont rendues avec intérêt pour la fortune de mon fils aîné que voici à mes côtés, en votre présence. À douze mois, il a reçu

le nom des ancêtres de mes ancêtres venus des terres aux cendres chaudes et de leurs ancêtres qui leur avaient transmis les cimiers de la famille. Nul rival n'est parvenu à placer autant de couvertures et de cuivres que les hommes et les femmes de notre grande nation. À dix ans, il avait déjà bu le court-bouillon des chiens offerts au grand dieu Agreskoué qui lui avait donné l'agileté de nos cerfs, la vigilance des aigles et la prudence de nos renards. Il savait déjà pleurer en silence et sourire devant les témoins. La tribu lui a donné son troisième et dernier nom qui lui permet de fixer le visage du soleil, de son lever à son coucher, immobile et stoïque.

– Tu parles bien, Tessouat, mais qui nous prouve que ton fils peut braver Garahoua?

– J'ai connu ton père qui a pagayé sur le grand fleuve à côté du mien et nous avons, toi et moi sous leurs yeux, livré nos premiers combats contre les enfants des Cinq Nations. Je sais donc que tu ne réclames pas une preuve de ma parole mais de la bravoure de mon fils. Je te dirai alors comment il a bravé et vaincu le dragon du Niagara, le puissant Ognahgaré!

– Que tu les dises me suffit.

– Je te remercie, Tessawhé.

– Et maintenant, combien de couvertures a-t-il conservées de sa naissance et combien s'y sont ajoutées?

– Combien ta fille en a-t-elle tissé?

– Je ne suis pas allé vers toi demander un époux, ne renverse pas les rôles. Je n'ai donc pas à te dire la richesse inestimable de Natoua. C'est toi qui demandes: qu'offres-tu pour ma fille?

Les corbeilles à fruits et à poissons circulent pendant que se prolonge cette journée d'approche. La grand-mère fixe l'orateur pendant ce premier échange de questions et de réponses. Elle sait qu'il se passera d'autres jours avant qu'elle intervienne. Son gendre peut toujours discuter mais c'est elle qui jugera de la valeur des présents et de la réputation du candidat avant de céder sa petite-fille. La vieille plisse les yeux. Paupières mi-closes, elle regarde scintiller la flamme et se revoit à l'âge de Natoua. Ici même, aux chutes de la Petite-Nation, elle a cueilli les graines d'orchenette jaune et d'angélique sauvage durant de longues heures. Elle les a pulvérisées avant de les mélanger à la graisse d'ours pour frictionner son corps, renforcer ses muscles et attendrir sa peau. La nuit venue, elle guettait les bâtonnets de ses prétendants. Il en venait même du Grand Lac et du Long Sault. La belle *allumée*, au corps souple et agile, les recevaient avec amusement. Qu'il parle celui-là des cendres chaudes de son fils! Il n'a sûrement pas la force et le courage de son premier mari qui, l'ayant vue manger des châtaignes au matin de leur noce, plongea ses deux mains dans le brasier et avala les tisons. Il en mourut le jour même, bien qu'il eût sauté sur le premier palier des chutes pour inonder ses poumons. Les ambassadeurs qui se préparaient au retour avec leur vieux chef retardèrent le départ pour conduire le jeune marié au *chipaye*. La mère de Natoua n'en naquit pas moins neuf mois plus tard. Outaboué n'allait pas céder sa petite-fille à un homme simplement venu des îles aux Allumettes sur le seul discours d'une journée, quand il en avait fallu huit à un homme venu du lointain pays des cendres chaudes qu'elle n'avait connu qu'une nuit!

Les pourparlers durent sept jours... La veille du dernier jour, trois canots de Tessouat quittent la petite rivière pour informer les amis, à l'embouchure, qui attendent l'issue du palabre. Ils pourront remonter jusqu'aux chutes peu avant la

tombée du crépuscule lorsque les deux conseils ratifieront l'entente. Les signaux de fumée s'élèvent depuis le matin dans le ciel de septembre, à partir de la petite île au sommet des chutes. Les femmes de la famille ont couvert le visage de Natoua de tendres écorces de cèdre ; elle pèlent la peau du visage de la promise. D'autres tressent les longs cheveux noirs partagés en deux et *matachés* de vives couleurs, lustrés à l'huile de tournesol. La grand-mère étale devant elle l'angélique sauvage, l'orchenette jaune et la graisse d'ours. Lentement, patiemment, elle frotte les jambes, les cuisses, les reins et les seins de la jeune et belle Natoua... Au loin, on entonne des chants. Le cortège nuptial se prépare. Il s'approche de la tente ; l'aïeule fait quérir son gendre qui attend cet appel de l'extérieur.

– Tu peux entrer, Tessawhé, et conduire Natoua vers l'abri.

Les femmes de la tribu s'affairent maintenant à leur propre toilette. Au premier tour de ronde, les bâtons frappent à toutes les tentes et tout le clan fait écho à cet appel. Parents, amis et connaissances s'échappent à l'extérieur et se joignent au défilé. Tous miment la joie que ressentiront bientôt les nouveaux mariés quand ils seront présentés l'un à l'autre. Au deuxième tour, les canots des visiteurs abordent aux rives, en bas des chutes de la rivière de la Petite-Nation. Les bâtons s'abaissent de nouveau sur les tentes désertes. La ronde s'allonge, le groupe s'enfle. D'autres canots surgissent alors que le soleil irise, avant de disparaître, les chutes argentées. Le troisième et avant-dernier tour commencera bientôt mais les chefs de la tribu s'avancent vers les rives pour souhaiter la bienvenue à tous les invités de ces magnifiques épousailles. Les femmes rivalisent de coquetterie, les jeunes aux yeux écarquillés admirent le défilé. Tessouat explique à ses alliés

combien de couvertures il a garanties, quels cadeaux il a donnés pour que son fils aîné soit digne de sa future femme.

– J'en aurais donné davantage, proclame un chef tête-de-boule.

– Facile à dire puisque les pourparlers sont finis, réplique Tessouat.

– En avant pour la tournée, propose Tessawhé.

Dans l'île entre les chutes et la longue coulée étroite où jadis la femme-chaman l'a initiée aux mystères de la vie, la jeune fiancée entend venir le cortège. Elle sait que cette fois, les bâtons s'abattront avec plus de force et de persistance puisqu'au quatrième tour, elle n'aura plus le choix et devra discrètement se rendre à la tente du Grand Conseil. Elle peut encore refuser et demeurer à l'île mais la tribu ne le lui pardonnerait pas. Par la voix de la grand-mère, les Weskanini ont promis et Natoua doit accepter ou disparaître à jamais. On en parle rarement autour des feux mais, au début du siècle, quand l'aïeule n'avait qu'un an, l'une de ses soeurs aînées s'était rebellée contre la décision du Grand Conseil. Le chef de la tribu qui avait conduit sa fille à l'abri était alors venu la rejoindre à l'île. Souriant, il lui avait de nouveau tendu la main, en vain. Impassible, il avait alors précipité sa fille vers l'entonnoir. Tête première, il s'était laissé tomber pour la rejoindre dans l'éternité.

Le cortège quitte maintenant les rives des chutes alors que disparaît le soleil. La fiancée peut allumer le feu qu'a préparé la femme-chaman, ce midi, et réchauffer le rognon de castor femelle que sa mère lui a remis afin d'accueillir favorablement le futur époux. À l'entrée du Grand Conseil,

la grand-mère remet un rognon de castor mâle à Tessouat pour que le fils du chef kittchisipinini retrouve et conserve sa virilité. Le quatrième et dernier tour s'ébranle alors dans l'exhubérance. Tout est vraiment réglé même si vraiment rien n'a commencé.

Natoua vient d'avaler les derniers morceaux de rognon ; elle boit à l'urne de cuivre la potion de framboisier qui facilitera la grossesse et elle marche vers son père qui l'attend sur la rive, près de l'entonnoir. Ils se dirigent vers le Grand Conseil et, par l'arrière, se faufilent près du foyer. Magnifique et pudique sous la blouse neuve de daim, Natoua attend le signal de l'aïeule. Un homme s'avance alors vers elle ; la grand-mère les présente l'un à l'autre et s'assied entre eux devant le foyer.

Un à un, les invités défilent devant eux et déposent leurs présents. Le banquet peut commencer. Les harangues et les discours se succèdent. La lune est levée, les invités célèbrent la fête. La fille de Tessawhé, chef de la tribu de la Petite Nation, et le fils de Tessouat, chef de la Grande Nation, se regardent puisqu'ils sont deux étrangers mais ils détournent rapidement la tête lorsque l'aïeule, de la main, leur rappelle que le moment de faire connaissance n'est pas arrivé. Ils ne pourront se regarder à nouveau qu'au signal convenu. La noce se poursuit et les jeunes épousés sourient aux invités. Enfin, mais très tard dans cette soirée, l'aïeule attire vers elle l'une de leurs mains qu'elle réunit. Quand elle se retourne, Natoua et son mari ont disparu.

Seuls dans l'île des épousailles, au sommet des chutes, près du feu qui leur est réservé, les époux étonnés se retrouvent et se découvrent.

Touanssoua de Touansse

Il y eut grand branle-bas, en 1626, à la Bonneterie Tournay, fournisseurs du Roi, à Paris, lorsque le supérieur des Jésuites, le père Charles Lallemant, confirma le départ de son neveu François. Le jeune garçon de seize ans irait vivre un an au pays des Algonquins de la Petite Nation afin d'apprendre leur langue et leurs coutumes. Par son *truchement*, les missionnaires pourraient ensuite les évangéliser et les convertir, pour la plus grande gloire de Dieu et de Louis XIV!

Les malles gonflées de vêtements de cour, de chemises et de bonnets de nuit, le valeureux « truchement » gagna les rives lointaines des grands lacs algonquins avec l'encouragement de monsieur de Champlain. La Providence et les frères Kirke, en 1627, intervinrent dans les plans de l'oncle Charles, retenu prisonnier à Londres et du vice-roi du Canada, rapatrié à Paris.

François Tournay ne parvint jamais à initier ses hôtes au doux parler de France et devint pour eux Touanssoua de Touansse. Chargée par le chef et le sorcier de veiller à son éducation, Tootounta devint sa préceptrice et son initiatrice. À la mort du sieur de Champlain, en 1635, Touanssoua de Touansse donna ses belles chemises et ses chauds bonnets de nuit aux Ursulines. Moins Visage pâle qu'à son arrivée, il vit grandir à l'ombre des Montagnes noires ses fils et ses filles, au coeur de la grande et belle tribu des Weskanini.

Ainsi... *soua*-t-il!



Elle le materne bien son petit Touanssoua de Touansse. Il a beau répéter durant des lunes qu'il s'appelle François et qu'il est venu de France, comme bas de soie et souffrance, avec l'accent tonique sur la soie ou le franc, rien n'y fait. Il est bel et bien Touanssoua de Touansse pour toute la tribu.

Quelle idée aussi de baptiser un garçon François quand le premier et le dernier des François que la France ait jamais couronné est mort et enterré depuis un siècle! Il se serait bien accommodé d'Henri ou de Louis mais, dans la capitale de la France où il est né, en 1610, il a fallu que son oncle et parrain s'immisçât dans les affaires familiales pour l'affubler de ce rare et glorieux prénom bien claironnant mais impossible à prononcer au pays des Algonquins.

L'oncle Charles aurait dû savoir que personne ne fignole les *f* ou ne roule les *r* dans la Petite-Nation. Aussi ont-ils fracassé ce François avec allégresse. Même en fractionnant les syllabes et en se fracturant la mâchoire, le François ne franchissait pas leur franche audition. Il a donc essayé de simplifier en leur expliquant qu'il venait de France comme espérance, outrance, souffrance. Rien à faire. Mû par une soudaine inspiration, il a tracé les deux termes sur une écorce de bouleau, un beau grand *F* relié au *r*, bien en rang avec la diphtongue identique de François et de France. Il a un peu hésité pour la cédille mais personne ne s'en est soucié. Du premier jour de son arrivée au camp des Algonquins de la Petite Nation, il était devenu Touanssoua de Touansse. Il a donc fini par renoncer. Après tout, il n'était pas venu du loin pour apprendre le français aux Weskanini mais au contraire pour comprendre l'algonquin. N'était-il pas *truchement*?

Son parrain le lui a bien expliqué: « On ne peut pas leur enseigner l'Évangile et les convertir à la religion catholique

s'ils ne comprennent rien à vos sermons.» Pour l'Évangile et la conversion, François avait immédiatement approuvé. C'est d'ailleurs pourquoi, en 1625, il a déclaré à ses parents, à la grande joie de son oncle et parrain, qu'il voulait consacrer sa vie à l'évangélisation des Sauvages.

– Des Indiens, corrige l'oncle Charles.

– Tu ne trouves pas que tes Sauvages en ont assez tué de jeunes Français sans qu'on leur demande d'autres cobayes, répond le père de François à son beau-frère, Charles Lallemant.

Le supérieur des Jésuites à Paris n'intimidait guère Philippe Tournay, bonnetier du Roi; la réciproque existait aussi!

– Ton fils a seize ans: il serait temps que tu songes à l'établir, plaide l'oncle-parrain. Avec cinq frères plus âgés que lui, ce n'est pas à la cour du roi de France qu'il pourra gagner sa vie, du moins pas à Paris. En Nouvelle-France, toutefois, le vice-roi, monsieur de Champlain, a besoin de jeunes et vaillants garçons...

– Le mari de madame Hélène?

– Justement.

– C'est une bonne cliente de la Maison. Tu crois qu'elle peut aider François? Je n'y avais pas songé.

– Moi si... Je disais que ton François, notre François, peut se tailler une belle carrière en Nouvelle-France, tout à la gloire de Dieu et de ses parents.

– Sauf si tes Sauvages ne le taillent pas en pièces comme tes amis Brébeuf et Jogues. Tu n'en parles pas souvent de ceux-là.

L'oncle, un instant ébranlé, reprend rapidement son sang-froid. Il peut expliquer la différence entre un missionnaire sur la ligne de feu et un *truchement* auprès des nations alliées. Habilement, il s'inspire des pratiques commerciales plus familières à son beau-frère, lui racontant comment les Algonquins, entre autres, contrôlent la vente du bouleau servant à fabriquer les canots, même ceux de leurs ennemis iroquois.

– Nous avons développé de nouvelles techniques de communication en Nouvelle-France ; elles ont fait leurs preuves au cours des dernières années. Ainsi, nous confions un ou deux jeunes garçons de talents au maire de la commune [en fait, le chef de la tribu !] qui est très fier de cet honneur. Ils apprennent la langue et les coutumes... Tiens, comme tu as fait pour ton aîné lorsque tu l'as envoyé en Angleterre.

– Ouais, il est revenu avec une Écossaise qui ne sait pas encore la différence entre un bonnet de nuit et un bonnet de brassière !

– Les Indiennes non plus, vient pour répondre le digne Jésuite, mais il s'en garde bien.

– Tu veux en faire un missionnaire ou un commerçant ? demande finalement le bonnetier du Roi.

– Disons, un intermédiaire entre notre clientèle et nous : logé, nourri, blanchi [là-dessus, l'oncle-parrain n'insiste pas] et payé par le vice-roi.

Durant ces quelques mois de répit, madame mère fait le tour des boutiques parisiennes pour préparer le « trousseau » de son fils. On lui a dit qu'il faisait très froid au Canada, la nuit. Aussi dépose-t-elle de chaudes chemises de finette et de beaux bonnets de nuit comme la reine et les dames de la cour s'en procurent chez elle. Les malles et les parents sont tout fin prêts en mai 1626 pour le bateau de La Rochelle. Monsieur de Champlain, qui en est rendu à sa dix-neuvième traversée, s'étonne un peu de l'abondance de ces bagages mais n'en dit pas un mot. Au cours de la traversée, le vice-roi et l'oncle-parrain s'entretiennent de nombreux projets, tant et si bien qu'à son arrivée à Québec, François-le-truchement a hâte que le chef des Weskanini, retenu à la foire de Tadoussac, aborde enfin au cap de Stadaconé et l'amène au campement de la Petite Nation.

– J'irai te voir l'été prochain, dès mon retour, assure l'oncle. Il se peut, entre temps, que l'un de nos pères, une Robe noire comme disent nos amis, puisse te rendre visite cet automne.

– Maman m'a laissé une dizaine de chapelets. Devrai-je les offrir à mes hôtes?

– Un, si tu veux. Contente-toi de vivre parmi eux en bon chrétien et d'apprendre leur dialecte. N'essaie pas de les convertir, on y verra plus tard.

La veille de l'arrivée du chef weskanini, alors que François range ses chemises de nuit et ses bonnets – on n'est pas fils de bonnetier pour rien –, son oncle est tenté de lui dire : « Les Indiens couchent nus entre de chaudes couvertures de fourrure. » Il se tait car le *truchement* s'en rendrait compte assez tôt. Toute cette bonneterie avec ses dentelles et ses

falbalas pourrait quand même lui servir de *wampun* – monnaie d'échange – et impressionner quelques dames des conseils de la tribu. Il en aurait sûrement besoin dans ces communautés hautement matriarcales.

Ce n'est pourtant pas la bonneterie qui décontenance les Algonquins mais les chapeaux, la perruque, les guêtres et les gants, les vestes et, surtout, les culottes bouffantes. Il ne s'offusque pas de leur curiosité, le premier soir aux trois rivières lorsque, canots bien rangés sur la rives du grand fleuve, souper terminé, ils veulent tâter un peu le matériel. Il se prépare même à recevoir sa première leçon de vocabulaire.

– Chapeau... perruque...

Comme ils ne possèdent aucun de ces objets, il n'existe aucun mot pour les identifier dans leur langue. Les Algonquins regardent, touchent et répètent : hapo... penouk...

– Pé ru ke.

– Pé nou ke.

La troisième fois, il renonce et, de guerre lasse – pour ne pas dire « lacé » –, il juge le moment venu pour laisser tomber le monologue et autres vêtements. Repérant dans sa malle une chemise de nuit bien pliée au-dessus de ses effets, il s'en saisit et se dirige vers la forêt pour, à l'arrière d'un arbre, se déshabiller pudiquement. Il ne sait pas, jeune Parisien nouvellement émigré en Nouvelle-France que « tous les arbres peuvent se changer en Iroquois » – Monsieur de Maisonneuve ne l'a pas encore dit ! – et il se retrouve, en moins d'une seconde, happé, bousculé, projeté au sol à l'abri d'un des canots. Il en

oublie même la chemise de nuit et demeure immobile, n'osant pas chercher son chapelet. Le chef glisse une couverture sous le canot, y pousse son visiteur apeuré et, comme madame Tournay l'aurait peut-être fait, borde le petit Français pour la nuit.

Quand le *truchement* voit la rive du grand lac algonquin se peupler de gens qui sautent, dansent, chantent, il comprend que les trois semaines de « tourisme » s'achèvent. Il est rendu à destination. La tribu tout entière accourt au-devant d'eux, les acclame, les entoure, nageant et gesticulant. Les pagayeurs leur abandonnent les embarcations qu'ils enjambent. Bien assis au fond du canot, agrippant craintivement les rebords, il accoste sans heurt. Ganté, perruqué, chapeauté, il ne lui reste qu'à se lever et fouler dignement le sol indien si longtemps espéré. « Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit », murmure-t-il en se signant. Un peu plus, il allait attendre que la foule réponde *Amen* quand il s'avise qu'elle ne parle ni français ni latin. Il s'avise aussi, en relevant la tête pour saluer, en digne citoyen français, ses hôtes joyeux et démonstratifs qu'ils ne semblaient pas s'attendre à une visite aussi matinale. Aucune femme n'a eu le temps de s'habiller en sautant du lit à la rive, sauf peut-être enlever le bonnet de nuit.

François Tournay hésite, baisse un peu la tête et sent la chaleur monter à son visage. Il devient, vraiment à son insu, un Blanc à la peau rouge qui n'ose pas trop dévisager, avec ses yeux écarquillés, des centaines d'Algonquines assez court vêtues, merci. C'est la première fois qu'un Visage pâle, et drôlement accoutré aussi bien qu'empêtré, aborde au camp des Weskanini. Bien sûr, ils en ont aperçu, au hasard de leurs déplacements, mais pour la majorité, jamais d'aussi amusant. Pas trop amusant en tout cas pour lui lorsque le sorcier de

la tribu s'avance en grande tenue d'apparat, avec masque, colliers et crosse.

– Bien ve nu, grommelle-t-il d'une voix caverneuse et déformée.

Jambes flageollantes, joues brûlantes, François Tournay fait un effort pour se ressaisir et – on demeure Français même aux confins de l'univers – il enlève son chapeau, s'incline et enjambe le canot. Quand le chef, à la fin de cette mémorable journée, le conduit à une tente et lui souhaite une bonne nuit, il réussit à se déshabiller et, pour la première fois depuis son départ de Québec, s'endort dans une chemise de nuit et, bien sûr, avec son bonnet itou.

C'est ainsi qu'amusée, étonnée mais souriante, Toutoonta le voit et le regarde le lendemain matin. Elle dépose devant lui une paire de mocassins et, peaux de daim bien tannées, une robelette munie de courtes cuissardes empruntées à l'un de ses frères. Agenouillée à son côté, un bol de lait de chèvre entre les mains, elle attend que le soleil, pénétrant sous la tente par la toile entrouverte, mette fin au sommeil de l'invité. Reposé et assez désorienté, cherchant à identifier les lieux, il sursaute à la vue de cette statue immobile et inconnue. Il plonge brusquement sous la couverture avant de se risquer à s'asseoir, concentre ses yeux et sa volonté sur le bol accepté. Jamais, en seize années de vie bourgeoise à Paris, une femme souriante, jambes croisées et repliées, cuisses et poitrine nues, a ainsi assisté à son lever. Même à la Cour, aucune marquise n'aurait offert au Roi-Soleil un aussi généreux spectacle.

« La statue ne s'attend tout de même pas à ce que je m'habille devant elle ! » songe-t-il, les yeux baissés vers son bol de lait.

Comme si Toutoonta devinait sa gêne, elle se lève et sort, tout en lui désignant du doigt les vêtements indigènes. À peine a-t-il, nouvel Algonquin indécis, franchi le seuil de la tente qu'elle l'entraîne sans réplique vers le lac où plus d'une cinquantaine de nageurs et barboteurs s'ébattent. Il n'a aucun autre choix que de les imiter, toujours suivi de son « réveille-matin ». Il s'y jette tout en frisonnant pour s'empresser de bondir et revenir à la plage. La cérémonie du réveil n'est apparemment pas terminée. Toutoonta, avec deux acolytes cette fois, a entrepris de rouler le Visage pâle dans le sable, de face, de dos et de côté. Indifférentes aux protestations et aux exclamations, elles le frictionnent et complètent allègrement le « savonnage matinal » en le déshabillant en entier. Tirant le corps nu vers le lac, elles l'y abandonnent à ses propres ablutions.

Seize ans d'habitudes un peu plus privées ne l'aident pas ; il finit toutefois par comprendre, au fil des matins, que l'hygiène et le respect du corps, pour ses hôtes, est aussi simple et naturel que respirer en public. Les Algonquins sont fiers de leurs corps, souples et propres, tout autant que sa mère doit l'être de ses vitrines à la bonneterie familiale. François Tournay vient d'apprendre sa première leçon et de réussir – il lui aura fallu quand même quatre ou cinq jours – son premier examen indien. Ceux-ci ne se sont d'ailleurs pas privés de l'examiner sous toutes ses coutures avant de le préparer aux suivants.

Son premier échec n'a guère ému Toutoonta que, de toute évidence, le chef a mandatée pour servir de préceptrice officielle. Revenant un soir d'une longue et agréable excursion dans les montagnes, en compagnie du sorcier et d'une douzaine d'Indiens vraisemblablement de son âge, il gagne sa hutte, le corps fourbu, les paupières déjà gonflées de sommeil.

Il ne s'étonne même pas que sa chemise et son bonnet de nuit soient étalés sur son lit. Il délace prestement ses mocassins, abaisse la toile d'entrée et, dansant d'une jambe à l'autre, fait glisser au sol cuissardes et robelette de daim pour se draper dans son vêtement traditionnel et s'allonger entre les fourrures. Il en apprécie la chaleur soyeuse car son corps, peu habitué au soleil et à l'air de l'été, est encore pâle et fragile. Bien à l'aise et détendu, il se laisse envahir par la fraîcheur de la nuit qui l'entoure et l'apaise. Un courant d'air bienfaisant s'infiltre entre la finette et la fourrure, s'attarde sur sa hanche et gagne sa cuisse. Il en apprécie la douceur et, tout engourdi de bien-être, s'apprête à succomber au sommeil régénérateur.

Il ne succombe à rien, au contraire. La coulée d'air qu'apporte la main de Toutoonta a trouvé le sentier de l'aîne et le pauvre Blanc, la tête farcie d'histoires de serpents et de boas – ne fût-ce même qu'une douce petite couleuvre – bondit hors de ses couvertures pour se précipiter à l'extérieur de sa tente, muet de frayeur. Une sentinelle, à l'ouest, perçoit le mouvement et attend. Le gardien des légendes, drapé dans son aura près du feu, regarde, enregistre et poursuit son récit. Le chef plisse les yeux et sourit au sorcier. Toutoonta attend que le timide Touanssoua de Touansse revienne à lui... ou à elle!

Le confesseur des dames de la Cour ne sut jamais quand son apostolique neveu rangea sa chemise et son bonnet de nuit dans ses malles. Lorsque le supérieur des Jésuites et oncle-parrain du *truchement* s'embarque en 1627 pour la Nouvelle-France et la visite promise au campement du Grand Lac des Algonquins, la Providence et les navires des frères Kirke l'attendent à Québec. Prisonnier des Anglais, transbordé à Londres pendant que Champlain réussit à rallier Paris,

le père Charles Lallemant est retenu, incommunicado, au royaume britannique.

Le sorcier algonquin ne sait pas s'il doit en avertir le *truchement* qui commence à lui poser quelques problèmes. L'honnête garçon s'est mis dans la tête qu'il *doit* épouser sa préceptrice. Il n'attend que la visite promise des Robes noires pour « régulariser sa situation » et mettre ainsi fin à un concubinage qui ne lui déplaît certes pas mais qui le culpabilise. D'autant plus que Toutoonta, sachant parfaitement bien que son protégé doit retourner auprès des Blancs à la fin de son stage, n'a jamais envisagé transformer son pupille en mari. Elle est même parvenue à un stade avancé d'éducation : elle s'apprête à choisir les futures compagnes de nuit de Touanssoua de Touansse. Plusieurs ont pu palper, admirer les chemises et les bonnets de nuit pendant les jours où, absent du campement, il accompagne les chasseurs au nord du grand lac.

Un peu avant la fin de la première année, le chef et le sorcier ont une longue conversation avec Toutoonta... Peu à peu, les hirondelles et les geais bleus, les achigans et les truites, les érables et les pins cessent pour Touanssoua d'être des mots vagues appris à l'école. Ils deviennent un à un des êtres vivants avec leurs noms propres algonquins. Toutoonta lui apprend à remercier le Grand Manitou pour chacune de ces merveilles quotidiennes. Il lui apprend – le sorcier en sera tout courroucé – qu'au paradis la Vierge Marie veille aussi sur eux.

– Ave Maria, gratia plena, scande-t-il lentement.

– Avé Manoua, gouassia pouéna, répète-t-elle.

Ils s'endorment, main dans la main, depuis que le chef a accepté qu'elle seule peut veiller sur son sommeil. Elle l'entraîne encore au lac, le matin, mais ne laisse aucune autre fille de la tribu le « savonner » comme aux premiers jours. Elle a même déménagé la tente plus près de la rive pour éviter que les garçons viennent rôder près d'elle lorsque Touannssoua est absent. Les jours de grands palabres, lorsque les chefs des tribus alliées envahissent le campement, elle tient à ce que Touanssoua revête ses chausses, sa culotte bouffante, sa perruque et son chapeau. Elle est fière de son Visage pâle qui commence toutefois à se cuivrer de plus en plus.

Lorsque la mort du sieur de Champlain survient, la nuit de Noël 1635, les tribus indiennes prient le Grand Manitou de bien l'accueillir dans son paradis. Neuf années se sont écoulées depuis la venue du *truchement* parisien. L'oncle-parrain, libéré de Londres, se met à la recherche de son neveu mais l'Ordre le réclame de nouveau à Paris. Il y apprend qu'un Indien, Touanssoua de Touansse, s'est présenté un matin au couvent des Ursulines à Québec, leur confier sa fille aînée de six ans. Il avait demandé que le père Charles Lallemant, s'il revenait au printemps, la baptise. L'une des pensionnaires algonquines, mandée comme interprète, avait révélé un fait surprenant. L'Indien qui s'exprimait difficilement en français, voulait que le nom d'Henriette Tournay soit inscrit au baptistère de sa fille Annouè. Il avait déposé trois grandes malles truffées de vêtements européens et surtout des chemises et des bonnets de nuit. « Gardez tout cela pour vous », avait dit l'Indien...

Si d'aventure, quelques Algonquins de la Petite Nation parviennent à fracasser les *r*, trois siècles plus tard, ils descendent peut-être de l'ancêtre Touanssoua de Touansse qui

éleva ses trois filles et ses quatre fils au bord du Grand Lac. Le gardien des légendes vous racontera, un soir autour du feu, le beau mariage de Toutoonta l'Algonquine qui, le soir de ses noces, revêtit pour la première et dernière fois une magnifique chemise de nuit en soie fabriquée à la bonneterie Tournay de Paris, au début du dix-septième siècle. Elle en remercia son mari et le Grand Manitou d'une belle prière, au matin: «Avé Manoua, gouassia pouéna» et, main dans la main avec son époux, courut se réveiller en plongeant dans le Grand Lac. Des décennies plus tard, leurs arrière-petits-enfants les ont trouvés endormis et souriants pour l'éternité, une vieille et belle chemise de nuit serrée entre leurs doigts enlacés.

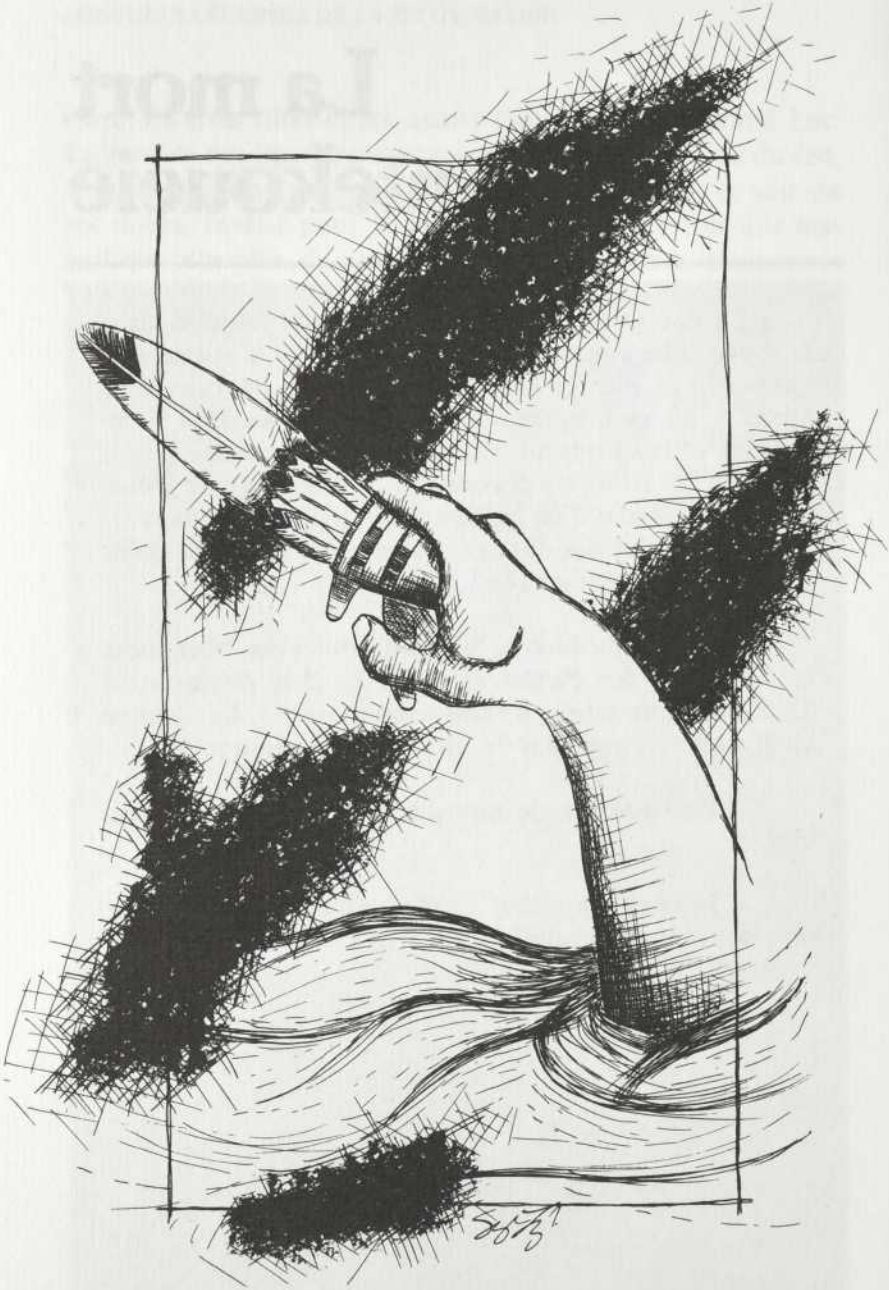
La mort de Pantekoueie

La rivière de la Petite-Nation coule toujours dans la vallée. Elle court entre des rives escarpées et sauvages entourant sa source. Les rameaux inclinés des pins séculaires et les racines solides des cèdres centenaires l'ombragent et la protègent. Elle se promène entre de grands lacs que les touristes découvrent à la hauteur de Duhamel et Chénéville d'où partirent, il y a plus de trois cents ans, les familles des chasseurs massacrés des Algonquins de la Petite Nation en 1653.

L'année précédente, le grand sorcier des Weskanini, le neuvième des Pantekoueie, et le chef de la tribu, Tessawhé, ont tenu un long palabre secret. Le chaman vieillissait et n'avait pas de fils : la tribu s'en inquiétait.

– Doutez-vous de mes pouvoirs ? demande le sorcier.

– Je vous répondrai à mon retour de la prochaine *sagamo*, réplique le chef.



Il y avait une fois, au bord du Grand Lac des Weskanini, un sorcier ni jeune ni vieux puisque, de père en fils, depuis une dizaine de générations, ils s'appelaient tous Pantekoueie. De mémoire d'Algonquins, leur chaman était immortel ; tous l'auraient juré sur la tête de l'Esprit du Grand Ours noir qui habite la tente. Nouée à l'extrémité de la plus haute perche, une longue corde est suspendue avec une pointe de flèche et un petit carré de cuir pour le repos éternel de l'âme de l'ours qui erre au-dessus du lac et, quelquefois, aux grands anniversaires de la tribu, s'immobilise à l'orée de la forêt. Alors Pantekoueie quitte sa tente à l'aube et descend au lac pour en revenir avec quelques achigans qu'il va déposer près du chêne millénaire où jadis venaient fôlatrer de jeunes oursons.

Depuis une semaine, la tente est déserte. Tous savent que le sorcier s'en est allé prier et jeûner dans sa retraite mystérieuse, quelque part dans l'île aux Initiations. Il se prépare à la fête des chasseurs qui vont bientôt quitter la tribu, à la fin de septembre, pour gagner les lointains territoires giboyeux. L'un des fils de Tessawhé, chef des Algonquins de la Petite Nation, immobile et invisible derrière la longue dune de pins bordant le lac, scrute l'horizon depuis l'aube ; il surveille les mouvements des hérons à la pointe ouest de l'île et des canards à l'est qui s'envoleront au passage du sorcier. Il guette avec soin les lentes caresses des flots sur la plage car les achigans et les ombles troubleront la surface du lac si les aulnes en bordure frémissent insensiblement. L'année dernière, Pantekoueie avait trompé la vigilance du garçon en empruntant ces sentiers ; il était revenu à sa tente alors que la sentinelle le croyait encore dans l'île.

– Tu serais déjà scalpé s'il s'était agi d'un Iroquois et personne n'aurait pu donner l'alerte au camp, lui avait dit son père. Rien ne doit échapper à l'oeil ou à l'oreille d'une sentinelle, la vie de toute la tribu dépend de sa vigilance.

– Il n'y a pas de danger, c'est simplement le sorcier!

– C'est l'homme le plus dangereux de la tribu ; il détient le pouvoir de bénir et de maudire, de guérir et de tuer d'un seul geste. L'Esprit du mal et celui du bien cohabitent en lui. Non seulement faut-il surveiller ses mouvements mais deviner ses pensées.

– Mais le sorcier est notre allié fidèle.

– Il est l'allié des Esprits et leur serviteur dans notre tribu. On doit lui manifester le plus grand respect et tous les égards dus à sa fonction mais ne jamais trembler devant lui ou laisser filtrer des sentiments de crainte et de dépendance.

– Tu crains le sorcier?

– Pas le sorcier mais les pouvoirs que lui insufflent les Esprits. La prochaine fois, mon garçon, tout en guettant Pantekoueie, prie l'âme du Grand Ours noir de mieux guider tes yeux.

Voici comment, cette année-là, le fils de Tessawhé a déjoué les ruses du sorcier qui attendait la tombée de la nuit pour quitter l'île aux Initiations et gagner la rive à la nage. L'âme du Grand Ours noir avait obtenu que la lune de septembre perce les nuages au moment même où Pantekoueie, accroché à un billot en dérive, s'approchait de la rive. La vigile rampe vers les pins et bondit vers le camp.

– Il arrive dans cinq minutes, révèle-t-il tout fier à son père.

Aussitôt les chasseurs de la tribu, qui devaient quitter le camp le lendemain, forment une longue haie d'honneur aux quatre points cardinaux de la tente de leur sorcier.

– Bienvenue chez toi, dit Tessawhé. Nos chasseurs te prient d'implorer avec eux la protection du Grand Esprit et t'en remercient à l'avance.

Masquant sa déception, le sorcier imperturbable s'enferme dans sa tente et laisse les chasseurs entreprendre la première ronde autour du camp. Lorsque cesse le bruit des talons sur la terre battue, la voix grave et saccadée de Pantekoueie s'élève lentement et sa supplique retentit bientôt avec force.

Les longues et hautes perches de sa tente commencent à bouger; la prière du chaman se précipite, haletante et plus aiguë. Les enfants effrayés se blottissent contre leurs mères qui ne peuvent les calmer mais étouffent leurs cris pour que seule la voix de Pantekoueie parvienne aux Esprits. Les parois de la tente se gonflent et se raidissent, prêtes à éclater mais point ne cesse la percutante mélopée qui dépasse les Montagnes noires frémissantes sous le choc des syllabes. Au-delà du Grand Lac et du faîte des chênes et des pins gigantesques dans le vent qui la transporte, toute l'âme du sorcier s'exhale. Les feux de la rive se sont éteints bien avant la fin de cette solennelle invocation qui laisse les chasseurs pantelants mais toujours immobiles autour de la tente vibrante.

L'aube commence à éclairer les baies du lac alors que s'achèvent les dernières étreintes des chasseurs exaltés à la fin de cette trépidante nuit auprès de leurs compagnes. Seules des cendres incandescentes rougeoient à l'endroit où, la veille, s'élevait la tente de Pantekoueie. Le sorcier s'en est

allé de nouveau à la grande île solitaire du lac où, durant cinq jours et cinq nuits, en silence cette fois, il poursuivra dans un jeûne complet ses implorations rituelles. Pendant ce temps, les mères des chasseurs vont tailler dans la forêt de nouvelles perches qu'elle recouvriront de peaux d'ours, de renard et de loutre. Lorsque Pantekoueie revient au camp ostensiblement, les familles de la tribu, à tour de rôle durant chacune des semaines de l'automne, s'assurent que le sorcier puisse se nourrir à volonté le jour et, la nuit, sous les couvertures qu'elles ont déposées sur sa couche, réchauffer son corps auprès de celui de compagnes reconnaissantes.

Au retour des grandes chasses, à la fin du long hiver, les chasseurs s'empressent de déposer devant la tente du chaman leurs plus belles captures et d'apporter au Conseil les peaux qui serviront à élever une nouvelle tente à l'automne. Ils réunissent ensuite les autres en ballots; le chef, entouré de guerriers et de conseillers, prépare le départ pour la *sagamo* annuelle de Tadoussac. Les femmes et les enfants gagnent les champs pour que jaillissent à nouveau le maïs et le tabac, les courges et les haricots. Dès lors, Pantekoueie reprend le chemin de l'île, en compagnie cette fois de jeunes garçons que la tribu lui confie durant trois semaines pour l'initiation au métier d'homme. Non loin du camp, en retrait dans l'une des baies du lac, durant la même période, les dames du Conseil ont désigné deux d'entre elles pour veiller à l'initiation des jeunes vierges de la tribu.

Les fils de Tessawhé ont grandi et ce sont maintenant leurs fils qui surveillent Pantekoueie, à la veille du départ des chasseurs. Pour la première fois depuis des lunes, en l'année 1652, dès son retour de la foire de Tadoussac, le chef des Algonquins de la Petite Nation prie le sorcier de la tribu de l'inviter à l'île aux Initiations pour un palabre personnel.

– De père en fils, vous avez soigné nos malades, initié nos garçons, béni nos guerriers et implorer l'Esprit du Grand Chasseur. La tribu tout entière vous en est reconnaissante mais je m'inquiète de l'avenir. Qui pourra le faire après vous qui n'avez que des filles?

– Mon père en a eu cinq avant que votre grand-mère Katarina m'ait conçu.

– Je sais mais vous vieillissez et depuis quatre ans, aucune de vos compagnes n'a donné d'enfants à la tribu.

– Peut-être qu'elles n'ont pu accueillir l'Esprit du Grand Mâle?

– Ne serait-ce pas plutôt qu'il ne se complaise plus en vous? Ma propre fille a jadis partagé votre tente, sans espoir. Elle vient pourtant de me donner un petit-fils. L'Esprit du Grand Mâle qui semble vous avoir déserté a mieux servi mon gendre. Son père que j'ai revu au Conseil de la bande à Tadoussac en était fier; il m'a même dit que l'un des fils du chaman de la Grande Nation, si les dames de notre Conseil m'y autorisent, accepterait de nous rendre visite cet été.

– Les mânes de mes ancêtres ne permettront jamais une telle humiliation et ce chaman du diable n'arrivera jamais jusqu'ici, dussions-nous tous mourir avec lui.

– Les Weskanini n'ont jamais craint les menaces.

– Sauf celles de leurs sorciers. Rappelez-vous la prophétie de mon grand-père et de la mort d'Eouritha.

– Il s'est tué parce qu'il ne pouvait plus chasser.

– Il ne pouvait plus chasser parce que sa mère avait refusé l'invitation de mon grand-père qui l'avait maudite.

– Elle était mariée et heureuse.

– On ne refuse pas une invitation de partager la couche d'un sorcier.

– Pour ce que vous pouvez en faire, aucune de nos filles ne s'en inquiéterait. Elles ont déjà commencé, depuis trois ans, à douter de vos capacités physiques ; elles doutent maintenant de vos pouvoirs spirituels. Comment parviendrons-nous à vous confier plus longtemps l'initiation des garçons de la tribu qui savent tous que vous ne pouvez même pas en faire. Tout cela mine la confiance de nos guerriers et de nos chasseurs. Six d'entre eux, ce printemps, nous ont quittés pour se joindre à nos frères de la Grande Nation ; même l'un de mes fils m'en a demandé la permission.

– Que lui avez-vous répondu ?

– Je lui ai dit d'attendre que je vous aie parlé.

– Doutez-vous de mes pouvoirs, Tessawhé ?

– Le doute est l'éternel apanage de tout chef de tribu, c'est vous-même qui me l'avez jadis enseigné, ici sur l'île aux Initiations.

– Le doute mais surtout la réflexion.

– Voilà justement pourquoi j'ai voulu réfléchir avec vous mais, au lieu de partager ces réflexions, vous songez à des menaces.

– La menace est l'éternel apanage de tout sorcier, c'est vous-même qui me l'avez jadis indiqué, ici sur l'île aux Initiations.

– Indiqué, Pantekoueie, pas réclamé. Je vous réclame seulement des fils. Douteriez-vous de pouvoir en donner au moins un à la tribu?

– Le jour où le neuvième fils de la puissante famille des Pantekoueie apprendra que les Algonquins de la Petite Nation invitent un nouveau sorcier dans son territoire, il n'y aura plus de tribu weskanini, Tessawhé!

– Je cherche surtout à m'assurer qu'il peut y avoir un dixième fils et vous ne semblez pas enclin ou apte à y parvenir, Pantekoueie.

– Je répéterai ma question: douteriez-vous de mes pouvoirs?

– Je répondrai à votre question lorsque vous présenterez votre fils au Conseil de la tribu à mon retour de Tadoussac, l'an prochain.

Tessawhé assiste, impassible, à la fête de septembre et aux suppliques du sorcier, pressentant qu'à son retour des grandes chasses, rien de nouveau ne se produira. Il doute bel et bien, en son âme et conscience, des pouvoirs ou de la volonté de Pantekoueie. À Tadoussac, au cours de l'été 1653, il inviterait le fils du chaman de la Grande Nation à l'accompagner au retour. Les dames du Conseil l'y ont autorisé.

Il n'y eut pas d'invitation. Les guerriers agniers de Takahiroken massacrèrent les chasseurs de la Petite Nation et leur

chef Tessawhé. L'Esprit maléfique du Grand Ours noir avait averti les Iroquois et Pantekoueie le sut avant même qu'au détour du petit lac Nominigue, Tessawhé ne se doutât de leur présence.

Lorsque la nouvelle était parvenue au lac, Pantekoueie avait déjà quitté le camp et, emportant avec lui la pointe de flèche, le petit carré de cuir et la longue corde jadis suspendue dans sa tente, il avait rejoint Eouritha pour l'éternité, ballotté à jamais dans les profondeurs du Grand Lac des Weskanini.

Le massacre des chasseurs de la Petite Nation

Ils avaient remonté la rivière, de l'embouchure à la source, pour gagner les grands territoires giboyeux. Dès le mois d'octobre, l'avant-garde a quitté les chutes du Grand Esprit pour préparer les pièges, repéré les troupeaux, aménagé les caches. Le chef et ses plus habiles chasseurs, à partir du Grand Lac, les ont rejoints au début de janvier. Durant quatre mois, hommes, femmes et enfants ont vécu loin du camp sédentaire de la tribu pour lui assurer, à leur retour, une heureuse subsistance grâce à la vente ou à l'échange des fourrures soyeuses.

En une heure, les guerriers iroquois ont massacré ces pourvoyeurs communautaires, emporté avec eux tout le butin et l'espoir des Weskanini. Le chef vieillissant et déshonoré a péri vaillamment: la mort sublimant la honte. Pendant un siècle et demi, les montagnes et les rivières de la Petite-Nation esseulée ont pleuré leur solitude en silence. Les filles et les fils de Natoua ne sont pourtant pas disparus de nos mémoires.



À l'arrière-garde d'une longue file de canots, Tessawhé chante une mélopée à la gloire de Ménéluch, le sympathique Grand Lièvre des Algonquins. Il lui parle de la chasse qui fut excellente bien qu'avec les années, ses pieds soient moins agiles et son bras moins ferme. Au temps de sa jeunesse, il pouvait suivre les cerfs à la course et revenir au camp avec son trophée, à peine essoufflé, prêt à participer à la danse du feu pour remercier les dieux. La force et la colère des ours ne l'intimidaient pas. La puissance et la fermeté de son bras, la précision et la vélocité de son tir lui avaient assuré l'admiration des chasseurs expérimentés de la tribu. S'il pouvait maintenant débusquer ces redoutables proies, s'en approcher sous le couvert du vent, ses yeux n'avaient plus la même acuité, son bras la même sûreté. À deux reprises, cet hiver, il a fait mine de ne pas les apercevoir. Il a compris que cette saison de chasse serait sa dernière car, tôt ou tard, si ce n'était déjà fait, les chasseurs de la tribu se rendraient compte que l'heure était venue d'élire un nouveau chef.

L'année de la naissance de Natoua, il avait lui-même décelé les hésitations et l'affaiblissement du fier Eouritha dont tous les Anciens racontaient longuement les héroïques prouesses autour des feux. Sans contester la valeur passée, la bravoure réelle et l'intrépide audace de ce chasseur respecté, il avait sollicité du Conseil la permission de se joindre aux chasseurs de la Grande Nation plutôt que de suivre à nouveau l'équipe des Weskanini. Une vingtaine de chasseurs, à sa surprise réconfortée, présentèrent la même demande. À huis clos, les sages du Conseil ont discuté, convoqué un à un les demandeurs et refusé la requête. Un matin de ce triste automne, des enfants jouant aux abords de la chute du Grand Esprit ont découvert le corps d'Eouritha ballotté par les eaux, coincé entre deux rochers. Admirant le courage du vieux chasseur, Tessawhé s'était juré qu'au moment venu,

il n'attendrait pas que ses compagnons manifestent leur désapprobation au Conseil. Il proposerait lui-même aux sages la nomination d'un nouveau chef et vieillirait doucement parmi les siens. Il pouvait maintenant s'acquitter de ce serment et remercier les dieux d'avoir éclairé son jugement et facilité sa décision. Pour le moment, les ballots de loutres, d'ours, de castors, de lynx et de visons entassés dans les embarcations attestent de l'excellence des dernières chasses. Ils serviront d'échanges à la foire des Français. Tessawhé sait qu'il reviendra du Cap-des-Victoires, en juin, avec des surprises pour ses petits-fils encore endormis. Toute la tribu célébrera la fête de cet été 1653.

Le matin, les femmes ont éteint les feux de la froide nuit printanière et enroulé les wigwams près des fusils et des munitions. Les sentinelles ont descendu les canots au bord de la rivière frisonnante et sorti les fourrures des caches sous les troncs renversés. Tout est en place et en équilibre avant le lever du soleil. Le chef a l'espoir de franchir le portage au-delà du petit lac Nominingue en fin d'après-midi. Le mouvement régulier des bras qui pagayent a lentement réchauffé les Algonquins depuis leur départ matinal. Tessawhé vient de lever le bras droit. Les chants cessent. Les pagaies s'immobilisent et toute la bande attend. Le canot de tête se range au bord de la rivière avant l'accès au petit lac. La prudence millénaire des chasseurs les rend méfiants même si aucune surprise désagréable n'a troublé leur long voyage de retour. Après-demain, tout sera fini puisque la bande de chasseurs aura rallié le grand campement de la Petite Nation, au sommet des chutes du Grand Esprit tout près de l'embouchure de la rivière. Les Anciens écouteront le récit du voyage et les jeunes rêveront de futures chasses ; les compagnons de Tessawhé assisteront à la fête du maïs vert et plusieurs allumeront leurs bâtonnets pour enfin rôder autour des tentes après quatre mois d'espérance.

Tessawhé abaisse le bras, la file de canots peut quitter la rivière et s'engager dans le las désert et silencieux. Il peut chanter de nouveau. À droite, entre les épinettes noires de la forêt encore blanche de neige, coule le ruisseau gonflé du lac Saguay. La pointe du nord du petit lac s'incline pour l'accueillir. Elle se recourbe vers l'est pour dégager le sentier de portage qui conduit au lac des Îles. Tessawhé se souvient de sa première chasse avec les Weskanini. Eouritha avait tellement pressé le retour qu'ils étaient arrivés au portage deux jours trop tôt. Ç'aurait été vraiment catastrophique au camp si les sentinelles avaient révélé leur présence. Tout le monde aurait été bouleversé car la fête du maïs n'aurait pas été prête. Le chef avait alors décidé d'immobiliser toute la troupe, au risque de mécontenter ses compagnons à l'idée de s'enfermer sous les wigwams durant deux jours. Au contraire, ils n'avaient jamais été aussi comblés et heureux. Eouritha avait noté la hauteur des branches de cèdre à l'orée de la forêt. Un troupeau de cerfs affamés était sûrement descendu de ses ravages et les hommes pourraient s'en donner à coeur joie, une dernière fois avant de rallier le campement.

Tessawhé n'avait rien remarqué, faute d'expérience ou de flair. Il n'a rien oublié de ce fastueux banquet et se demande, après trente années de chasses, si la même fête pouvait se renouveler. Un tel événement lui ferait oublier l'angoisse qui l'a étreint depuis le début de ce dernier voyage. Elle persiste toujours en dépit de sa décision bien mûrie mais ne l'empêche pas d'observer tout ce qui l'entoure.

Soudain le canot de proue s'arrête brusquement. Le chef élève sa pagaie : des embarcations semblent remuer sur la rive sud. L'arrivée des Algonquins a peut-être troublé des maraudeurs venus piéger des renards sur le territoire de chasse de la Petite Nation ou guetter une nouvelle descente de cerfs.

Tessawhé scrute l'horizon, cherchant à reconnaître la forme des canots qui s'avancent. Les cris et les coups de fusils ne laissent subsister aucun doute. Une bande bruyante et menaçante vient au-devant des chasseurs. Tessawhé hésite quelques secondes, déplorant de nouveau la perte d'acuité de ses yeux. Un jeune chasseur remarque son trouble et fixe son regard à l'avant. « Des Agniers avec l'oriflamme de Takarihoken. »

Les Iroquois ont déjà profité de cette hésitation pour gagner du terrain. La pagaie du chef s'abat en toute vitesse. À ce signal, la longue file de canots algonquins oblique rapidement ; les hommes pagaient vers le nord-est avant que l'ennemi ne leur coupe le chemin. Les femmes auront le temps de prendre les ballots de fourrures et de les cacher. Les hommes reviendront alors au-devant des Iroquois avant d'engager le combat. Une dizaine de canots ennemis n'effraient certes pas deux cents chasseurs aguerris. Tout au plus Tessawhé regrette de ne pas avoir dépêché une avant-garde pour examiner les abords de la rive et protéger le convoi. Même Eouritha vieillissant y aurait songé. L'angoisse des derniers mois se transforme en douleur.

Avec rapidité, les chasseurs de la Petite Nation dirigent leurs canots vers la rive. Le fils aîné de Natoua n'ose désobéir à son grand-père dont il cherche avidement le regard mais Tessawhé, qui a senti cette hésitation, scrute le bord de la rivière. Le vieillard cherche l'abri le plus proche ; son petit-fils refuse la fuite mais ne peut enfreindre l'ordre de repli qu'il désapprouve. Trois fois, cet hiver, il a perçu l'angoisse et la faiblesse du chef. Sa confiance et son admiration se sont graduellement atténuées ; mais, impassible, il se taisait. Dans son coeur et son esprit, il en fut peiné, prenant bien garde que se yeux ne trahissent pas ses pensées. Mais le chef

a compris. Le grand-père a évité de se retrouver seul à nouveau avec celui dont il avait pourtant guidé les jeunes années d'apprentissage ; hier il a toutefois fait un geste qui a tout effacé. Après la prière du soir, il a invité son petit-fils à le suivre sous la tente du chaman et, en présence du gardien des légendes de la tribu, Tessawhé a détaché le bracelet de cuivre de son poignet gauche. Il l'a tendu à son petit-fils et, sans dire un mot, est retourné s'asseoir devant le feu extérieur.

– Ton grand-père l'avait reçu du sien, à ton âge, l'année où Eouritha est allé rejoindre le Grand Esprit. Par ce geste, Tessawhé te désigne comme son successeur mais tu ne pourras porter ce bracelet qu'au matin où les glaces du lac se reformeront. Dès lors, tu pourras prendre sa place à la tête des chasseurs.

Pour l'heure, il obéit toujours à son chef et, à regret, pagaie comme les autres vers la rive. Les premiers canots immobilisés, les femmes bondissent et tendent la main aux enfants qu'elles se préparent, en toute hâte, à conduire vers la forêt. Les plus vieux y courent déjà. À pleins bras, elles attrapent les plus jeunes, les soulèvent et les transportent. Les hommes déposent les pagaies, tirent davantage les lourds canots au rivage, jettent les ballots sur la neige. D'autres commencent à dégager les précieux fusils obtenus des Blancs lors de la dernière traite des fourrures. Ils n'ont pas le temps de s'en servir bien que la petite flottille de poursuivants semble hésiter à engager le combat. Au contraire, elle s'éloigne et Tessawhé respire à la vue de cette manoeuvre. L'ennemi a sûrement compris l'inutilité d'engager le combat et renoncé à s'approprier les précieuses fourrures convoitées. Il peut maintenant terminer le voyage du retour et donner l'ordre de reprendre la route vers les chutes du Grand Esprit. Il s'apprête à le faire quand ses yeux croisent enfin ceux de son petit-fils sidéré.

Des centaines d'Agniers surgissent du bois à la suite de Takarihoken en grande tenue de guerre. Le gardien des frontières iroquoises a bien tendu son piège. Quelques canots de soi-disant maraudeurs ont poussé les Algonquins vers les tomahaks qui tourbillonnent et s'abattent sans merci sur les femmes et les enfants, bloquent toute approche vers la forêt. Nul ne songe à fuir vers la rivière car les cris des enfants assommés les appellent à leur secours. Sûrs de leur victoire, des Iroquois commencent même à scalper, sous les yeux de leurs ennemis, les femmes qui, vainement et sans autres armes que leur courage et leur désespoir, refusent de fuir devant la mort inévitable. Les épinettes noires qui longent la rive, près des embarcations algonquines, s'animent ; les guerriers agniers se débarrassent vivement de leurs paravents et s'interposent à l'arrière de leurs ennemis maintenant pris entre deux redoutables lignes de combat. Takarihoken savoure cet instant préparatoire à la ruée qu'il retarde et contrôle. Il respire longuement sans quitter des yeux ses éventuelles victimes qui se ruent vers les javelots pourtant immobiles ; le terrible cri de massacre retentit. Les pointes acérées s'abaissent et pénètrent dans le corps des victimes sans armes. Tessawhé pivote et sa main agrippe une des lances meurtrières qu'il manie comme un tourniquet. Son petit-fils a saisi le poignet d'un adversaire qu'il force à abandonner un tomahak. D'un seul bond, il se penche, le ramasse et se redresse pour le lancer aussitôt à toute volée vers le chef agnier. L'arme siffle mais Takarihoken ploie vivement le genou.

– Je le veux vivant, rugit-il.

Les Agniers l'entourent, l'empoignent et le jettent aux pieds de leur chef.

– Qui es-tu, crapaud vénimeux, pour oser menacer ma vie?

Il allait répondre « le petit-fils de Tessawhé, glorieux chef weskanini» mais il se ravise aussitôt. Il sait le sort que les Iroquois réservent aux chefs ennemis.

– Je te répondrai debout, réplique-t-il, en se redressant malgré les lances appuyées sur son dos. Je suis le chef des chasseurs de la Petite Nation, espèce de grenouille hideuse.

– Menteur! crache Takarihoken en jetant un coup d'oeil rapide vers le poignet gauche de l'Algonquin.

– J'ai enlevé le bracelet de cuivre pour narguer ton insolence et te priver de ce trophée. Je vais maintenant le remettre à mon poignet gauche et braver ta colère ignominieuse.

– Non, crie Tessawhé qui a compris la ruse et le sacrifice de son petit-fils.

L'oeil de Takarihoken cherche l'homme qui a proféré cette négation et le voit s'avancer fièrement, délaissant un instant son interlocuteur à la recherche du bracelet avoué. Le bracelet scintille sous ses yeux mais, plus vite encore, le poignard de l'Algonquin fait gicler le sang de son cou. Les Agniers horrifiés ripostent avec leurs javelots. Tessawhé et son petit-fils s'affaissent à côté de Takarihoken et les Iroquois survoltés massacrent tous les survivants. Tessawhé sourit dans la mort aux dieux qui le convoquent ainsi, à la fin d'une dernière chasse glorieuse, au paradis éternel des vaillants guerriers.

*
* *

Un Algonquin réussit à s'échapper vers la forêt et c'est ainsi que la nouvelle et le récit de ce massacre, deux semaines plus tard, parvinrent au campement algonquin. La bande de la Petite Nation quitta son territoire en juin 1653. Le chef algonquin Weska Sipinini, 324 ans plus tard, écrivait: « Les survivants de la bande s'enfuirent à Oka, en Mauricie et jusqu'au lac Saint-Jean chez les Montagnais. Quelques-uns purent se joindre aux bandes de Têtes-de-Boule et de la Grande Nation à l'île aux Allumettes. Ils ne revinrent pas après la paix de 1701 mais, à toute fin pratique, le génocide était complété. »

D'ailleurs, ce vaste territoire ne leur appartenait plus; sans leur permission et à leur insu, la France en avait disposé autrement. Le 16 mai 1674, la compagnie française des Indes occidentales concédait le fief de la Petite-Nation au premier évêque de la Nouvelle-France, François de Montmorency Laval...

Le coursier irlandais

Les gazettes du dix-neuvième siècle jaunissent aux Archives nationales. Dommage, elles recèlent de savoureuses et incroyables histoires. Celle du coursier irlandais y fut relatée en 1846 ; des dizaines de témoins l'ont confirmée.

Tous les faits se sont déroulés dans la montée Papineau, à Plaisance, un matin de juin. Bûcherons, colons, draveurs y ont assisté avec leur contremaître, Asa Cook, le gérant du moulin seigneurial sis aux chutes.

La Petite-Nation aussi a eu ses héros bien avant que les Jeux olympiques du marquis Pierre de Coubertin, un siècle plus tard, n'enthousiasment le maire Jean Drapeau. Le premier maire de la municipalité de la Petite-Nation, Asa Cook en personne, s'en est assuré. L'événement eut lieu devant presque toute la seigneurie en liesse, accourue aux chutes de Plaisance.



L'Histoire nous apprend les rivalités anglaises et canadiennes. Elle a largement évoqué la solide raclée que Jos. Montferrand, à 27 ans, du haut de ses six pieds quatre pouces, servit en 1829 aux 150 *Shiners* de l'Irlandais Peter Aylen. Personne ne fut surpris d'apprendre autrefois, comme l'écrivait un curé de la Petite-Nation à son évêque de Bytown : « Il y a beaucoup d'animosité entre les Canadiens et les Irlandais de notre mission. » Apparemment, nous n'étions pas les seuls ! Les Écossais partagent le même enthousiasme que nos ancêtres envers les fils d'Erin la verte. Le récit suivant, non pas romancé mais un peu animé, s'inspire d'un fait vécu. Un témoin, sobre et lucide – R.J. Millar de Westboro – l'a raconté à des journalistes en 1902. Cinquante-six ans après l'événement incroyable, il se souvenait du moindre détail de la journée estivale de 1846, aux chutes du moulin seigneurial de la Petite-Nation.

*
* *

Les courroies de cuir des grandes scies métalliques du moulin ne tournent plus. Les hommes ont rangé les billes et les planches le long des murs à l'heure où le soleil laisse tomber ses derniers rayons sur les sept paliers des hautes chutes de la rivière. Par groupes de deux ou trois, les hommes, les travailleurs s'engagent dans les sentiers de la réserve. Asa Cook, gérant du moulin seigneurial, verrouille les hautes et larges portes avant de rejoindre ses ouvriers. Ils se retrouvent, une vingtaine, à l'auberge de Fleurette, à l'entrée des presqu'îles, sur le chemin de front du domaine des Papineau.

James Stanley et David Allan McLean ont déjà commandé leur première chope de bière comme plusieurs de leurs

cousins d'Édimbourg, à la même heure, aux vieux pays. Asa Cook s'installe au bout de la longue table de pin aux noeuds solides. Les distractions sont rares pour ces Écossais installés à la Petite-Nation. Aussi écoutent-ils poliment jacasser un étranger venu de Bytown, en habit de ville.

De prime abord, tout vantard qui dépense inutilement sa salive au lieu d'économiser ses mots paraît suspect à un Écossais. Comme l'étranger les dispense généreusement en parlant des mérites phénoménaux de son cheval, ils l'écoutent en silence et le laissent s'assoiffer. Lorsqu'en plus, le péroreur personnalise ses propos à coups de *foi de Fitzgerald*, les prouesses irlandaises ne les impressionnent pas du tout.

– C'est un coursier imbattable, foi de Fitzgerald !

Il est évident, même après la deuxième chope de bière et les sourires ironiques de Fleurette, que cet hurluberlu cherche la provocation. Il débite les mérites de son cheval pour débusquer quelques écus de parieurs bénéfiques à son gosier. Ne délient pas leur bourse pour de telles foutaises, les Écossais du moulin !

– Ta bière, tu peux toujours l'attendre, de songer James Stanley, on ne se cotisera pas pour l'avoine de ton canasson !

– Il a battu les plus vaillants champions britanniques de Bytown, assure l'Irlandais en dévisageant ses interlocuteurs.

– Ce n'est pas une référence ; au pays, c'était une distraction quotidienne, grommelle David Allan McLean, plus intéressé à dévisager la patronne de l'auberge.

Asa Cook contemple sa chope de bière pendant que Peter McQuade lorgne les hanches de Fleurette qui louvoient entre la table et le comptoir. Le visiteur, visiblement froissé par l'indifférence générale, décide d'en venir au vif du sujet.

– Je gagerais volontiers vingt écus qu'il est vraiment imbattable, foi de Fitzgerald.

– C'est à voir, conteste le taciturne Toussaint Blais sans qu'on sache exactement s'il s'adresse à la patronne qui vient de se pencher sur le comptoir ou à l'Irlandais qui vient de parler d'argent.

– C'est tout vu, une bête comme celle-là n'a pas sa pareille d'un côté ou de l'autre de la rivière. Tenez, alignez trente wagons sur une voie ferrée et donnez le signal de départ, mon cheval aura dépassé la locomotive avant même l'écho du sifflet.

S'il pense leur couper le sifflet, il a mal choisi son exemple: il n'y a pas de voie ferrée dans la Petite-Nation mais Asa Cook, qui a souvent conduit des *trains de bois* jusqu'à Montréal, en a déjà vu. Le train de trente wagons ne l'impressionne pas.

– Il restera toujours un gros animal à quatre pattes, conclut-il sans élever la voix.

Il préfère lever sa chope et déguster sa bière.

– Un gros animal, dites-vous, proteste vivement Fitzgerald piqué au vif. Cinquante écus que mon cheval triomphe de tout!

– À ce prix-là, évalue Peter McQuade, nos chevaux préfèrent lutiner dans les champs. Vous n'avez pas le triomphe généreux.

Ses compères approuvent et s'empressent de vider leur chope pendant que l'Irlandais réfléchit et que la patronne renouvelle la tournée.

– Organisez-moi une course d'un mille ou deux et sortez vos paris, je déposerai cent écus.

Asa Cook lève les yeux et dépose sa chope.

– On pourrait te prendre aux mots, l'Irlandais, si tu montrais tes écus.

– Les voici, mon cher ami. Quand voulez-vous perdre les vôtres?

– Amène ton cheval au pied de la montée Papineau, demain matin. On verra bien qui sera rendu le premier au moulin des chutes.

– Vous avez besoin de vous trouver tout un étalon, affirme le parieur.

– Il est déjà tout fringant, ce sera moi. Le capitaine William Smith ici présent sera mon témoin. Fleurette, apporte-moi cent écus... Merci ma belle... À huit heures demain matin, l'Irlandais!

– Il est fou le bonhomme, de penser Fitzgerald qui n'ose toutefois pas l'affirmer à voix haute.

Le pari n'étonne pas les gens du moulin et la patronne n'a pas hésité un instant à déposer l'argent demandé. Elle connaît son client et ajoute vingt écus, en son nom à elle, en faveur du « bonhomme ».

La nouvelle se répand dans la presqu'île, la seigneurie, la paroisse et l'arrière-pays. Les colons d'en-bas, éloignés du moulin, accourent tôt le lendemain et déposent quelques écus en faveur du coursier irlandais. Les colons d'en-haut, plus familiers avec la drave et le gérant du moulin, affluent à la montée Papineau et parient sur Asa Cook.

Ah non ! il n'était pas fou, le bonhomme. À cinquante-sept ans, on ne plaisante pas avec cent écus. Capitaine de milice, conducteur de grands radeaux, bûcheron et draveur, il connaît la valeur de l'argent et davantage la montée Papineau, ses côtes et ses détours, ses montées et ses lacets. Depuis dix ans qu'il la parcourt de la sortie de la presqu'île où loge le seigneur du fief de Plaisance à la réserve du moulin près des chutes, soir et matin, de l'hiver à l'automne... À huit heures ce matin-là, en août 1846, il est au rendez-vous au pied de la montée.

Il a bien choisi son heure et son endroit. Le soleil d'été darde ses rayons en plein visage des deux concurrents. Le cheval qui ne connaît pas la route devra baisser la tête sans pouvoir discerner les détours. « Le gros animal à quatre pattes» suffoquera de chaleur avant d'avoir parcouru les deux premiers kilomètres – à cette époque, on parlait d'arpents et de *milles*. Les employés du moulin se sont divisés en deux : un groupe au départ et l'autre à l'arrivée. Monsieur Denis-Benjamin Papineau, en personne, assiste à cet incroyable événement : non pas un cheval pour mon royaume, mais un cheval contre un homme !

En grande tenue de parade, le capitaine Smith veille à l'alignement des deux antagonistes. Aimablement, Asa Cook cède à son adversaire la place de droite et se range à sa gauche. L'amabilité de l'Écossais n'est pas gratuite. Les gens du moulin connaissent à la perfection la montée Papineau qu'ils ont régulièrement parcourue. Les terres des colons, à droite du sentier, sont toutes bordées de fossés profonds pour le bon écoulement des eaux. L'Irlandais et son coursier, peu familiers avec le terrain, aveuglés par un soleil radieux, pourront s'y empêtrer à loisir! D'autre part, à gauche, avec les années, les bûcherons et les marcheurs ont aménagé d'utiles sentiers de raccourci en bordure de la montée. Protégés du soleil par la forêt ombrageante, à proximité de la rivière rafraîchissante, ils peuvent servir d'avantageux relais au gérant du moulin.

Les derniers paris vont bon train. L'aubergiste et sa femme ont même prévu un petit stand de rafraîchissements tout près de la ligne de départ afin de réconforter les parieurs. Ils pourront hisser le baril de bière à bord de la charrette qui, de loin, suivra les coureurs et parviendra au rendez-vous final pour le verdict à fêter! Un peu plus – mais ce ne sont pas ses paroissiens – et le curé de la Petite-Nation serait venu bénir l'événement! Il a préféré se tenir à l'écart mais pas trop loin de la montée pour ne pas manquer cette formidable distraction. Les Écossais du Gore et les Irlandais de Mayo sont venus, en groupe, appuyer leur congénère. Cornemuses en bandoulière, un détachement de la milice attend même l'arrivée d'Asa Cook au moulin des chutes.

– À vos postes, clame le capitaine Smith, le bras droit levé, le revolver chargé. Je fais feu à trois. Prêts? Un... deux... trois!

Le coursier de Fitzgerald s'élance d'un seul bond ; son cavalier, épaules baissées, tête relevée, paupières frémissantes, éperons pressés, prend vite les devants.

– Il n'en fera qu'une bouchée, garantit Xavier Tranchemontagne.

– Cinq écus que le capitaine le devance à l'arrivée, affirme Denis Birabin.

– Tenu !

Fitzgerald et son cheval grimpent la première côte avec entrain. Le cavalier, sûr de lui, tourne la tête vers l'arrière, un peu ironique, pour évaluer son avance. Il aperçoit son adversaire, à grandes foulées, attaquer la montée et, souriant, l'Irlandais fonce devant. Il aurait mieux fait de surveiller la route qui oblique brusquement. Le cheval et son cavalier, dans un élan commun, se retrouvent dans un champ de maïs ; les hautes tiges du mois d'août, fauchées par cette inhabituelle cavalcade, ralentissent les intrus égarés. Lorsque le soleil aveuglant lui permet enfin de repérer la route, le téméraire parieur voit filer son adversaire à longues enjambées. Se frayant alors un passage, au ralenti, entre les épis, l'Irlandais se butte contre la clôture de pruches bordant le fossé. Il doit descendre et encourager « son gros animal à quatre pattes » à franchir ce double obstacle. Quand il revient finalement à la route, il cherche vainement toute trace de l'Écossais. Rien au nord, rien au sud.

– Ah non ! pas un autre détour ! Il ne m'aura pas cette fois. Hue, Démon, à l'attaque !

Le démoniaque cheval, assez ahuri, reprend ses esprits et la course. Le catholique Irlandais scrute désespérement l'horizon.

– Bon Dieu, où diable est-il passé?

Ni le Bon Dieu ni le diable ne s'en sont mêlés, ils s'en gardent bien, mais le rusé Écossais, sans ralentir ses foulées, doit sourire à saint Andrew qui, dans son paradis, le voit avancer dans les sentiers ombragés. Deux fois, pendant la première demi-heure de cette folle aventure, le coursier irlandais et l'intrépide « piéton » se croisent sur la route et se perdent à nouveau. À mi-chemin de la course, l'homme et l'animal reviennent nez à nez ou patte à patte. Fitzgerald sue à grosses gouttes dans son attirail à la dernière mode. Il a perdu son chapeau au premier détour, enlevé ses gants au deuxième, dénoué sa lavallière qui flotte au vent et lui cravache le visage. Elle traîne maintenant quelque part derrière lui, sur la route. Il voudrait bien également enlever son veston vert et gris mais craint de perdre de précieuses minutes. Il les perd tout de même, à hauteur de la ferme des McLean. Pas trop honnête mais partisan solidaire, le coreligionnaire David Allan McLean! Il avait beau surveiller les hanches de Fleurette, la veille à l'auberge, il n'avait rien manqué de la conversation. À l'aurore ce matin, il s'est armé de sa hache et, l'oeil précis, le bras vigoureux, il attaque et vainc un, deux, trois grands bouleaux jaunes qui s'inclinent et s'affaissent en travers de la montée Papineau. Trois troncs étendus sur une route, il n'y a pas de quoi arrêter un cheval, surtout pas le Démon de Fitzgerald avec ses hautes jambes. Seulement, le bûcheron s'est bien gardé d'ébrancher ses bouleaux de sorte que la haie de feuilles devient un rempart imprévu et infranchissable, à moins de s'y faire un passage à pied.

Le cavalier qui fonce à toute allure et ne s'attend certes pas à une course à obstacles n'a d'autre solution que de bifurquer vers la droite... ou la gauche? Asa Cook, lui, file toujours à l'avant. À droite, le fossé, les clôtures; à gauche, des

colonnes de bouleaux, d'érables et de sapins. Les bras crispés, les mains serrées, Fitzgerald presse les rênes vers lui, se redresse et ne voit aucune issue. À pied, il se faufile entre les branches et tire derrière lui son cheval furieux. La brusque pression du mors sur ses babines déjà sensibles ne l'a pas emballé ! L'Irlandais commence à se demander pourquoi il est venu se jeter dans un tel guêpier.

– Des bûcherons sans instruction, des draveurs abrutis, des colons ignorants : une bande d'Écossais et de Canadiens faciles à rouler. Une couple de centaines d'écus rapidement gagnés, lui avait dit un ami de Bytown.

L'ami en question, en plus d'une piètre opinion des gens de la Petite-Nation, n'y avait probablement jamais mis les pieds. Quant aux siens, l'écuyer les trouve assez lourds. Ses bottes rigides pèsent plus que du plomb et sa fichue veste de tournoi à quatre boutonnières l'oppresse. Tant pis pour la galerie, il franchira la ligne d'arrivée en bras de chemise. L'important n'est pas la tenue mais la victoire, conclut-il en remontant en selle, bien déterminé à récupérer ses cent écus et davantage.

Avec ses mocassins de cuir souple, cadeau de Westahoté qu'il a ramené de la réserve d'Oka où il s'ennuyait, Asa Cook ne se préoccupe pas du poids de ses jambes ; elles filent, bondissent et le conduisent vers la fin du parcours. Il vient de reconnaître l'avant-dernier détour de la montée. C'est ici qu'il a découvert une douzaine de chênes plus que centenaires, il y a douze ans. Il se rappelle fort bien : c'était l'année où son fils Alanson, en 1834, avait accepté de venir travailler avec lui au moulin. L'ancien locataire, Thomas Mears, mettait fin à son bail après dix-sept ans.

– Il va falloir refaire tout le plancher, une partie de la maçonnerie, avait expliqué Denis-Benjamin Papineau à son frère, Louis-Joseph, venu de Montréal pour discuter du nouveau bail.

– Ouais... un an sans production, peut-être plus, avant que les planchers et les madriers n'arrivent de la ville... C'est au moins mille dollars à l'eau, calculait le seigneur.

Asa Cook avait laissé les deux frères décider du sort du moulin, des réparations et du coût. Un contremaître, si expérimenté soit-il, n'intervient pas dans les débats lorsque le président de la Chambre des députés et seigneur de la Petite-Nation réfléchit et commande... Pour le petit frère, c'était plus facile ; ils ont vécu des mois ensemble à bord de traîneaux de bois sur la rivière des Outaouais. Aussi, c'est à Denis-Benjamin Papineau qu'il révéla sa découverte. Les douze chênes de 1834 ont servi à la réfection du moulin. Alanson en a embouveté des planches de chêne avec Antoine Migneron, l'homme engagé du seigneur! « Ça me fait penser, songe Asa Cook en dépassant la clairière des chênes, je n'ai pas encore félicité Débé pour sa nomination. Son grand-frère a peut-être été président de la Chambre des députés du Bas-Canada mais le p'tit frère est rendu fameusement plus loin. Un premier ministre conjoint du Canada-Uni, c'est quelque chose. En arrivant au moulin tout à l'heure, il ne faut pas que j'oublie. Allons-y, mon vieux, je me demande où l'Irlandais en est rendu! Et puis zut! on le verra bien tantôt. »

Après la clairière des chênes, il évalue qu'il reste environ dix minutes de marche, donc cinq à la course. « Essayons quatre pour arriver aux chutes! »... Du même souffle, Asa Cook se souvient que la semaine dernière, les hommes ont apporté des chargements de billots en vue de l'aménagement de

nouvelles glissoires. Les abords du moulin sont couverts de troncs et de billes et le sentier est impraticable. En toute hâte, il bifurque vers la montée puisque seule la route est dégagée. Il y arrive en quelques secondes, tout surpris d'y trouver un encombrement de chariots, de tombereaux et de calèches. Les gens des côtes, du chemin de front et des presqu'îles sont déjà rendus au moulin, en passant par en haut, via le portage et le rang des Cascades.

– Vas-y, boss, crient James Stanley, Toussaint Blais et une dizaine d'employés. L'Irlandais en a encore pour dix minutes avant d'arriver à la croisée.

– À part ça, murmure Xavier Tranchemontagne à son ami Migneron, l'Irlandais est bien capable de continuer tout droit vers le rang des Cascades; il ne connaît pas le chemin.

– On peut toujours le lui indiquer.

– Qu'il le trouve tout seul!

– Lui indiquer le chemin qui continue, je veux dire, pas celui qui tourne.

Ils n'ont pas le temps de mettre leur projet de détour à exécution, le coursier irlandais vient de se pointer à quelques mètres en haut de la dernière côte de la montée avant la bifurcation. Le cavalier et son cheval ralentissent: l'espace est assez restreint entre les voitures en bordure de la route.

– J'changerais pas mes percherons pour son joual! Une p'tite course d'une heure et il est essoufflé.

Les cornemuses résonnent dans l'air sec de ce matin ensoleillé d'août 1846 lorsque l'Irlandais tout confiant, en

dépit des retards et des détours, longe le pont et la rivière qui annoncent la fin de la course. Il franchit les derniers mètres, la tête haute, le torse haletant mais gonflé, l'oeil triomphal. Triomphe un peu trop présomptueux et pour le moins douteux puisqu'aux portes du moulin, Asa Cook tout déférent le salue bien bas.

– Imbattable votre cheval? dit-il en guise de bienvenue.

– Une bande de tricheurs! de protester Fitzgerald. Je vous mets au défi de vaincre mon Démon dans une course honnête et régulière, pas avec des fossés, des clôtures, des arbres en travers du chemin et votre maudit soleil en pleine face.

– Il luit pour tout le monde, l'Irlandais. Si ta « grosse bête à quatre pattes» n'aime pas le soleil, on peut recommencer ce soir avec la lune et les étoiles...

Cette lune et ces étoiles brillent de tout leur éclat au-dessus des chutes du moulin qui, course ou pas, continuent leur route vers l'embouchure de la Petite-Nation... Écoutez leur murmure, surtout celui du quatorze août 1846... Vous entendrez les flots se raconter cette fantastique chevauchée du siècle dernier. Le nom d'Asa Cook, l'homme qui a vaincu le coursier irlandais imbattable, se répercute sur les sept paliers du grand sault de la Chaudière. L'écho le transporte jusqu'aux Montagnes noires de l'arrière-pays et par en-bas, tout près de la rivière des Outaouais, jusqu'à la tombe du premier maire de la Petite-Nation: Asa Cook y repose après des exploits inoubliés.

La vengeance écossaise

Vers la fin du siècle dernier, peu avant le démantèlement du village de North Nation Mills, des enfants trouvent, à l'île du Chaman en haut des chutes de la Chaudière, le corps décomposé d'un homme sans tête. Décapité à coups de hache, il y gisait depuis la veille des Rois, selon les enquêteurs qui durent, faute de témoins, classer l'affaire.

Les visiteurs, en janvier, croient entendre les craquements lugubres de la glace qui vient se heurter à la grande île avant de rouler dans les chutes... Les Anciens savent que la tête de Reuben Cook revient sur les lieux hanter l'âme de ses compagnons d'enfance et surtout celle des vengeurs écossais!



Une triste année de deuil pour les notables de la Petite-Nation, les Cook et les Papineau. À la fin de l'été 1862, le dix-huit août, Julie Bruneau, épouse du seigneur Louis-Joseph Papineau, meurt au manoir du cap Bonsecours. Elle qui avait toujours trouvé la région misérable et ennuyeuse n'aura plus d'inquiétudes. Elle s'est endormie pour l'éternité ; l'évêque de Bytown, en personne, vient présider l'inhumation dans la chapelle funéraire familiale qu'il avait bénite sept années plus tôt. L'écho de la cloche s'est à peine estompé que la mort en répercute de nouveau les vibrations dans le vaste domaine. Le docteur Lactance Papineau décède le quatre décembre en France, à l'âge de 35 ans. Une longue décennie de solitude et de réflexion entoure l'ancien président de la Chambre des députés du Bas-Canada.

À deux kilomètres à peine du manoir, en cette année 1862, les enfants et petits-enfants d'Asa Cook se retrouveront au cimetière anglican de la Petite-Nation autour de la tombe du septuagénaire. Son vieil ami Débé Papineau n'a pu s'y rendre. Il l'a précédé dans la mort depuis le vingt janvier 1854 mais son fils aîné, Joseph-Baptiste-Nicolas, presque quinquagénaire, est présent. Il a siégé à côté du premier maire de la Petite-Nation, à titre de greffier et ensuite de secrétaire-trésorier, de 1845 à 1847. Le seigneur boude la cérémonie ; il n'a jamais pu s'entendre avec les Cook, père ou fils, en dépit ou à cause de six ou sept procès qu'il leur a intentés. Pas facile à délier, une bourse écossaise ! Deux anciens députés de la circonscription assistent à la cérémonie : Alanson Cook, fils aîné du défunt, qui a siégé au Parlement du Canada-Est – le Québec –, de 1854 à 1857 ; Denis-Emery Papineau, deuxième fils de Débé, de 1858 à 1861. Le pasteur de Roquelune a traversé la rivière pour présider les obsèques. Après tout, Asa Cook est l'un de ses plus éminents paroissiens, quoique depuis peu de temps. Le solide Écossais avait songé assez tard

à son éternité : il n'avait demandé le baptême qu'à l'âge de soixante ans, le vingt-cinq septembre 1851, à l'église anglicane de St. Stephen de Buckingham.

L'histoire que nous allons décrire commence vraiment ce jour-là même si les héros – ou les victimes – ne s'en doutent nullement. Elle durera trente ans. Les enfants de la belle Marie Stuart d'Écosse ont la mémoire et la rancune tenaces !

Au moment où s'achève la solennelle cérémonie d'inhumation, tous discours achevés, les parents et amis du défunt s'approchent respectueusement de la fosse pour y laisser tomber avec l'au revoir final quelques pincées de terre. Le fils aîné donne l'exemple et ses huits enfants suivent avec les leurs. Lorsque le petit Reuben, du haut de ses six ans, se prépare à imiter son grand-père, il étend la main vers l'amoncellement de terre et s'approche de la fosse. Deux autres enfants de son âge, Archibald et Kendall, ne peuvent résister à la tentation et, d'un accord si naturel et commun qu'ils n'ont pas besoin d'en parler, se rapprochent discrètement de lui. L'un tend la main vers les reins et l'autre étend le pied : la culbute est inévitable. Reuben Cook rejoint son arrière-grand-père dans la fosse, au grand désarroi des parents affolés. Du haut de ses six pieds un pouce, penché vers le cercueil, Alanson Cook agrippe son petit-fils et le ramène auprès de lui.

– Apprends à marcher, petit, avant d'aller rejoindre les morts !

Le « petit » est plus furieux qu'effrayé : il serre les dents surtout qu'au moment de son ascension, il a vu ses compagnons de jeux, Kendall et Archibald, esquisser un sourire de triomphe et la belle Chistinia cacher le sien avec la main.

Ils ont à peine de cinq à sept ans, ces cinq héros de notre récit, que déjà le présent et la fatalité les réunissent une fois de plus. À l'écart, tenant son grand-père par la main, le cinquième personnage n'a rien vu de cette culbute qu'il aurait toutefois appréciée. À cinq ans, que fait donc le petit Lucien-Grégoire dans un cimetière anglican, sinon participer à l'Histoire puisqu'il en sera l'un des principaux personnages?

Pour le moment, il assiste aux funérailles tout simplement parce que son grand-père n'a eu d'autre choix que de l'y amener: on ne laisse pas un bambin de cinq ans tout seul dans une forge déserte où les braises ne s'éteignent jamais, même pas un jour de deuil.

Maréchal-ferrant de son métier, le grand-père de Lucien-Grégoire connaît bien Asa Cook qui l'a fait monter au moulin, il y a trente ans, et lui a fait bâtir forge et maison à l'ouest de la rivière de la Petite-Nation. Depuis ce temps, il a ferré tous les chevaux du père et du fils aussi bien que ceux de Débé Papineau et des locataires du moulin seigneurial. C'est là que Prudhomme-Fidèle est né, qu'il a fait ses premiers pas dans la forge, ses premières promenades sur le pont qui enjambe la rivière et conduit au petit moulin. Sa mère ne l'a pas vu grandir car elle est morte de fièvre typhoïde au retour d'une visite à ses parents à Montréal. Prudhomme-Fidèle avait deux ans et le maréchal-ferrant l'a élevé seul, sachant qu'un jour il lui succéderait. À vingt ans, le fils s'est mis en tête de gagner plus d'argent puisqu'il était amoureux de la fille du magasin général, de l'autre côté de la rivière. Comme à côtoyer les Écossais tous les jours, le maréchal-ferrant n'avait pas la générosité facile pour son apprenti de fils, celui-ci s'en est allé aux chantiers des Edwards, à l'automne 1857, trois mois après son mariage. Il n'est jamais redescendu. Ses compagnons l'ont vu s'affaisser sous le choc

d'un chêne centenaire qui l'a impitoyablement écrasé dans sa chute, au tout début de décembre. À la forge, Grégorina attend le retour de son jeune mari en bichonnant son ventre alourdi, toute fière de préparer cette belle offrande pascale à son époux. Le curé de Bonsecours, informé de l'accident par les bûcherons descendus le Vendredi Saint, est venu lui-même transmettre la triste nouvelle au père et à sa bru. Il a fallu mander le docteur en toute urgence le même jour et Lucien-Grégoire est né en catastrophe. La mère n'a pas survécu à l'accouchement et au veuvage. Le grand-père éleva seul son petit-fils comme il l'a fait pour son fils.

Aux funérailles d'Asa Cook, ce matin, il l'a donc amené avec lui. Comme tout le monde, après la cérémonie, se réunit à l'hôtel de la presqu'île pour lever le verre à la santé de celui qui vient de descendre en terre, Lucien-Grégoire accompagne son grand-père. Il a vite fait de laisser les adultes à leur dernier hommage et de rejoindre ses amis.

Christinia tout d'abord, c'est naturel: elle habite tout à côté de la forge. Ses parents s'occupent de la beurrerie. Les deux enfants ont le même âge et les mêmes jeux, sauf que Lucien-Grégoire n'a pas de chien et Reuben Cook en a deux. Il les attelle, plus exactement les fait atteler par l'homme à tout faire de la famille, et s'amène d'en haut de la côte, fier comme un paon, le verbe haut et le geste autoritaire. Les deux enfants le voient venir de loin, toujours vêtu de beaux atours du dimanche avec des collets de loutre l'hiver, des gants d'agneau à l'été. Il traverse le pont d'un air de propriétaire: le pont Cooke, c'est un peu son bien personnel. La beurrerie, tout comme la forge d'ailleurs, fait partie de son héritage, donc la fille du beurrier aussi... Reuben Cook n'a que du mépris pour le petit-fils du forgeron: un enfant

malingre, sans parents ni biens, qui ne devrait certes pas se trouver sur son chemin! Un orphelin sans avenir n'a même pas le droit de sourire à Christinia lorsque le futur héritier des Cook se pavane dans les environs!

Pour Archibald et Kendall qui ne s'intéressent guère à Christinia, ils concentrent leur attention sur Reuben qui a le don de les rendre furieux. Kendall avait à peine quatre ans la première fois que les chiens Cook, deux gros bergers allemands, l'ont poursuivi sur le pont, à l'instigation de leur jeune maître. Même juché sur le parapet – un vrai tour de force pour un bambin de son âge –, il n'a pu leur échapper. Archibald était accouru avec son père pour prévenir le pire: un saut dans la rivière! La raclée que Reuben a reçue à la maison fut bénigne en comparaison de celle que Kendall lui a servie, le surlendemain, Archibald à la rescousse, loin de la portée des chiens demeurés au chenil. Ils ont guetté la matamore et surgi derrière lui, à la sortie du pont où ils avaient bien préparé leur accueil. Reuben se retrouva derrière le petit moulin de son aïeul, le nez et tout le visage dans un bel amas de crottin frais de cheval. Ses «amis» ne rataient aucune occasion depuis ce temps. Pour Kendall, c'était facile de repérer le garçon qui devait passer devant ou derrière le magasin général. Si d'aventure, Kendall le manquait, de chez lui au magasin général, Archibald, son complice, suppléait à la ligne de feu, à partir de la maison de pension. Les escarmouches enfantines finirent par attirer l'attention des parents qui réprimandèrent leurs enfants, du moins au début. Lucien-Grégoire et Christinia connurent quelque répit lorsque Reuben se mit à fréquenter l'école mais Kendall et Archibald s'en donnèrent à coeur joie d'autant plus, cette fois, que les autres garçons de l'école n'appréciaient pas davantage les allures autoritaires de ce fils et petit-fils de patrons. Même si la famille Cook avait, à son tour, revendu le moulin de la

Chaudière, elle conservait de nombreux intérêts dans la coupe de bois, le transport et les chantiers, de sorte qu'au fil des années, l'antagonisme des possédés grandit contre les possesseurs. La petite guerre dura vingt ans, Reuben Cook en sortit vainqueur sur trois fronts mais prépara ainsi l'issue finale qui stupéfia toute la région.

*
* *

Vingt ans après l'enterrement, devenu adulte et responsable du transport du bois vers les moulins de Roquelune, Reuben refusa tout contrat d'approvisionnement à la petite compagnie qu'Archibald avait montée. Il manoeuvra pour qu'un incendie rase complètement la maison de pension de ses parents, bien que l'enquête aboutît à un non-lieu. L'incendiaire fut bel et bien arrêté, admit avoir été payé par Reuben qui nia tout. Les journaux de l'époque, ceux de 1883, firent grand état d'une pendaison suspecte à la prison d'Ottawa et l'affaire fut finalement classée. Archibald, faute de travail, gagna la Haute-Gatineau; il en revint en 1890, toujours déterminé à se venger. Kendall partageait encore les mêmes sentiments.

Succédant à son père au magasin général, il s'aperçut très vite que Reuben Cook dirigeait les manoeuvres qui l'acculèrent à la faillite. Son « ami » avait ouvert un magasin en bas de la montée: les gens du moulin, de la drave et des transports devaient s'y approvisionner sans quoi tout emploi ou contrat leur étaient refusés. En 1885, Kendall dut quitter les Chutes et la région. À Buckingham, Roquelune et Thurso, les commerçants n'avaient pas osé lui offrir d'emploi.

À Montréal, il entra au service de James Wood, superviseur de bateaux à vapeur, qui l'envoya cinq ans plus tard diriger ses services d'expédition sur l'Outaouais. La compagnie fusionna avec celle des frères Edwards, Cameron et James MacLaren, nouveaux propriétaires des moulins de Roquelune, North Nation Mills et d'autres entreprises. Kendall retrouva son ami Archibald... Ils se mirent à la recherche de Lucien-Grégoire.

À la mort du grand-père en 1870, les Cook avaient repris possession de la forge. Le curé de Bonsecours et le notaire Papineau – Denis-Emery, ancien député établi à Montréal – avaient pris l'orphelin en charge. Treize années d'études au Collège des Jésuites et à l'Université le transformèrent en jeune médecin qui commença sa carrière professionnelle dans la métropole. Le mal du pays et l'invitation d'Amédée Papineau, maintenant installé au manoir paternel de Montebello, le ramenèrent dans la Petite-Nation. Il ouvrit son bureau au chef-lieu, Papineauville, en 1890.

Les cinq enfants du cimetière et des Chutes de 1862 venaient de franchir la trentaine et étaient de nouveau réunis dans la Petite-Nation pour une deuxième phase vitale. Les jeux d'enfants étaient terminés... Kendall et Archibald apprirent le retour de leur ami d'enfance mais Christinia fut la première à le revoir... dans des circonstances assez troublantes.

Le docteur Grégoire Dugas faisait face à un grave problème de conscience personnelle et professionnelle... Un matin de décembre 1890, très tôt, des coups répétés à sa porte le réveillent : un couple âgé soutient une femme tout emmitouflée de fourrures qui ne parviennent pas à masquer un visage boursouflé, tremblant et apeuré. Des ecchymoses et une

large entaille au front expliquent cet état de crise. En robe de chambre, le médecin se hâte d'installer la jeune femme, non sur la table d'observation de son bureau attenant à sa résidence mais, spontanément, sur son propre lit encore défait.

– Nous sommes venus le plus vite possible, Lucien, malgré les chiens.

Étonné de s'entendre ainsi appeler par un prénom qui remonte à sa tendre enfance, il lève la tête. Il n'est pas sûr mais croit reconnaître des visages un peu familiers. La mention des chiens fait aussitôt surgir une association d'idées: Reuben Cook traversant le pont pour se rendre à la beurrerie avec ses bergers allemands et, plus tard, avec de redoutables dobermans. La jeune femme inconsciente dans son lit serait alors Christinia? Lucien-Grégoire ne la pas revue depuis le dernier été aux Chutes, en 1875.

Inquiets et survoltés, les anciens maîtres de la beurrerie parviennent difficilement à renseigner le docteur sur la cause de cette troublante visite; les explications fusent, saccadées, imprécises. Le docteur a déjà décelé de nombreuses blessures à la tête, aux bras et aux jambes. De profondes morsures apparaissent aux chevilles et aux poignets comme si des chiens bien domptés avaient maintenu de force une victime terrassée. Le jeune praticien constate que des lambeaux de robe adhèrent à la peau zébrée de larges coupures: le sang à peine coagulé rend l'examen difficile. Il recouvre le corps roué de coups, traverse rapidement le salon pour se rendre à son bureau et revenir en hâte avec sa trousse de premiers soins.

– Quand cette [il allait dire: cette boucherie], quand cela s'est-il produit?

– Probablement hier soir. Nous étions à Roquelune depuis dimanche, Christinia était seule à la maison, nous sommes rentrés très tôt ce matin et l'avons trouvée inconsciente au pied de l'escalier, comme si elle avait voulu alerter les voisins. Les traces de traîneau et de chiens étaient encore visibles mais nous nous sommes précipités à votre bureau.

Ils continuent à décrire la scène mais Lucien-Grégoire a une question plus délicate à leur poser. Le premier examen lui a révélé un fait qui complique la situation : une grossesse qu'il évalue à quatre mois, quatre mois et demi.

– Est-ce la première fois que Christinia est victime d'un tel assaut ? se risque-t-il à demander.

La réponse affirmative ne laisse pas de choix au médecin.

– Votre fille est enceinte d'environ quatre mois. J'ai besoin de votre aide. Pourriez-vous me préparer un bassin d'eau chaude ? Je reviens dans quelques minutes.

Sa décision était prise avant qu'ils ne le rejoignent à la chambre.

– Outre les chiens dont les morsures sont évidentes, auriez-vous un indice de son agresseur ? Elle a été frappée, fouettée et rouée de coups. Les côtes et le bassin en portent les marques... Pourrait-il s'agir de Reuben Cook ?

– Des chiens sûrement ; ils venaient souvent rôder autour de la maison avec leur maître... Pourquoi aurait-il fait cela ?

Impossible, dans l'état des routes enneigées, de transporter la jeune femme en traîneau à un hôpital de Bytown ou de Montréal. Même le train du soir est hors de question : le délai serait fatal car le pouls de la mère fléchit trop rapidement. De toute façon, tout nouveau transport est impensable.

Christinia n'a pas connaissance de l'opération. Ses parents, à la demande expresse du docteur, demeurent auprès de leur fille durant toute la semaine, dans la chambre de Lucien-Grégoire. En dépit de leur discrétion, la nouvelle se répand au village. La visite du curé, la présence de l'ancien maître-beurrier et de sa femme, la curiosité du boucher et les silences de la femme de ménage, tout intriguait la population qui surveillait les allées et venues du médecin. Archibald et Kendall ont appris ainsi, par des versions contradictoires mais alarmantes, la présence de Christinia et le retour de leur ami d'enfance... Ils viennent aux nouvelles immédiatement. Lucien-Grégoire, sans mentionner l'avortement thérapeutique obligatoire, leur fait part de ses doutes tout en les rassurant sur l'état de la jeune femme.

– Il lui faudra toutefois des semaines de repos.

Révoltés par la boucherie – le docteur utilisant le terme approprié –, ils jurent aussitôt de reconstituer les faits.

– Christinia est incapable de les décrire ; le choc persiste. Les parents ont déposé une plainte au Conseil de comté. Les enquêteurs devraient arriver d'une journée à l'autre.

– On saura à quoi s'en tenir avant eux. On n'a jamais eu de difficultés, autrefois, à repérer cet écoeurant de Reuben Cook.

– Tout reposera sur le témoignage de Christinia, si elle s'en sort.

– *Lui* ne s'en sortira pas sans parler.

– Mieux vaudrait laisser les policiers l'interroger.

– Il faudra des semaines aux policiers de Bytown et Cook aura le temps de se bâtir un alibi. Je n'ai pas oublié l'incendie et la pendaison... On l'a déjà amené à l'île du Chaman, on peut recommencer!

– Ce n'est plus un jeu d'enfants! commente Lucien-Grégoire qui se souvient de cet épisode que Reuben Cook n'a probablement pas oublié, lui non plus...

Les Papineau avaient invité leur jeune protégé à passer le mois de juillet avec eux à la presqu'île. Lucien-Grégoire avait dix-sept ans à l'époque, Christinia également. À plusieurs reprises, il était revenu à North Nation Mills et ce matin-là, le dernier de ses vacances dans la Petite-Nation, il s'était promis une belle journée: une excursion à l'île du Chaman. Il avait invité ses deux amis Kendall et Archibald à se joindre à eux.

– Nous cueillerons des framboises et nous nous baignerons à la petite île au Pin.

– On attend quatre chargements de sapins-baumiers, expliqua Archibald, et papa m'a réquisitionné.

– Ça tombe mal, précisa Kendall, papa est parti à Roquelune, je suis de garde toute la journée.

Ils étaient de garde pour une toute autre raison : Christinia leur avait demandé, la veille, de surveiller Reuben Cook qui n'avait cessé, durant les mois de vacances de *son étudiant*, de lui imposer sa présence ou de réclamer la sienne à la ferme...

– Vous pourrez vous embrasser et vous minoucher sans inquiétude ; on se charge du matamore, ont-ils promis.

Reuben s'était pointé, à cheval sur le pont, dix minutes après le départ de Lucien-Grégoire et de Christinia. Il se dirigea droit vers la beurrerie ; il n'allait sûrement pas laisser « cette espèce de gringalet à lunettes » profiter de sa dernière journée de vacances pour parler latin et grec à une servante des Cook ! « Cette sainte-nitouche de beurrière qui se prend pour la fille d'un seigneur va se traîner les pieds et le derrière à sarcler le jardin et ramasser des radis et des oignons ! Depuis le temps qu'elle fait des manières, je ne vois pas qui m'empêchera de la culbuter dans les champs de maïs puisque tout le monde est occupé ailleurs, à engranger les foins. Amène-toi la petite, c'est aujourd'hui qu'on te déniaise ! »

Quand, furieux, il ressortit de la beurrerie à la recherche de la jeune fille qui avait osé déjouer ses plans, il dut modifier les siens... ou plutôt rechercher son cheval. Archibald et Kendall, qui veillaient au grain, l'avaient détaché et ramené bien en vie au pont. Reuben leur ordonna de revenir aussitôt.

– Viens le chercher toi-même, matamore de mes fesses !

Le cavalier à pied n'avait pas le choix : il se dirigea vers les deux complices qui n'attendaient que ce geste. Ils entraînèrent le cheval vers le sentier opposé, celui de l'écurie. Reuben hésita un instant entre la poursuite et la course vers

le sentier opposé, celui des écuries. Reuben hésita un instant entre la poursuite et la course vers le chenil. Avec ses chiens, il mâterait ces deux voyous mais les retrouverait-il après le détour? Il décida imprudemment de les rejoindre. Cravache à la main, il ne risquait rien. Ils longèrent le moulin seigneurial et descendirent vers la rive, à une centaine de pieds des chutes où la rivière se rétrécissait, le courant faiblissait et l'eau était moins profonde. Ils s'assurèrent que leur poursuivant n'avait pas renoncé. Le cheval regimbait mais Kendall et Archibald tenaient fermement les rênes. Les trois parvinrent à la rive opposée. Reuben dut à son tour s'engager dans la rivière : exactement le scénario prévu !

– Oust ! va te promener, grand fainéant, dirent les deux garçons en libérant le cheval de son attelage. File où tu veux, on attend ton cravacheur !

Ils jetèrent tout le harnachement à la rivière mais conservèrent les rênes. Bien à l'abri derrière une haie touffue de cèdres centenaires, ils surveillaient leur « ami » dans l'eau avec ses hautes bottes de cuir. Ils lui tombèrent dessus à bras raccourcis. À la vitesse même du cheval qui avait détalé avec plaisir, ils vaquèrent systématiquement au dépouillement complet de leur victime. Reuben se retrouva entièrement nu en moins de quatre minutes, mains et pieds liés comme un jeune veau de *stampede*. Les vêtements, bottes comprises, disparurent dans la rivière, à leur grand amusement. Ils ne pouvaient résister à une tentation pressante.

– J'ai justement un beau canif neuf fraîchement affilé, expliqua Archibald en le pointant vers les testicules du prisonnier.

– Des petites amourettes d'agneau pour les poissons?

Archibald et Kendall se mirent en marche vers l'île du Pin, au bas du grand sault de la Chaudière. Reuben refusa de se lever mais ses geôliers, costauds et déterminés, avaient l'habitude de traîner les billots. Leur «ami» se résigna: mieux valait les suivre debout qu'au sol. Il les suivit péniblement jusqu'aux roches qui entouraient la petite île. Ils y arrivèrent et franchirent le courant sur un vieux tronc de chêne jeté en travers. Ils grimpèrent vers le gros pin qui dominait l'île et y attachèrent solidement l'héritier des anciens patrons du moulin. Justement, celui-ci était en face et les ouvriers, étonnés puis amusés, appréciaient le spectacle.

– Monsieur ne voulait pas que ses amis aillent aux framboises, nous allons lui en servir.

Les deux compères s'empressèrent d'en cueillir une bonne poignée chacun et les offrirent à leur prisonnier qui se mordait les lèvres.

– Tant pis, on ne les a pas ramassées pour rien, conclurent-ils.

Les encouragements fusaient au moulin et les ouvriers, qui avaient reconnu l'héritier, applaudissaient avec enthousiasme le traitement de camouflage. Les framboises juteuses ont vite transformé son visage blanc en peau rouge.

– Monsieur est prêt pour la visite. Une petite touffe de framboisiers pour préserver la pudeur, ce serait même plus piquant. Tes chiens s'en lècheraient les babines!

Lorsque Lucien-Grégoire et Christinia, à l'île du Chaman, étonnés par les applaudissements qui montaient du moulin, se rapprochèrent du sommet des chutes, ils découvrirent à leur tour le spectacle inattendu.

Il n'y avait plus personne à la petite île du Pin, au crépuscule, lorsque l'homme à tout faire des Cook vint libérer Reuben et lui apporter des vêtements.

Lucien-Grégoire est retourné à Montréal le lendemain. Christinia refusa de continuer à travailler à la résidence ou à la ferme des Cook. L'année suivante, le moulin fut fermé durant plusieurs mois de même que la beurrerie. Christinia et ses parents gagnèrent la ville voisine et les frères Edwards les engagèrent, tous les trois, à leur chantier de la Haute-Lièvre. Ils y sont demeurés cinq ans avant de revenir s'installer sur une petite ferme, au rang des Cascades. C'est là qu'au mois d'août dernier, alors que les parents de Christinia s'étaient rendus à Roquelune négocier l'achat de percherons, Reuben Cook a donné suite à son projet de vengeance, entretenu depuis des années de honte.

Cravache à la main, dobermans à la rescousse, il a surgi dans le champ de maïs et empoigné la jeune fille à la gorge. Les chiens l'ont maintenue au sol et Reuben Cook s'est déchaîné sur sa proie. Avant de quitter North Nation Mills, quatre mois plus tard, pour l'inspection annuelle des chantiers familiaux en Haute-Gatineau, il est revenu à la charge, sachant que les parents de la jeune fille étaient retenus au marché de Roquelune. Christinia, qui n'avait jamais révélé le viol de l'été à ses parents, demeurait toutefois sur ses gardes. Lorsqu'elle entendit le bruit de la fenêtre fracassée à la cuisine, elle s'empara du fusil de chasse de son père et fit face, bravement, à l'intrus. La balle qui lui était destinée s'enfonça dans une planche du plafond ; au sifflement de leur maître, les deux dobermans avaient sauté sur l'arme et la jeune fille.

*
* *

Les enquêteurs descendent au chef-lieu une semaine après l'arrivée de Christinia à la résidence du médecin. Ils en perdent une autre à chercher des indices et, le surlendemain de Noël, décident de se rendre interroger celui que toute la population a déjà désigné comme le coupable. Ils reviennent bredouilles un mois plus tard. Personne n'a vu Reuben Cook dans les chantiers depuis Noël.

– Il est redescendu avec une équipe de trappeurs.

Des six compagnons de route qu'ils interrogent, les policiers n'apprennent qu'une seule et même chose.

– Nous l'avons laissé au Portage de la Petite-Nation, le cinq janvier au matin. Il retournait chez lui.

À la maison de Cook, il n'y a aucune trace de son passage, aucun témoin de son retour, sauf un indice ne menant nulle part mais apparemment relié à l'enquête: deux dobermans gisent devant leur chenil sous la neige, la gorge tranchée. Ils n'en disent mot à Christinia lors de leur visite à l'hôpital de Montréal où le docteur l'a fait transporter en train, cette même journée. Kendall et Archibald étaient venus saluer leur ami à la gare et s'enquérir de l'état de Christinia.

– Dans un mois ou deux, avec des soins quotidiens, elle surmontera peut-être le choc. Elle est forte et jeune, tout danger physique est maintenant passé. Je crains et j'espère pour l'équilibre... moral.

– Une chose est certaine: elle n'a plus rien à craindre de Reuben Cook, assure Kendall.

– Ni de ses chiens, complète Archibald.

Lucien-Grégoire ne demande pas d'explications. Il comprend tout le sens de ces confidences lorsque les enquêteurs le prient de les accompagner à l'île du Chaman, au début de mai. À la fonte des neiges, des enfants venus lancer des cailloux du haut des chutes ont eu la surprise de leur vie. Ils s'enfuient, effrayés à la vue d'un cadavre en décomposition. Leurs parents alertent les autorités. L'examen des vêtements permet aux policiers de conclure, sous toute réserve, qu'il s'agit d'une partie d'un corps mâle vêtu comme un trappeur. Le médecin confirme l'évidence, détermine l'âge et la date possible du décès: début janvier. Mais il demeure fort troublé. L'identification d'une bague, des bottes, d'une cravache et des gants apparaît au dossier incomplet avec une remarque déconcertante: cadavre décapité, tête introuvée.

– Cet homme a subi le même sort que les chiens dobermans, conclut un enquêteur. Il a eu la tête tranchée d'un coup de hache.

Après une vaine année d'enquête, de témoignages, de recherches et d'alibis contrôlés, les policiers abandonnent tout espoir: Reuben Cook est présumé mort et l'enquête est classée... Mais, pour Christinia qui vieillit à l'hôpital où le docteur l'a conduite, l'homme qui a surgi deux fois dans sa vie, aux champs et à la cuisine, peut revenir à tout moment...

Les témoins de cette vengeance écossaise sont disparus aujourd'hui, comme les moulins de la seigneurie et les maisons de North Nation Mills. La Petite-Nation coule toujours vers son embouchure et va rejoindre le fleuve, charriant les légendes et les flots. Si d'aventure, en juillet, vous abordez à l'île du Chaman, au sommet des chutes, vous entendrez des voix joyeuses: celles de Christinia et de Lucien-Grégoire qui

reviennent évoquer leurs jeunes amours et ceuillir des framboises. Retournez à la grande île, le soir du cinq janvier, vous entendrez des plaintes lugubres. Un malin incrédule vous affirmera qu'elles proviennent des blocs de glace qui se heurtent aux roches des chutes ou à l'île du Pin. Je n'oserais le garantir. Ne seraient-ce pas les cris étouffés de Reuben Cook, décapité la veille des Rois en 1890, dont la tête roule pour l'éternité dans l'insondable profondeur des flots et dans l'obscurité de la nuit?

Le canot pétrifié d'Étienne et Michel Gauthier

Du haut belvédère des chutes de Plaisance où se trouvait, tout à côté, le moulin à scie du seigneur Papineau, on aperçoit le grand sault de la Chaudière sur la rivière de la Petite-Nation.

Fixez bien les yeux en haut des chutes, à gauche, au ras des rochers truffés de cèdres centenaires. Vous découvrez, couché sur le flanc, le long canot d'Étienne et Michel Gauthier venus en chasse-galerie, à la Noël 1885, revoir la belle Martine âgée de dix-huit ans. L'embarcation y repose depuis plus de cent ans.

En voici l'histoire que des incrédules traiteront de légende...

Allez donc soulever le canot. Vous y trouverez, pétrifiés depuis plus d'un siècle, les corps calcinés des deux frères amoureux de la belle Martine Désormeaux et celui de leur guide, Valère Cadieux, qui avait vendu son âme au diable...



De la plate-forme de la gare de North Nation Mills à Plaisance, la belle Martine surveille le départ du train, en ce 8 octobre 1885. Des hommes de la grande et de la petite presqu'île, ainsi que des colons des côtes, ont déjà déposé leurs ballots sur le parquet, couvert de paille, des wagons aux longues banquettes de merisier. Il leur faudra trois jours et trois nuits de voyage pour arriver au bord du lac Supérieur et une journée de plus, en bateau, pour gagner les chantiers de la compagnie.

Après cinq mois de coupe en forêt, quelques hommes mariés reviendront à Plaisance pour le dimanche de Pâques. Les célibataires ne regagneront le fief qu'après la drave.

Martine ne se souvient guère d'avoir jadis accompagné sa mère au départ du train des chantiers. Elle se souvient plutôt du retour de son père à la grande presqu'île. Au début de l'été de chacune de ces années, il se rendait en barque à la baie de la Pentecôte, avec toute sa famille, pour le baptême d'un nouveau-né préparé neuf mois plus tôt, avant le départ du train. À l'automne 1877, toutefois, un grand événement s'était produit. Martine n'en avait pas immédiatement compris l'importance ; après tout, elle n'avait alors que dix ans.

À peine de retour de la gare de Plaisance où elle vient, une autre fois, d'assister au départ de son mari, madame Désormeaux se lance à fond de train dans le grand ménage, à l'étonnement de son aînée. Çà et là, dans la maison et les bâtiments, le va-et-vient se poursuit. La mère demande à Martine de l'aider à ranger le ber au grenier. Les neuf autres enfants ne se rendent pas compte de l'excitation de leur mère.

— Mais, au printemps, maman...

– Non Martine, je n'en aurai pas besoin l'an prochain.

De fait, à l'été 1878, pour la première fois depuis une douzaine d'années, la famille n'est pas descendue jusqu'aux fonts baptismaux de Sainte-Angélique. Plus encore, les Désormeaux ont quitté la presqu'île pour emménager au village de North Nation Mills. Martine y a passé six ans dans une haute maison en bois, au nord de la rivière de la Petite-Nation, tout près du magasin général des frères Edwards et de la boulangerie de Joseph-Antoine Gauthier. Les enfants des deux familles ont grandi côte à côte. L'ancien cultivateur s'est transformé en journalier au moulin à scie du grand sault de la Chaudière, installé non loin du pont Cook jusqu'à l'explosion de 1884. Il repose maintenant au cimetière de Sainte-Angélique.

Lors de la mort du père, tout a brusquement changé. La famille a dû libérer la maison de la compagnie et improviser un déménagement hâtif à quelques kilomètres plus bas, en arrière d'un des hôtels de Plaisance. Alors âgés de seize et quinze ans, les deux plus vieux des garçons ont commencé leur apprentissage au petit moulin. L'argent s'est fait rare très vite à la maison car le salaire du père a cessé un mois avant son décès. À dix-sept ans, Martine s'est mise à chercher un emploi.

De chambrière discrète à l'hôtel en avant, le matin, elle devient timide serveuse de table le soir. Une année de travail quotidien suffit pour changer cette adolescente naïve et spontanée en une jeune fille de dix-huit ans capable de rabrouer des clients entreprenants. Sans pouvoir toujours, cependant, résister à ses impulsions. C'est pourquoi, d'ailleurs, ce 8 octobre 1885, la belle Martine se trouve à nouveau sur le quai de la gare de Plaisance. Elle veut assister au départ annuel des

bûcherons et, surtout, à celui de ses anciens compagnons de North Nation Mills, Étienne et Michel Gauthier. Duquel des deux regrettera-t-elle davantage l'absence? Martine n'est pas parvenue à se l'avouer.

Entre les bras robustes de Michel, derrière des piles d'assiettes dans la vaste cuisine de l'hôtel, elle a failli se décider durant leurs vibrants baisers d'adieu. Elle ne regrette pourtant pas son hésitation puisque, une heure plus tard, cette fois dans la sacristie déserte de la petite chapelle, elle a craint que son coeur n'éclate sous la ferme pression des solides mains d'Étienne. Elle tergiverse encore.

Sur la plate-forme de la gare de Plaisance, les yeux humides et la main tremblante, la belle Martine voit s'ébranler le train des chantiers et s'éloigner les deux frères amoureux. La foi jurée résiste toute la soirée et Martine s'endort avec le souvenir du double adieu. Elle se réveille le lendemain pour vaquer à ses occupations; à la fin de la journée, la voilà toute surprise de ne pas avoir eu le temps de penser à ses fraternels galants. Elle ne s'aperçoit pas même pas, au fil des semaines, que le grand Pierre Dupuis est en train de « voler la blonde » des frères Gauthier. Tant et si bien que le 30 novembre, après la soirée dansante de la Saint-André, s'attardant volontiers entre les bras de son nouvel amoureux, elle se rappelle brièvement les lointains adieux d'octobre mais oublie la foi jurée.

À des kilomètres de la Petite-Nation, Michel et Étienne Gauthier n'ont rien oublié. Sans nouvelles de Plaisance et de la belle Martine – aucun des trois ne sachant écrire –, les deux frères silencieux embellissent leurs souvenirs. À peine prêtent-ils attention aux histoires de leurs compagnons. Ils préfèrent revivre en esprit l'été des promesses de foi ou imaginer le retour attendu.

Quelques jours avant Noël 1885, toute la féerie des Fêtes envahit le camp. La nostalgie du pays enveloppe le chantier. Les plus vieux racontent les souvenirs de leurs jeunes années. Pour une fois, Étienne et Michel écoutent Valère Cadieux décrire, les yeux pétillants d'étincelles, ses fiançailles de Noël 1838 et son mariage l'été suivant.

– J'en ai souvenance comme si c'était hier. À l'automne, je n'étais pas revenu au chantier de gaieté de coeur, mais je m'étais promis de trimer dur et de rapporter tout l'argent à ma Josephte. J'ai vu rougir les érables et brunir les chênes et je me suis dit : « Vlan ! ça fait déjà quelques dollars de gagnés. » Quand la neige s'est mise à tomber, je riais tout seul en pensant au beau feu de cheminée du prochain hiver. Mais à Noël, ça n'allait plus. Mes amis Ti-Blanc et le gros Zacharie ont bien vu que je m'ennuyais. « Pourquoi ne pas descendre la voir à Noël ? » qu'ils m'ont dit... La compagnie ne voudra pas !...

– Demande-leur un congé d'une dizaine de jours, tu as travaillé plus fort que tous nous autres.

– Vous savez ce qu'elle m'a répondu, la compagnie ? En tout cas le contremaître McQuid : « Descends si ça te chante mais on raie ton nom de la liste de paye et de tous les chantiers. »... J'ai eu beau lui répondre qu'en deux mois j'avais abattu de la besogne pour trois, le McQuid a haussé les épaules... Et si je partais quand même ? « Il faudra que tu rembourses le voyage et la nourriture avant de partir. » Eh bien ! je n'ai rien remboursé et j'ai encaissé toute ma paie à la fin du camp !

Étienne et Michel Gauthier réfléchissent. Eux aussi, depuis un jour ou deux, ont pensé à tout laisser tomber et

à descendre au pays. Chacun voit déjà la surprise, la joie, le bonheur de la belle Martine, ses lèvres fascinantes et ses yeux troublants.

– J'ai eu toute ma paye. McQuid m'a même serré la main au printemps. Pourtant je suis descendu au pays à Noël, enchaîne le père Cadieux d'une voix grave et solennelle... On est partis du camp, Ti-Blanc Pointu, le gros Zacharie et moi, après le coucher du soleil le 24 décembre. On a voyagé toute la nuit et le 25 au soir, on était de retour ici même!

– C'est pas Dieu possible, proteste l'un des auditeurs.

Le père Cadieux lève les yeux et fixe l'incrédule quelques secondes avant de répliquer, d'une voix encore plus profonde, presque caverneuse.

– Non, c'est pas *Dieu* possible, tu as raison mais si j'ai deux compagnons de route, je pars demain soir et au retour, le 25 décembre au soir, nous serons trois à te prouver qu'en chasse-galerie c'est possible en *diable*!

Étienne et Michel ne disent pas un mot et vont se coucher. Ils mettent du temps à s'endormir. Le lendemain matin, 24 décembre 1885, sans se douter l'un et l'autre qu'ils ont pris la même décision, chacun de son côté pose la même question à Valère Cadieux.

– Vous me conduiriez à Plaisance?

– Pourquoi?

– Revoir la belle Martine le jour de Noël!

– Elle est si belle que ça?

– J'en rêve depuis mon arrivée.

– Je peux te conduire à Plaisance et te ramener ici, mais y tiens-tu vraiment?

Trois fois, le père Cadieux pose la question: « Y tiens-tu vraiment? » Trois fois, les frères Gauthier, chacun de son côté, répondent: « Plus que tout au monde. » Alors le vieux se décide.

– Il faut qu'on soit trois pour le voyage. Toi et moi, cela ne fait que deux. Est-ce que ton frère nous accompagnerait?

– Je ne lui en ai pas parlé.

– Tu tiens à voir ta belle Martine *plus que tout au monde*, amène ton frère au bord du lac ce soir à sept heures. J'aurai les trois avirons!

– Les trois avirons?

– Les trois avirons et le canot!

– C'est pas *Dieu* possible!

– Ne répète jamais plus ce nom parce que le canot du diable ne partira pas. Dans la chasse-galerie, il faut éviter deux choses: prononcer ce nom et frôler des clochers d'églises.

– Combien charges-tu pour le voyage?

– On en reparlera en route.

– Je n'ai pas beaucoup d'argent.

– Inquiète-toi pas pour l'argent, il n'en est pas question.

Valère Cadieux a installé Michel à l'avant, Étienne au centre et il s'est assis à l'arrière du canot de la chasse-galerie. Personne ne dit un mot durant la première heure du voyage ; chaque paire de mains rivées aux avirons pagaie dans les nuages. La voix caverneuse du guide s'infiltre lentement dans l'esprit de chacun des deux frères. Sans se douter l'un et l'autre qu'ils entendent les mêmes mots à leur intention, ils acceptent la proposition du père Cadieux. « Je te conduis à Plaisance et tu pourras embrasser ta belle Martine et caresser son corps. Je te ramène au chantier demain soir. Je garderai ton âme autant d'années que tu auras passé d'heures envoûtantes auprès de ta blonde. »

Le père Cadieux, qui avait passé douze heures avec sa Josephte à la Noël 1838, a presque chaviré de joie lorsque Michel et Étienne ont acquiescé à sa proposition. Ce serait enfin son dernier voyage en chasse-galerie puisque, lors de son pacte avec le diable, il avait dû accepter de lui ramener douze âmes. Il lui aura fallu près de cinquante ans pour les trouver ; maintenant il retrouverait la sienne. Alors, au retour le 26 décembre, il irait voir le contremaître des chantiers, le neveu de McQuid, et viderait son sac. « Ta paye, tu peux te la mettre où tu voudras... Voici vingt dollars pour le voyage d'automne. Adieu, je rentre à Plaisance et toi, petit morveux, va au diable ! » Il rit de sa trouvaille d'envoyer au diable le neveu McQuid tandis que lui, Valère Cadieux, serait enfin libéré de son pacte.

– Nous approchons du lac Nominingue, dit-il aux deux frères Gauthier, et nous allons bifurquer vers le sud. Nous serons bientôt à la source de la rivière de la Petite-Nation. Quand l'aube se lèvera, nous survolerons les chutes de Plaisance.

La chasse-galerie descend lentement au-dessus du grand lac nommé Tchipan par les Algonquins. Le soleil se lève doucement. Ses premiers rayons perlent d'argent les chutes de Pambrun et de l'Ox Bow. Étienne et Michel admirent les méandres enneigés de la Petite-Nation qu'ombragent les pins centenaires, les hautes épinettes et les sombres cèdres. Ils perçoivent le murmure des premières cascades, à la hauteur du rang Saint-Joseph. Le visage et le corps de la belle Martine semblent déjà se profiler au détour, lorsque la chasse-galerie survole le petit moulin et le pont Cook. Le grand sault de la Chaudière gronde aux oreilles des deux frères. Alors, à grands coups de pagaie, ils accélèrent le rythme de leurs bras.

– Mon *Dieu* que c'est beau! s'exclame Michel.

Éclate aussitôt un rire infernal et assourdissant. En une fraction de seconde, les mains des trois voyageurs se calcinent sous l'effet du brasier formé par les pagaies en flammes. Le canot du diable frémit, virevolte et s'écrase, déjà pétrifié, sur les rochers gelés, en haut des chutes du grand sault de la Chaudière. Lucifer ne laisse pas aux hommes le temps de se débattre. Il abandonne leurs corps et s'approprie leurs âmes.

*
* *

Si, un matin de Noël, vous vous rendez au belvédère des chutes de Plaisance pour admirer le grand sault de la Chaudière, vous entendrez à l'aube des lamentations lugubres. L'âme endiablée des trois voyageurs de la chasse-galerie revient rôder près du canot pétrifié tout en haut des chutes. Celle du père Cadieux erre pour l'éternité; celles de Michel et d'Étienne Gauthier reviennent à la recherche de la belle Martine.

En passant, qu'est devenue la petite Martine de dix ans qui venait, à North Nation Mills, humer le bon pain du boulanger Gauthier tout en regardant ses fils Étienne et Michel? Qu'est devenue la belle Martine de dix-huit ans qui, le huit octobre 1885, sur la plate-forme de la gare, souriait à ses deux amoureux?

C'est une autre histoire que les Anciens de Plaisance transmettront à leurs petits-enfants qui la raconteront aux miens quand chanteront les mésanges au-dessus des magnifiques chutes et du grand sault de la Chaudière.

Le policier tourne son capot

Le pasteur baptiste faillit crever d'apoplexie en apprenant que des filles, venues de Roquelune, avaient dressé leurs tentes dans la presqu'île de Plaisance pour y accueillir les mâles du moulin de North Nation Mills. Il exige aussitôt que la compagnie engage un policier pour les chasser de leur campement mobile.

Bien sanglé dans son ancien uniforme de sergent-major du dix-septième bataillon de 1871, Honorius-Petrus Berlinger part à leur recherche, le vingt juillet 1880, avec quelques kilos de plus! Il revient bredouille, la cheville foulée, couvert d'herbe à puce mais ne renonce pas à son enquête officielle de policier.

Il frissonne sous la pluie et réfléchit en songeant au gibier qu'il poursuit. Le grand Berlinger, héros de parade mais habile pourchasseur, réussira-t-il cette solennelle mission?



Le sénateur George Edwards ne lésine pas sur les moyens lorsque son jeune frère, prédicateur baptiste venu tout exprès de Roquelune au moulin, lui révèle la présence de jeunes personnes dévergondées dans la presqu'île.

– Elles exploitent honteusement la faiblesse des hommes, les incitent à la débauche et à l'ivrognerie. Elles changent de lieu tous les soirs et repartent, au petit matin, la bourse bien garnie grâce aux salaires que tu verses à tes employés. Tu es devenu complice de Satan!

Le sénateur reluque son frère du coin de l'oeil, à l'audition de ce reproche imprévu mais mande immédiatement son surintendant. Il le met au courant en termes clairs et péremptoires.

– On vient de m'apprendre un fait scandaleux qui doit cesser aujourd'hui même. Des femmes sans scrupules ont ouvert un lupanar mobile. Trouvez-les et chassez-les, ordonne derechef le grand patron de North Nation Mills.

– C'est une infamie, d'enchaîner le révérend Stephen Edwards. Notre communauté ne peut tolérer un jour de plus une telle aberration!

– Je dirais «une nuit» plutôt qu'un jour, nuance le surintendant que ces déclarations ne semblent guère troubler. Si ces dames opèrent à l'extérieur de notre territoire, la compagnie n'a pas l'autorité pour intervenir.

– Notre compagnie, monsieur Schryer, a toute l'autorité voulue pour protéger son personnel, de répliquer le sénateur.

Le surintendant Schryer n'a pas l'âme d'un justicier. Il est plus habile à mesurer le bois et en assurer le chargement sur les bateaux de la compagnie qu'à juger de la morale des employés et prévenir le défoulement de leur virilité. D'autant plus que le soi-disant lupanar dont il connaît fort bien l'existence a plutôt de bons effets sur la productivité des hommes du moulin. Il sait toutefois qu'on ne discute pas les ordres du grand patron, encore moins lorsqu'il endosse les principes fraternels. Il l'avait jadis appris à ses dépens, peu après son arrivée à North Nation Mills.

La compagnie avait fait construire une église pour la communauté écossaise. Tout fonctionnait sans problème avant l'arrivée du pasteur Stephen Edwards. Bien sûr, il y avait de petits accrochages çà et là. Les Irlandais de Sainte-Malachie et les Canadiens de Sainte-Angélique s'étaient opposés à cette construction mais le surintendant avait adouci les angles. Il donnait congé aux uns, le 17 mars pour la Saint-Patrice et aux autres, le 24 juin pour la Saint-Jean-Baptiste. Il versait même cent dollars aux oeuvres de chaque paroisse, à cette occasion. Plus encore, le surintendant se rendait avec toute sa famille, douze enfants solides, au pèlerinage annuel d'*Our Lady of Knock* en août à Mayo. Les Irlandais appréciaient cette présence écossaise remarquée. Le défilé terminé, les notables invitaient le visiteur et sa femme au banquet généreusement arrosé de bon whisky, irlandais évidemment! Saint André fermait les yeux et saint Patrice souriait. En juin, à la Saint-Jean, les quatorze Schryer récidivaient, à Papineauville. Les Canadiens accueillaient cette délégation écossaise avec plaisir et, la procession finie, priaient le visiteur et sa famille de participer, au chef-lieu, à la réception municipale largement arrosé de bon genièvre *canayen*... Pour ne pas être en reste, la communauté baptiste s'était organisé une fête à la St. Andrew qui tombe, évidemment, le 30 novembre.

En bons Écossais, ils avaient calculé qu'un grand nombre de Canadiens étaient déjà montés aux chantiers à cette date, tout comme les Irlandais. Ainsi, la réception ne coûterait pas trop cher. D'autre part, le soleil se couchait tôt à cette époque de l'année et l'état des routes préoccupait les visiteurs qui retournaient tôt... Autant de bon whisky écossais économisé!... Mais pas complètement, puisque la communauté baptiste s'en occuperait!

Le sénateur Edwards, président de la *St. Andrew's Benevolent Society*, ne s'inquiétait pas; au contraire, il appréciait le savoir-faire de son surintendant qu'il donnait en exemple à ses invités. Il profitait de cette occasion patriotique pour réunir à North Nation Mills quelques politiciens et autres entrepreneurs forestiers. La bonne entente raciale et linguistique de ses employés – le scotch aidant – favorisait ses intérêts. Aussi n'avait-il jamais manqué de louer le mérite de monsieur Schryer et s'assurait-il, chaque année, que la compagnie reçût à temps, dédouanée, une bonne caisse d'authentique whisky de Scotland.

L'arrivée du jeune pasteur Stephen Edwards mit fit, de façon abrupte et catégorique, à ces louanges et fêtes. Frais émoulu d'une rigoureuse institution théologique de l'ancienne capitale canadienne – Kingston –, le petit frère Edwards s'offusqua immédiatement de ce «pacte inadmissible». Finie à tout jamais la promiscuité dégradante avec les *French Frogs* et les *Irish Papists*! La fête de saint André serait dorénavant l'occasion de célébrer la parole divine sans libations.

– Un bon chrétien ne boit pas par plaisir mais par besoin, affirma-t-il avec solennité, l'oeil sévère et le doigt pointé vers la réserve de whisky.

« Mon chien aussi, pensa le surintendant, ça ne l'empêche pas de vider sa vessie avec plaisir ! »

Il n'en protesta pas moins contre l'opinion du pasteur qu'il jugeait un peu rigoureuse et intolérante. Le sénateur ne l'entendait pas de la même façon, d'autant plus que sa femme était furieuse depuis que la mairesse du chef-lieu, après la danse d'ouverture, avait sollicité un deuxième tour de piste au bras du sénateur. Le maire de Papineauville, indifférent aux espoirs de la sénatrice, avait préféré la compagnie de madame Schryer. Habile politicien ou mari expérimenté, le sénateur en profita donc pour calmer toute la famille.

– La volonté d'un membre de la famille Edwards, monsieur Schryer, est indiscutable. Veuillez à ce que les *étrangers* ne pertubent plus notre fête et faites disparaître les regrettables boissons enivrantes de ce lieu.

– Nos invités et nos employés ne comprendront pas, monsieur le président.

– Dans ce cas, monsieur le surintendant, la compagnie se privera dorénavant de vos services. Faites avancer ma voiture immédiatement.

Robert Charles James Schryer tenait à rendre ce dernier service au président de la compagnie ; il donna aussitôt l'ordre d'atteler les chevaux. Il n'avait pas encore franchi la porte que le sénateur, le poussant vers une autre pièce, l'immobilisa brusquement.

– Tu ne vas tout de même pas me laisser retourner à Roquelune, en pleine nuit, en pleine fête, parce que ma femme trouve la petite mairesse trop jolie et mon frère, le scotch peccamineux ? Invente une raison.

– Si on annonçait une tempête dans la Petite-Nation, ça irait?

– Envoie le cocher nous en avertir publiquement.

La tempête *providentielle* permit au sénateur de tout concilier. Le surintendant qui désirait, depuis longtemps, visiter les chantiers de la compagnie, en profiterait le lendemain pour se rendre en Haute-Gatineau et n'en revenir qu'au printemps. Depuis cinq ans – coïncidence fortuite? –, il quittait North Nation Mills à la mi-novembre et n'y apparaissait qu'à la mi-décembre. Écossais, Irlandais et Canadiens célébraient la Saint-André en toute tranquillité, disons plutôt sans intervention du pasteur qui n'avait jamais mis les pieds dans les forêts de la compagnie.

En ce vingt juillet 1884, le surintendant, qui trouve encore et toujours que le pasteur est vraiment fanatique et intolérant, ne peste plus.

– D'accord, monsieur le président, je m'occupe de ces dames de la presqu'île.

– Ce ne sont pas des dames, monsieur Schryer, mais des créatures de Satan qu'il faut chasser sans pitié, de corriger le prédicateur.

Pour la chasse, le surintendant songe d'abord au curé de Sainte-Angélique puisque les presqu'îles relèvent de cette paroisse. Il suffirait de lui laisser savoir que de bons catholiques vont pécher la nuit... mais il le sait probablement déjà par la confession.

– Pas nécessairement, lui explique son ami Joseph-Didyme-Casimir Thomas. Les hommes se confessent généralement à Pâques et les filles de Roquelune sont arrivées au début de juin.

– Il paraît qu'elles ont un « campement mobile » sur la presqu'île. Tu pourrais le repérer?

– Rien de plus facile: des dizaines d'hommes du moulin vous y conduiront les yeux fermés.

– Dans ce cas, tu vas aller dire à ces filles de déguerpir tout de suite.

– Je peux mais elles vont s'installer ailleurs: à l'île, au canal, dans la baie. Il faudrait un policier pour les guetter, les suivre.

– Trouve-moi un bon policier, la compagnie paiera les frais. Fortin ou son garçon des Cascades, ça irait?

– Trop vieux le père; quant à son gars, ce serait risqué. Trouver les filles, pas de problème mais il camperait avec elles!... Peut-être le grand Berlinger?

– Ouais, costaud mais pas dégourdi!

– Avec une prime alléchante, il se remuerait les jambes; ça l'aiderait à se payer du bon gin plutôt que sa bagosse!

Joseph-Honorius-Petrus Berlinger, quatre-vingt-dix-sept kilos, un mètre quatre-vingt-cinq, se met en chasse le vingt juillet au soir. Un informateur, au moulin, lui a assuré que

l'avant-veille, le campement de ces dames était dressé sur la grève, à la pointe ouest de la grande presqu'île.

– Je n'ai pas d'embarcation, moi, pour m'y rendre!

– Passe par les terres.

– Les terres, pas facile dans l'obscurité avec tous les marécages.

– Apporte-toi un bon fanal.

– Elles vont me voir venir.

– Un fanal de plus ou de moins dans la nuit, ça ne les dérangera pas. Tu apercevras les leurs avant qu'elles ne voient le tien.

Le policier quitte la pension de North Nation Mills un peu avant l'heure du souper, fier de sa nouvelle responsabilité, la jambe alerte et le front haut. Surtout le torse bombé à cause de la ceinture invisible mais nécessaire de son pantalon de sergent-major du 17e bataillon. En effet, le 17 octobre 1871, la première compagnie du lieutenant-colonel Casault avait quitté Montréal en train, en route vers Rivière-Rouge au Manitoba. Le gouvernement du tout nouveau Dominion du Canada venait de recruter des volontaires pour contrôler Louis Riel. Habillés, nourris, logés, les héros du 17e bataillon, sergent-major en ligne, se baladèrent, sans coup férir, durant quelques semaines au pays des Métis. Seulement, depuis le retour, il s'était écoulé plusieurs années déjà et le bel uniforme galonné d'Honorius-Petrus Berlinger avait rétréci. À vrai dire, pas du tout sauf que le ventre du glorieux militaire s'était généreusement... épanoui. Le brave soldat de parade

avait beau essayer de le comprimer, la ceinture de cuir n'en faisait plus le tour. Pas à court d'imagination le policier des chutes: il est allé au magasin de la compagnie se procurer quelques mètres de corde solide et le voilà maintenant bien sanglé dans sa tunique recouvrant la taille compressée! Ça gonfle un peu beaucoup la poitrine, mais quelle allure! quelle prestance! surtout lorsque brillent au soleil de juillet les deux médailles, violette et orangée! Peu pratique toutefois lorsque le policier doit lever la jambe pour sauter à cheval ... car la compagnie lui en a prêté un!

Lorsqu'il franchit le pont Cook avec sa monture, en route vers sa dangereuse mission secrète, il n'en salue pas moins la trentaine de curieux fort amusés et bien au courant des objectifs officiels. Même le cheval semble sourire avec malice le long de la montée Papineau qui mène directement à l'hôtel de madame Ross car il a deviné que son cavalier s'y arrêtera. Diantre! le soleil de juillet chauffe dru et la tunique de laine ne l'aide pas. Il a bien songé à l'enlever mais n'ose pas, à cause du pantalon déboutonné et de la grosse corde... fonctionnelle. Il a plutôt choisi de se rafraîchir un peu le gosier, ce qui a aussi le mérite d'alléger sa gourde bien remplie de bagosse. Il voit poindre le chemin de front du domaine avec soulagement: la patronne de l'hôtel d'en-bas s'approvisionne de bon whisky écossais. Il a bien mérité cette halte, n'est-ce pas? Et, comme il devra s'engager à pied dans le sentier de la presqu'île, un petit repas bien arrosé est de mise, surtout aux frais de la compagnie.

La nouvelle de son arrivée l'a précédé; le palefrenier l'attend. L'entrée du sergent-major du 17e bataillon est saluée d'applaudissements. La patronne, en personne, l'accueille à la porte de l'hôtel. Honorius-Petrus Berlinger retient sa respiration pour bien réussir sa descente de cheval et ne pas risquer

un étranglement abdominal en public. C'est debout au bar qu'il ingurgite avec volupté le premier verre « avec les hommages de la maison ». Après le deuxième mais avant de se diriger vers la salle à manger, il bifurque vers la toilette.

« Ouf ! » s'exclame-t-il en dénouant la corde traîtresse et libérant généreusement sa vessie. Héroïquement mais avec un peu de lest à la taille, il revient à la salle à manger. Sous la longue nappe, après le bol de soupe aux choux, ses doigts se glissent sous la tunique et repèrent la corde qu'il dénoue entièrement. Le sergent-major et policier peut maintenant attaquer de pied ferme la purée de pommes de terre et les trois côtelettes de lard qu'apporte la patronne avec un *side dish* de marinades. Paulette la suit de près et dépose devant l'invité une chope et un cruchon de grès.

– Vous trinquerez bien à ma santé, offre le dîneur à son hôtesse.

– Au succès de votre mission, accepte la patronne.

– Tut tut ! s'empresse-t-il de murmurer, c'est secret.

– Bien sûr brigadier, au succès du secret. Ça prend quand même du courage et tout le monde ici vous admire. C'est une mission dangereuse.

– Oh ! j'en ai vu d'autres à la Rivière-Rouge.

– Méfiez-vous tout de même. Comme on dit au pays : « La nuit, tous les chats sont noirs » ... et j'ajouterais : les chattes aussi !

– Elles ont besoin de se lever à bonne heure pour effrayer un vieux matou.

– Il paraît qu'elles lèvent la jambe allègrement et peuvent lever le camp encore plus vite.

– On verra bien, madame Ross, on verra bien.

Il y voit plutôt mal, une heure plus tard, lorsque son fanal s'éteint à mi-chemin entre le campement recherché et l'hôtel d'en-bas. Berlinger avait pris soin de remplir sa gourde mais oublié de vérifier le réservoir d'huile. Il était pourtant sûr de l'avoir bien fait avant de s'engager dans le sentier. Il avait même évalué la distance et le temps mais, apparemment, il a négligé un détail important.

Parti de l'hôtel à huit heures, il a franchi le premier kilomètre d'un pas décidé mais, au fur et à mesure qu'il approche du boisé de la presqu'île, il doit souvent déposer son fanal pour dénouer la fichue corde de son pantalon qui le serre de plus en plus. Il en profite également pour libérer sa vessie à plusieurs reprises. Maintenant plongé en pleine obscurité, Honorius-Petrus Berlinger réfléchit même si les idées n'affluent pas. La pression vient plutôt du ventre et des intestins. Qu'à cela ne tienne, puisqu'il est seul dans la nuit si noire, inutile d'hésiter davantage. Il détache sa corde, abaisse son pantalon, déboutonne l'arrière de sa combinaison, respire, aspire et s'accroupit. Ah! quel bonheur, quelle douceur que cette herbe rafraîchissante, mais quelle odeur que ces choux de l'hôtel! Il s'éloigne en clopinant et trébuche sur des branches inattendues, tendant la main vers l'avant pour se protéger. La corde qu'il tient suit le mouvement bien qu'il n'y songe pas; il pense plutôt à trouver de larges feuilles. Pas dans l'obscurité surtout qu'il doit d'abord se relever. Tant pis, des mottes d'herbe suffiront! L'opération enfin complétée, l'homme et le pantalon relevés, il ne reste plus qu'à renouer la corde... disparue!

La nouvelle parvient au campement quelques minutes plus tard car les filles de Roquelune, au courant de la mission secrète, ont vite organisé un réseau de surveillance. À vrai dire, un réseau d'information. Les clients qui sont accourus en grand nombre ce soir – personne ne veut manquer une telle occasion – suivent avec intérêt les mouvements de l'enquêteur officiel. Ils se relaient pour apporter les renseignements avec leurs commentaires. À onze heures, mi-déçus, mi-amusés, les guetteurs se rendent à l'évidence que le brave policier, empêtré dans son pantalon et l'obscurité, ne parviendra pas au campement. Le pauvre homme a bien essayé de reprendre la situation en mains; celles-ci ne servent plus qu'à retenir son pantalon. De guerre lasse, sans corde et sans espoir, il s'est assis près d'un érable et plongé dans une longue méditation. En fait, Honorius-Petrus s'est tout simplement endormi sous l'effet du whisky et de la déception. Un copain de Berlinger emprunte une couverture au campement et vient border le policier. Çà et là dans la nuit scintillent de nouveau lampes et fanaux car les hommes doivent remonter aux chutes et les filles retourner à Roquelune. Les hérons de la grève récupèrent leur territoire et les étoiles, leur gange.

Vers onze heures le lendemain matin, le grand Berlinger apparaît avec son cheval au détour de la montée. Ses amis qui l'avaient repéré et quitté la veille commençaient à s'inquiéter. On parle au moulin d'une corvée de secours qui se transforme en discrète délégation à la vue du pauvre policier qui a peine à descendre de sa monture. Il revenait au bercail la tête lourde et basse, la jambe hésitante, les épaules courbées. Il a toutes les misères du monde à franchir les trois marches de l'escalier. Son pied droit semble refuser d'avancer et tout le poids de son corps débalancé repose sur l'autre pied. Obligé de maintenir ses mains à la taille, il ne peut s'appuyer sur la rampe. Les hommes voudraient bien l'aider mais n'osent

participer à ce retour catastrophique. La maîtresse de pension vient au-devant de lui et le guide vers l'entrée.

– Je me suis foulé une cheville, explique-t-il.

– Accident de travail, en déduit-elle. Laissez-moi examiner cela : c'est douloureux ?

– Il m'a fallu traverser une partie de la presqu'île en marchant dessus ; c'est surtout enflé.

– Un jour ou deux de repos, ça se replacera.

– Pas question : je dois retourner à la presqu'île ce soir.

– Sûrement pas ce soir !

– Le forgeron va m'arranger une éclisse avec du cuir bien tendu [une vraie ceinture, n'ose-t-il ajouter]... Je repars à six heures. Même plus besoin de marcher sur ma cheville ! Je vais demander une bonne chaloupe et ramer vers le... et ramer !

Joseph-Honorius-Petrus tient parole mais cette fois supprime le relais à l'hôtel. À huit heures du soir, il longe la rive de la grande presqu'île et franchit la pointe. L'embarcation dissimulée dans les aulnes de la rive, il surveille la rivière des Outaouais. Les filles de Roquelune doivent sûrement arriver avec leurs tentes et leurs bardas à bord d'un bateau vapeur. Il attend avec confiance. Cette fois, elles ne lui échapperont pas ! Au fil des heures, il imagine ce qu'il fera de la prime. Depuis qu'il rêve d'une belle pelisse de renard, à défaut de loutre comme le sénateur Edwards, il ressent déjà la chaleur de la fourrure qui le réconforte et commence même à le

picoter. Le poil est probablement trop frais car les bras et le cou le démangent. Va pour le jambes, l'éclisse est sans doute trop serrée. Pendant qu'il se gratte et se frotte, les heures passent. Une fois ou deux, il change de position car les fesses aussi le démangent. Il en profite pour scruter l'horizon de haut : rien en vue. La nuit étoilée du 22 juillet 1880 l'entoure et lui complique la vie. Pas une âme qui vive dans les parages même que les résidents de l'île à Roussin, tout près, ont éteint les lampes et fermé les volets. De toute évidence, quelqu'un a éventé la mèche et averti les filles de Roquelune de la présence du policier. Elles ont eu peur d'affronter le grand Berlinger qui les renverra à tout jamais dans leur patelin! Quand on a maîtrisé, comme lui, des dizaines d'Irlandais qui se vantaient de le réduire en bouillie, ce ne sont pas quelques petites péronnelles effrontées qui vont l'inquiéter! Histoire de tuer le temps et d'oublier ses démangeaisons, Honorius-Petrus, ci-devant policier officiel, imagine l'allure du gibier lorsqu'il surgira au campement.

La tête droite, le fanal brandi à tout bras, la voix forte, il intime l'ordre impératif de vider les lieux. Il les regarde droit dans les yeux, la prunelle sévère, le sourcil autoritaire. Elles tremblent devant lui, frissonnnent et obéissent. Dommage pour le frisson, il complique soudainement le scénario du policier... Le regard scrutateur du policier vient de discerner ce frisson sur les épaules nues; il s'y attarde, histoire de vérifier l'effet de son intervention. Hélas! c'est l'intervenant qui qui ressent l'effet de ce regard imprudent car les filles de Roquelune, surprises en pleine action, n'ont pas exactement l'allure des dames de la pension ni même celle de Paulette, à l'hôtel.

Le grand Berlinger, tout en se grattant l'aîne, ne s'aperçoit même pas que la pluie s'est mise à tomber. Complètement

absorbé par sa tâche de policier, confronté avec le déroulement du scénario, il hésite et se gratte de plus en plus. Diable, on n'empoigne pas ce genre de coupables à bras-le-corps. On ne frappe pas ces ennemies démunies... pas vraiment car elles sont joliment bien pourvues d'armes imprévues. Comment expulser des personnes dévêtues – l'évidence saute aux yeux – sans leur permettre d'abord de s'habiller. Doit-il les jeter dehors et confisquer leurs biens ou les immobiliser en flagrant délit pour dresser, séance tenante, un procès-verbal authentique? Le policier doit réfléchir d'autant plus qu'à force de se gratter, le « dressement » vient d'ailleurs. Zut alors! on ne se présente pas ainsi devant des dames! À vrai dire, c'est peut-être ainsi...

L'orage met fin au dilemme du policier qui se gratte et commence à frissonner sous la pluie de plus en plus drue. Il frissonne encore, recroquevillé dans son lit à la pension lorsque le médecin, mandé par la patronne, achève son examen.

– Pour la cheville, la nature s'en chargera toute seule mais défense de marcher durant une semaine!

– Ah non! docteur, je suis en devoir!

– Laissez tomber le devoir et occupez-vous de vous soigner. Vous avez atttrapé l'herbe à puce, mon vieux, et cela ne disparaîtra pas tout seul. Cela va vous prendre une couple de pots d'onguent. Dites donc, où êtes-vous allé vous promener les fesses à l'air et... le devant à découvert?

Confiné à sa chambre, le corps enduit d'onguent et de cataplasmes, Honorius-Petrus a tout le temps voulu pour réfléchir à nouveau. Lorsque le médecin revient, le trois août 1880, le grand Berlinger a pris sa décision. Le pied solide, la

peau fraîche, le regard clair, il quitte North Nation Mills sans dire un mot à personne. À cinq heures de l'après-midi, après avoir traversé la rivière des Outaouais, il s'assied au bord du quai de Roquelune et attend. La petite troupe dont il escompte et guette l'arrivée apparaît vers sept heures alors que le soleil jette ses derniers rayons flamboyants sur les flots. Berlinger ne bronche pas mais sourit et admire. Les filles ou le soleil?

Les premiers visiteurs au campement de la grande presqu'île, ce soir-là, s'étonnent, s'inquiètent de la présence devant la grande tente, de Joseph-Honorius-Petrus Berlinger.

– Par ici la monnaie, messieurs: ces dames m'ont engagé pour les protéger.

Le nouveau policier des filles de Roquelune a tout simplement viré son capot. On dit, au moulin, qu'il a le pouvoir de Pigarouich, illustre chaman algonquin.

– Le grand Berlinger ne fait pas branler les tentes, on s'en charge mais il surveille les affaires et tout fonctionne rondement! explique le jeune Thomas à un nouveau draveur. Tu verras, ce soir!

L'oeil attentif, la ceinture solide en bon cuir de vache, bien à l'abri à l'entrée du chapiteau, Honorius-Petrus se tient loin des *talles* d'herbe à puce... Le révérend Stephen Edwards pique une sainte colère lorsqu'il apprend que le commerce lucratif de ces dames continue de plus belle. Le surintendant, au service dominical dans l'église baptiste de North Nation Mills, ne bronche pas en dépit des foudres apocalyptiques s'abattant sur la communauté. La maîtresse de pension, aux chutes, s'ennuie un peu du grand Berlinger mais la patronne de

l'hôtel d'en-bas le chouchoute sans gêne. Les gens d'en-haut affluent régulièrement chez elle, avant ou après la visite au campement et le grand Berlinger dirige la circulation, tambour battant! L'ancien sergent-major du 17e bataillon, médailles à la poitrine, frissonne encore quelquefois dans la grande presqu'île mais les filles de Roquelune veillent à son confort...

Une belle bataille électorale

La démocratie n'avait pas fière allure au siècle dernier ; nos ancêtres n'avaient guère l'occasion de voter sauf pour élire leur député.

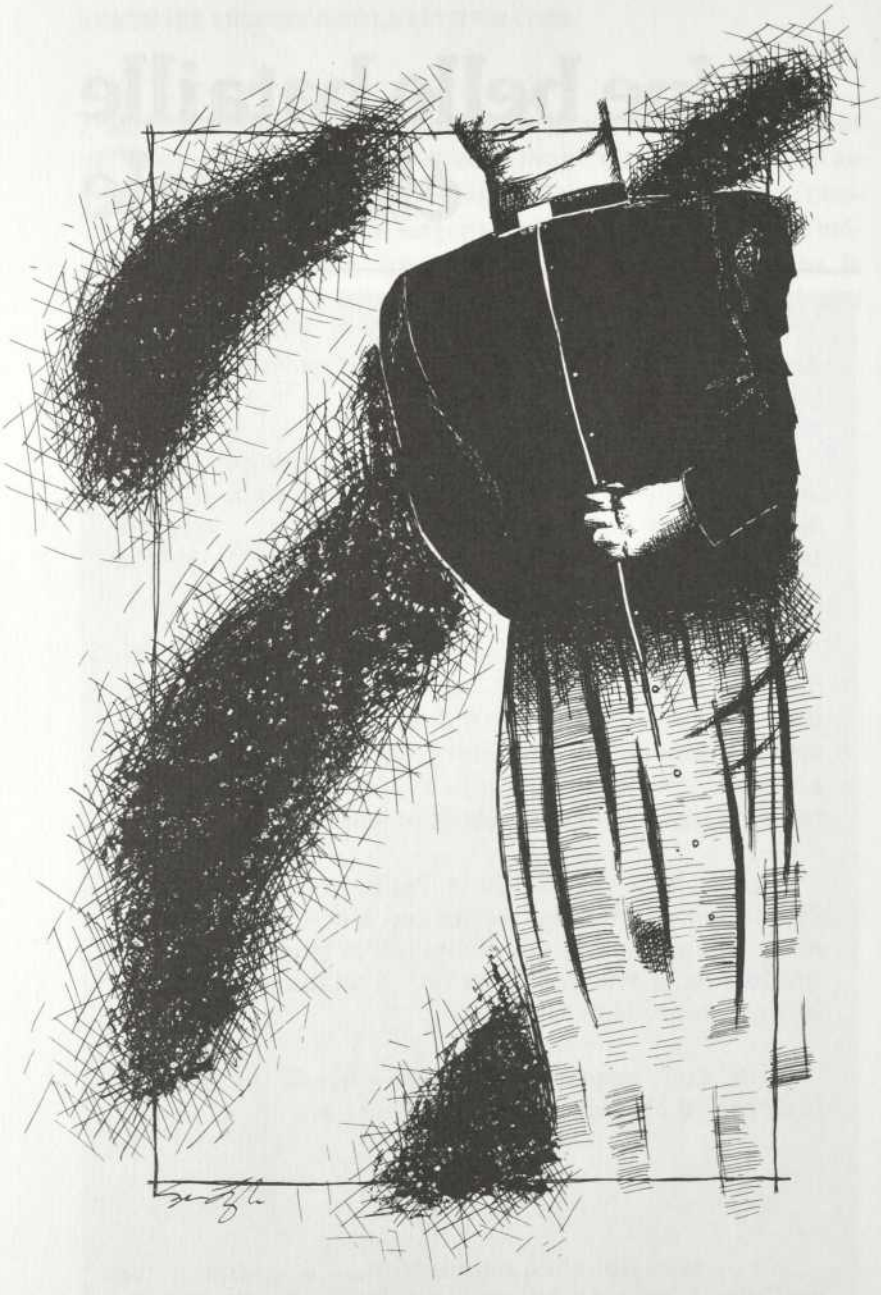
L'évêque désignait d'office le chef des paroisses et le curé nommé s'occupait de son mieux de la dîme et des âmes. On a chuchoté – quelle histoire ! – que certains s'immisçaient dans les affaires temporelles de leurs ouailles !

Sans discrimination aucune – quelle époque ! –, les hommes et les femmes, à voix haute au bureau d'élection des députés à la Chambre, énonçaient publiquement le nom de leur candidat préféré. Il y eut bien quelques bousculades homériques et quelques horions spectaculaires mais la démocratie était jeune et bruyante.

Dans la seigneurie de la Petite-Nation, le seigneur Papineau ne s'attendait certes pas à ce que son curé et ses censitaires mettent en doute son prestige et son autorité lors de la *première élection** d'un maire à la tête de la toute nouvelle municipalité.

De droit seigneurial et divin – quelle question ! –, la mairie lui était due, démocratie ou pas !

* La présente affabulation s'inspire d'un récit *Une journée d'élections* que l'auteur a évidemment romancé un peu dans l'un de ses ouvrages précédents. Voir *Les Cristalliers*, tome II: *Les Montagnes noires*, Éditions Pierre Tisseyre, Montréal, 1984.



– Si votre prédécesseur n'avait pas ameuté les colons contre les lois de municipalités et d'écoles de l'Assemblée nationale, explique le seigneur Papineau à son curé, nos gens ne seraient pas si mécontents de leur sort.

– Votre frère et votre neveu ont fait leur part pour embêter leur curé. Pétitions, lettres à monseigneur, saisies, expulsions. Je veux bien vous accorder qu'ils ne se bousculent pas à la porte du presbytère ou du manoir pour payer leur dû mais, nous au moins, n'avons jamais acculé de colons à vendre à l'encan meubles et récoltes pour payer la dîme.

– Le seigneurie a besoin de revenus, monsieur le curé, et je m'en occupe à ma façon, différente de la vôtre. J'ai toujours prôné la séparation de l'Église et de l'État, je ne vais pas commencer à me mêler de vos affaires. Pourquoi vous mêleriez-vous des miennes?

– Pas exactement des vôtres, monsieur Papineau, mais de celles de mes paroissiens. Vous me permettrez de dire qu'ils ne se trouvent pas toujours de quoi vivre à l'aise dans la Petite-Nation. Heureusement, même si je sais que cela vous déplaît beaucoup, le gouvernement vient de voter la loi des municipalités.

– Vous croyez que la municipalité de la Petite-Nation n'aura pas besoin de revenus, elle aussi?

– Les colons y pourvoiront plus facilement puisqu'avec l'abolition de la tenure seigneuriale, ils n'auront plus à se priver pour assurer les revenus du seigneur.

– Votre conscience, monsieur le curé, serait plus en paix si vous vous limitiez à parler de votre Seigneur et laisser leur seigneur, votre humble serviteur, se préoccuper de leur bien-être terrestre.

Dans le grand salon du manoir, face à la rivière des Outaouais, le seigneur et le curé ont entrepris une joute serrée. Papineau veut obtenir la neutralité religieuse dans les élections municipales prévues. Il est vrai que les seigneurs ne bénéficieront plus de droits de vente et de corvée mais rien n'empêche un seigneur d'accéder à la mairie qui, elle, disposera de revenus. L'abbé Sabourin ne se préoccupe pas des élections municipales en soi mais fort prosaïquement, des terrains de la Fabrique dans cette nouvelle municipalité. Fils de paysan, il se méfie toutefois des intrigues politiques et des ambitions seigneuriales. Il se doute bien que l'honorable Louis-Joseph Papineau ne renoncera pas, de gaieté de coeur, aux droits et prérogatives du seigneur, et il ne voit pas d'un bon oeil ses nouvelles ambitions... municipales.

Aussi, à la première occasion, s'en ouvre-t-il à ses frères qui, même s'ils n'habitent plus la paroisse, suivent de près les affaires politiques.

– Louis-Joseph, depuis son retour d'exil, a pris en main la seigneurie. Son frère a ses entrées dans Sainte-Angélique et des ambitions pour son fils Benjamin-Nicolas. J'ai l'impression qu'il faudrait trouver un candidat de Bonsecours capable de tenir tête aux Papineau : un bon cultivateur indépendant qui a payé sa rente et sa terre et connaît bien les gens de la paroisse.

– Marie-Françoise... Papa lui a concédé toute sa terre de Bonsecours quand elle s'est mariée.

– Alphée ! As-tu déjà vu une femme devenir curé ? C'est pareil pour une mairie, on n'y présente pas de femme là-dedans, mais je suis d'accord avec toi pour devancer le seigneur. Tu devrais convoquer tes marguilliers et former un comité.

– Écoute, c'est une érection civique, pas canonique!

– Ils ne connaissent pas la différence. Tu n'as pas besoin de leur expliquer.

– Ce n'est pas honnête.

– Ils te les expliquent, leurs érections, en confesse?

– Félicien!

– Le nouvel Acte des municipalités et des chemins va donner la direction des affaires civiles de la paroisse Notre-Dame-de-Bonsecours de la Petite-Nation à un maire et six conseillers. Convoque tes marguilliers et dis-leur que le gouvernement veut tenir des élections dans la paroisse, c'est tout!

Les marguilliers convoqués n'en demandèrent pas plus.

– Quand est-ce qu'on nomme le maire? s'informe Orphée Charlebois.

– On ne nommera pas un maire, on le fera élire par tout le monde.

– Qu'est-ce que monsieur Papineau en pense? de dire Valérien Thomas.

– Monsieur Papineau n'est pas marguillier que je sache, réplique vivement le curé. Nous devons former un comité d'élection et choisir un bon secrétaire.

– Major, le contremaître, il connaît tout le monde!

– Michel Beaudry aussi! Son grand-père est arrivé dans la Petite-Nation au tout début de la paroisse.

– Excellente idée, d'admettre le curé. Seulement, il faut que le secrétaire qu'on va choisir sache écrire.

– Comme Louis-Dominique Fortin?

Le curé n'attendait que ce moment. Ses frères Roland et Félicien lui avaient justement recommandé Fortin; ils lui avaient même proposé de le pressentir et le garçon du vieux forgeron avait accepté. Le curé n'allait pas dévoiler ses plans tout de go; les marguilliers avaient le temps de réfléchir: Major, Beaudry ou d'autres... comme Louis-Dominique Fortin! Ils se rallièrent d'emblée à ce nom sans même qu'Alphée Sabourin – un curé de paroisse... même civile, n'impose pas son choix! – n'eût à intervenir. Aucun d'eux ne s'interrogea d'ailleurs sur son intervention. N'était-il pas naturel, dans une paroisse, que la Fabrique recommande le nom du secrétaire et que les marguilliers en choisissent un, comme dit le curé, qui sache écrire... comme Louis-Dominique Fortin.

Ils ne songèrent pas un instant que les Fortin ne tenaient pas les Papineau en haute estime à cause d'une longue querelle de clôture avec le premier seigneur, Joseph l'Ancien, et le forgeron d'alors. Ni, par contre, que les Fortin aimaient bien les Sabourin qui payaient toujours comptant les fers de leurs chevaux et les lisses de leurs carrioles.

Au prône du dimanche, un mois après la rencontre du seigneur et du curé au manoir, l'abbé Alphée Sabourin termine son sermon de manière toute naturelle.

– ... Pour permettre à tous les paroissiens de Bonsecours qui désirent se porter candidats aux postes de maire et de

conseillers de la paroisse que le Gouvernement va ériger chez nous... Louis-Dominique Fortin présidera une assemblée dans la salle paroissiale, vendredi prochain, après le marché...

Dans le banc des marguilliers, tout est calme. Chacun opine du bonnet, se regarde, se félicite de l'annonce publique du pasteur qui approuve leur décision. Dans le banc du seigneur: stupeur! Le bouillant paroissien bondit de son siège avant même que sa femme, dame Julie Bruneau, n'ait pu étendre la main pour calmer la fureur de ce vieux combattant. Louis-Joseph Papineau fixe son curé que cette réaction n'intimide guère. Il pousse brusquement la portière du banc et, tournant le dos à la chaire, remonte l'allée, franchit la sortie de l'église et file vers sa voiture.

Madame Papineau se demande pourquoi son mari a disparu si brusquement mais demeure dans le banc seigneurial jusqu'à la fin de la messe. Elle n'a même pas le temps de l'interroger en rejoignant la voiture.

– Il n'a pas le droit. C'est un hypocrite. Qu'est-ce qu'il manigance avec cette nomination de président d'assemblée? Je vais écrire à monseigneur Guigues tout de suite. Je ne lui dis pas comment célébrer sa messe, moi!

– Louis-Joseph, les élections dans une paroisse, ça concerne le curé de la paroisse, non?

– On a voté une loi pour former une de nouvelles paroisses civiles, pas religieuses. On l'a déjà eue, l'érection canonique, le reste n'a rien à voir avec le curé, la fabrique ou les marguilliers. Son évêque va le lui dire sinon je fais tout annuler.

– Tu n'es plus président de la Chambre.

– Il ne l'emportera pas en paradis sa nomination de Louis-Dominique Fortin de petit blanc bec; je vais la faire casser. Nicolas va s'en charger. Quand il sera maire, il le choisira son secrétaire. Ce n'est pas un petit avorton de campagne qui va dicter les procédures d'élections.

– Qu'est-ce que Nicolas vient faire dans cette élection?

– Je l'ai choisi comme maire de la paroisse. Les Papineau sont encore les seigneurs de la Petite-Nation, non?

Ce n'est pas par hasard qu'Alphée avait établi la journée de l'assemblée. Les gens des côtes descendaient au marché le vendredi alors que les bateaux n'arrivaient pas au quai avant le samedi matin. Ainsi, le ban et l'arrière-ban des Papineau ne seraient pas présents pour appuyer des candidatures seigneuriales. Les gens de Sainte-Angélique et de la presqu'île pourraient toujours proposer le nom de Nicolas Papineau, le petit dernier de l'honorable Denis-Benjamin: ils n'auraient pas la majorité. Le curé misait sur ce fait; il savait que les colons n'avaient pas particulièrement affectionné cet arpenteur qui avait succédé à son père et les avait forcé à payer les droits de son oncle...

Dès le lundi matin, Alphée Sabourin, part en campagne électorale sous prétexte d'une grande tournée pastorale. À peine a-t-il terminé sa messe matinale, assez distraitement, qu'il file au couvent. À sa grande soeur Dolorès, supérieure de la petite communauté, il explique l'importance de rappeler aux enfants, chaque jour, la tenue de l'assemblée du vendredi.

– Dis-leur, tous les matins et tous les soirs, d'en parler

à leurs parents. Tous les hommes de la paroisse doivent descendre au marché, vendredi. Il faut qu'Orphée devienne maire. Voici la liste de nos candidats ; avertis tes compagnes.

– Les élections, Alphée, ce n'est pas de notre ressort.

– Tu crois? C'est tout l'avenir des enfants de la paroisse : il ne faut pas que monsieur Papineau s'en charge.

– Tu étais pourtant bien content que monsieur et madame Papineau nous accueillent à la Petite-Nation. On ne peut pas renier nos bienfaiteurs.

– Prie pour eux tous les jours si tu veux, Dieu écoutera vos supplications et sauvera leurs âmes mais laisse-moi sauver les élections. La paroisse et le couvent s'en porteront mieux lorsque le beau-frère Orphée sera maire.

Du couvent, le curé file directement aux Montagnes noires. Une première halte à l'hospice pour s'assurer que les pensionnaires et les malades descendent vendredi.

– Les hommes du moulin viendront vous aider à les installer sur une grande charrette. Voici la liste de nos candidats : affichez-la au réfectoire.

– Je veux bien, monsieur le curé, seulement nos gens ne savent pas lire.

– Ils savent parler ; faites-leur répéter ces noms.

Une deuxième halte, à la fromagerie de Victor Sabourin.

– Explique à tes fournisseurs qu'ils doivent venir au

marché et à la réunion, vendredi. S'ils veulent que tu continues à acheter leur lait, ils n'ont qu'à bien voter. Dis-leur comment et parle-leur surtout d'Orphée puis de Toussaint.

– Toussaint est candidat?

– Je m'en vais justement le lui annoncer.

– Voyons donc, Alphée, si Toussaint devient conseiller, la première chose qu'il va faire, c'est séparer la paroisse du village. Papa l'a toujours prévu. « Un jour, on aura notre village nous autres aussi, qu'il disait, avec notre école et notre église. »

– Papa disait cela?

– Tu ne peux pas le savoir, toi, tu étais au séminaire pendant qu'on trimait ici pour payer tes soutanes.

– Bon, bon, c'est à mon tour de travailler pour vous autres. Pour une école en haut, Toussaint et moi, on s'organisera. Pour le moment, il faut l'élire au conseil municipal, en bas.

Il n'a pas de misère, tout en évitant de parler de nouvelle église, à convaincre ses neveux Louis-Joseph et Toussaint, en s'adressant surtout à Delphine qui prend aussitôt l'initiative.

– Louis-Joseph, tu files au Grand Lac rencontrer l'oncle Philémon. Dis-lui de fermer le moulin jeudi matin pour que tous les bûcherons rappliquent au camp et descendent dans la journée.

– Attention, d'ajouter le curé, demande-lui de ne pas leur donner d'argent, ils iront le dépenser à l'auberge!

– À l'auberge, d'enchaîner Delphine, je peux m'occuper de mes amies.

– D'accord mais je veux quarante-trois voteurs sobres, vendredi après-midi. Arrange-toi, ma nièce, pour que les petites Noirettes n'embobinent pas les clients. Je veux des votants, pas des abrutis.

– Mon oncle!

– Quand elles s'y mettent, tes petites amies, elles ne donnent pas leur place pour faire circuler les cruchons de genevièvre. Ce n'est pas le temps de retenir les clients dans leurs bras quand l'église et la paroisse ont besoin de votes. Pendant que tu surveilleras l'auberge, Toussaint viendra rejoindre Orphée. Ils n'auront pas trop de deux jours pour aller saluer les familles, mercredi et jeudi. Je m'occupe de l'autre bout de la paroisse avec Major et Beaudry.

Magnifique va-et-vient dans toutes les côtes de la paroisse et longs palabres au presbytère de Bonsecours. Chaque soir, liste du recensement bien en vue, Louis-Dominique Fortin coche les noms des familles visitées, prépare une feuille séparée pour les visites du lendemain.

– Il faudrait bien s'occuper un peu des Écossais du Gore, monsieur le curé.

– Ils parlent anglais et sont protestants, je ne peux rien faire, moi.

– Si... aller rencontrer leur pasteur. Il doit parler latin comme vous?

– Je ne sais même pas où il habite.

– Demandez à votre bedeau, il lui refile du vin de messe tous les mois.

– Voyons, Domino, les protestants ne disent pas la messe!

– Ils communient sous les deux espèces, l'abbé. Le vin du Haut-Canada est trop sucré à leur goût alors Dubrule les approvisionne avec du bon vin catholique du Bas-Canada. C'est ça, le Canada-Uni de Débé Papineau.

Colloque au sommet, le jeudi soir. Thomas et Gravelle présentent le rapport sur les colons de la Ligne de front du domaine, de la Kinonge et du lac Papineau.

– Vingt-deux votants au lac! s'exclame le curé, on n'a jamais eu de paroissiens là-bas!

– Le premier curé de Bonsecours ne disait pas la même chose quand le chef Komanda lui apportait du chevreuil et des truites.

– Pas des paroissiens, des Iroquois.

– Les Anciens ont reçu le baptême dans la paroisse, leurs vingt-deux descendants peuvent... redescendre ici, non?

Le pasteur protestant suit difficilement les conversations mais apprécie l'hospitalité au presbytère catholique surtout que le bedeau Dubrule veille à bien approvisionner son verre. Les rapports des Cascades et du chemin Papineau dénombrent une trentaine d'autres votants bien que personne ne se soucie

d'expliquer au curé qu'un commando de bûcherons du moulin a déjà réquisitionné voitures, tombereaux et charrettes pour bloquer la sortie de la presqu'île, près de la baie Noire.

– Augustin-Cyrille, Nicolas-Benjamin et leurs amis ne sortiront pas du fief, vendredi, a garanti l'aubergiste des chutes.

Alphée Sabourin révise une dernière fois la liste du recensement avec son ami et secrétaire, Louis-Dominique Fortin. Ni l'un ni l'autre ne soupçonnent le blocus de la presqu'île, mais ils s'inquiètent tout de même du grand nombre d'appuis possibles à la candidature de Nicolas Papineau.

– Orphée gagne dans les côtes, au village et dans l'est mais si le seigneur rallie sa parenté, l'ouest votera contre nous sans compter ses amis de Montebello.

Un peu avant minuit, dernier pointage vérifié, les Sabourin sont assurés de quatre conseillers, peut-être d'un cinquième, mais Sainte-Angélique et toute la presqu'île jouent contre la victoire à la mairie. Vingt-six votes de l'ouest peuvent fournir au neveu du seigneur une majorité précaire, mais une majorité quand même.

– Bon, je serai à la salle paroissiale à huit heures demain matin. Il ne vous restera qu'à prier pendant que je compterai les votes, de conclure Louis-Dominique Fortin.

– Tut tut! Domino, tu ne les compteras pas tout seul parce que je serai au marché et à l'assemblée, moi aussi.

– C'est une élection civile, monsieur le curé!

– Ben quoi! je suis civilisé et j'ai le droit de vote, moi aussi. Je suis toujours propriétaire du lot que papa m'a donné en arrière des Quatre-Concombres.

– Pas selon la liste de recensement.

– La belle affaire! On a recensé les familles, pas les propriétaires des lots.

– Qui est-ce qui a le droit de vote, alors? Les familles ou les propriétaires?

– Ont le droit de vote toutes les personnes qui, comme toi et moi, veulent élire Orphée à la mairie avec nos conseillers.

À midi sonnant, le vendredi, le président de l'assemblée et secrétaire officiel de l'élection municipale de Notre-Dame-de-Bonsecours de la Petite-Nation ouvre le grand cahier des mises en candidatures. Dehors, le connétable et bedeau réquisitionné assure le service d'ordre.

– Oyez, oyez, la messe... pardon... l'assemblée commence, vous pouvez entrer.

À deux heures et demie, Louis-Dominique Fortin a déjà inscrit dix-sept noms dans son cahier. Les gens du village sont les premiers à proposer ceux de Thomas dit Tranchemontagne et de Gravelle qui ont apposé leur croix blanche pour confirmer leur acceptation. Michel Beaudry, qui attend le signal du curé, à trois heures, entre proposer la candidature d'Orphée Charlebois à la mairie. Une longue série de croix blanches s'accumulent pendant que les applaudissements éclatent dans la salle. Tout près de la porte, les jumeaux Louis-Joseph et Toussaint Sabourin des Montagnes noires causent en surveillant la place du marché.

– Ça va, on peut entrer, nos gens arrivent.

– Le candidat Toussaint Sabourin est-il présent? s'enquiert aussitôt le président-secrétaire-registrateur.

– Présent.

– Le candidat Toussaint Sabourin, ici présent et dûment proposé, accepte-t-il de devenir conseiller municipal?

– Pardon, monsieur Fortin, interrompt brusquement Louis-Joseph Papineau qui, à son tour, vient d'entrer dans la salle en compagnie de son fils Amédée et d'une douzaine de personnes... Le candidat ne peut accepter de *devenir* conseiller municipal mais simplement de *solliciter* ce poste. Ce seront les électeurs qui décideront, pas vous ni lui.

– Monsieur Toussaint Sabourin accepte-t-il la candidature au poste de conseiller municipal? demande Louis-Dominique Fortin.

– J'accepte.

– Venez apposer votre croix sur le registre.

– Pardon, monsieur Fortin, les électeurs iront apposer leurs croix le jour de l'élection; aujourd'hui, il ne s'agit que de la mise en candidature. Nous ne sommes pas réunis pour les élire mais les choisir, nos conseillers, encore que la procédure choisie soit elle-même discutable.

Des grognements s'élèvent dans la salle mais le seigneur ne s'en émeut pas; il a présidé bien d'autres réunions plus houleuses encore. Du fond de la salle, encadré par ses bûcherons du grand lac, l'oncle Philémon Sabourin fixe le cou de Louis-Joseph Papineau. D'un pas solide et retentissant, il

se fraye un chemin sans difficulté entre les curieux et s'immobilise devant la table d'élection.

– Si vous n'êtes pas satisfait de la procédure, mon bon monsieur, vous pouvez toujours retourner consulter vos amis comme à Saint-Charles autrefois et disparaître pendant huit ans. Nous, on ne revient pas des États-Unis ou des vieux pays en cachette mais du bout de la paroisse, ouvertement. On vient voter aujourd'hui... Vas-y Toussaint, fais ta croix.

– Je signerai mon nom au long, avec plaisir, d'acquiescer Toussaint.

À quatre heures, Félicien Sabourin dépose la candidature de Jérémie Taillefer qui accepter de devenir *conseiller municipal*. Roland Sabourin propose immédiatement celle d'Évariste Birabin qui s'empresse de tracer sa croix.

Le seigneur ne peut protester, il a quitté la salle depuis une quinzaine de minutes avec son fils et ses amis. Son neveu Nicolas-Benjamin devrait être arrivé depuis une heure au moins mais il n'est pas encore là.

– Prends ma voiture, dit Papineau à son fils, et file à la presqu'île. Je ne comprends pas que ton cousin soit en retard. S'il n'est pas ici dans une demi-heure, il va falloir que nous trouvions des candidats. Toi et moi sommes qualifiés, Grolo, Wintress, le filleul de ta mère, ça fait cinq... Mais qu'est-ce qu'ils font, Bon Dieu? Ce n'est pas le temps de lanterner.

– Si je ne les rencontre pas?

– Va jusqu'au *chipaye* et reviens, je m'occupe de cette simagrée d'assemblée.

D'autres y veillent aussi. Le curé Sabourin n'oublie pas que l'élection, selon la loi, se termine une heure après le dernier vote. Il se faufile discrètement vers son grand frère Philémon et ses quarante bûcherons. Deux minutes plus tard, une trentaine d'entre eux quittent lentement la salle pour se diriger vers l'extérieur. Philémon fait aussitôt signe aux autres de tirer les deux portes et de pousser les loquets. Plus personne ne peut entrer ni sortir de la salle! La Grand-Rouge et ses Noirettes n'ont pas mis grand temps à repérer la présence des bûcherons de Philémon devant les portes. Ils ne demandent pas mieux qu'on s'occupe d'eux; ils n'avaient pas prévu une telle aubaine. Les portes s'en trouvent rapidement bloquées davantage lorsque les filles rejoignent ces hommes bien disposés à... causer. Lorsque Louis-Joseph Papineau, las d'attendre, s'y dirige d'un pas décidé, il se heurte à une muraille fort colorée. Noirettes et bûcherons ont vite fait, se tenant par la taille ou la main, de rendre tout passage infranchissable. Alphée, satisfait et souriant, vient au-devant du seigneur perplexe.

– Vous cherchez quelqu'un? demande-t-il innocemment.

– J'attends quelqu'un, répond Papineau laconiquement.

– Il ne vous reste guère de temps pour attendre. J'ai l'impression que l'assemblée des... candidatures va se changer en élection par acclamation.

– Oh non! Il reste quinze minutes et je me charge, si mon neveu et ses amis n'arrivent pas, de proposer moi-même des adversaires à votre beau-frère, dussé-je incrire mon nom!

– C'est votre droit le plus naturel mais ce ne sera peut-être pas facile.

– J'ai déjà vu des situations plus compliquées se dénouer facilement, au temps de gouverneurs plus coriaces qu'un petit curé un peu trop ambitieux. Suivez-moi, vous verrez bien.

– Je peux vous suivre mais n'ambitionnons pas, comme vous le dites, de nous rendre bien loin.

De fait, ils font à peine cinq pas. Louis-Joseph aperçoit alors l'obstacle imprévu. Sur un signe discret du curé, la muraille humaine se détend, encercle les deux hommes, se presse autour d'eux, les force à reculer jusqu'à la route. La chorégraphie se modifie, louvoyant vers la gauche, se détendant une seconde pour laisser Alphée Sabourin se faufiler à l'extérieur du cercle qui se reforme rapidement autour du seigneur. Delphine se penche vers son amie la Grand-Rouge qui, de maîtresse des ballets, se transforme en maître des choeurs.

Au clair de la lune
mon ami Papineau
prête-moi ta plume
pour écrire un mot...

La chorale reprend le refrain et ballotte « le chat et la souris ». Une voiture arrive à toute vitesse sur la route de front du domaine. Amédée Papineau en descend, seul et excité. Il se précipite vers le groupe. Des bras se tendent, le happent et le fils rejoint le père au centre de la ronde.

Au clair de la lune
mon ami Papineau
prête-moi ta plume
pour écrire un mot
Ma chandelle est morte
je n'ai plus de feu
ouvre-moi la porte
pour l'amour de Dieu.

Elle s'ouvre justement, à cinq heures, pour laisser apparaître Louis-Dominique Fortin sur le perron.

– La période de mises en nomination est terminée puisque personne ne s'est présenté devant moi depuis une heure dûment écoulée, devant témoins. Je déclare donc élus par acclamation les six candidats proposés qui ont accepté les postes de conseillers municipaux. Je déclare également élu par acclamation le premier maire de Notre-Dame-de-Bonsecours de la Petite-Nation, notre ami Orphée Charlebois. Je les félicite en votre nom et au mien, messieurs-dames.

Les bûcherons et les témoins retenus à l'intérieur se précipitent vers leurs amis. Les Noirettes sautent au cou de leurs nouveaux compagnons sans se préoccuper de la présence du curé qui, d'ailleurs, ne les voit pas. Il regarde plutôt le seigneur et son fils, furieux, s'éloigner dans leur calèche. Les paroissiens de Bonsecours se regroupent et vont reconduire le nouveau maire jusqu'à la baie des Arcand.

En remontant aux Montagnes noires avec Delphine, le nouveau conseiller municipal raconte à sa femme « la petite promenade» que les jeunes frères Sabourin, le fromager Victor en tête avec Dononza, l'aubergiste des chutes du moulin, ont effectué du côté de la presqu'île.

– Tout le monde était prêt depuis trois jours et, ce matin à sept heures, les voitures et les charrettes affluaient à l'auberge. Le patron du moulin en avait fait son deuil: personne n'irait travailler aux chutes ce vendredi. Les gars qui se préparaient à monter sur la Lièvre ont retardé leur départ; ils ne voulaient rien manquer. Ils sont accourus, une vingtaine, dans deux charrettes à foin tirées par quatre chevaux chacune. Dononza et le père de Domino ont mobilisé quatre

autres charrettes et trois tombereaux. Ils ont pu compter sur une douzaine de scieurs et de journaliers du moulin, en plus. La troupe s'est mise en marche vers la presqu'île vers dix heures parce qu'il fallait faire un détour par la carrière. À midi, une quarantaine de partisans dans neuf charrettes et cinq tombereaux bien lestés se rangent à la croisée du chemin de front et de la presqu'île pour une moitié et, pour l'autre qui poursuit sa route, à quelques mètres des résidences de Godfroi et Denis-Benjamin Papineau. Chevaux dételés, tombereaux vidés, barricades montées, il n'y a plus moyen de passer. Les hommes attendent derrière de hautes mailloches de foin. Les Tucker, les Saint-Germain, les McKay et les Cook arrivent, en belle calèche et habits du dimanche. Rien à faire. Dononza et Victor ont tout bloqué. Mieux encore, ils ont envoyé trois gars au bord du canal. « Les calèches ne passeront pas, garantit le père Fortin, mais si on force les gens à rebrousser chemin, ils peuvent descendre à Bonsecours par la rivière des Outaouais. » ... Ils y ont pensé mais sans succès. Le forgeron avait ramassé les embarcations de la presqu'île pendant que les amis de Nicolas Papineau arrivaient aux barricades. Le fils de Débé a perdu trois heures à se promener entre le canal et le *chipaye*. Il est même parvenu au cimetière par la terre de son grand-père Papineau. Victor s'en doutait : la grande barque dérivait au milieu de la rivière, les canots attachés à l'arrière. À moins de descendre à Montebello à la nage, le pauvre diable était bloqué dans le fief paternel. Deux de ses amis ont bien essayé de couper par en haut vers les Cascades et le moulin. L'arrière-garde veillait. De sa cabane à glace, la femme de Ti-Gus le manchot les a vus passer. « J'espère que Dononza ne les a pas oubliés. Ils doivent geler dans le bran de scie ! » ... Quand le soleil s'est mis à descendre, vers quatre heures et demie, Victor a sonné le rappel. Tout le foin et les pierres sont encore là. Au *chipaye*, les chevaux et les voitures ont bifurqué vers la côte Saint-Charles où Gauthier,

Robitaille et Dupont les ont guidés vers Saint-Amédée. Ils sont arrivés en même temps que nous chez Orphée... Alphée les a dévisagés, la bouche ouverte.

– D'où venez-vous? qu'il leur a demandé.

– Une petite promenade du côté de la presqu'île, qu'a répondu Victor sans oser préciser davantage... et Alphée – je suis sûr qu'il s'en doutait – a préféré ne pas s'informer, du moins pas aujourd'hui.

– Alors, il n'y a pas eu de bataille?

– Pas de blessés, en tout cas, sauf que les beaux habits de ces messieurs et les robes de ces dames auront besoin d'un bon nettoyage.

– Le cantonnier n'a pas fini de travailler. Ça va coûter cher au nouveau conseil municipal!

– Pas une *cenne*, Delphine. Dononza a fait un marché avec Bernard: nettoie le chemin mais garde les pierres, le foin et le fumier.

– Le fumier?

– Ben, Victor avait prévu que les partisans de Papineau pouvaient protester contre les barricades et chercher à les franchir... Malin Victor! il avait donné le mot d'ordre, au début de la semaine, pour qu'on ramasse tout le crottin de cheval, les bouses de vaches, le fumier de moutons pour avoir des munitions. Dononza, lui, s'est occupé des *bécosses* à l'auberge et au moulin; il a réquisitionné toutes les chaudières et les gars qui les ont vidées par-dessus les barricades.

– Ce n'est pas exactement ce qu'on pourrait appeler une élection bien propre!

– Quand Benjamin Papineau force les colons à vendre leurs animaux ou leurs terres pour payer les droits seigneuriaux de son oncle, est-ce plus propre? Il reprend les lots, la moitié de la presqu'île lui appartient. Son père Débé, au moins, s'arrangeait pour les attendre et les aider... Aujourd'hui, on a pris notre revanche.

– Pas tout à fait à la sueur de vos fronts!

– Ben, Débé avait aidé le grand-père Évariste à payer les moutons qui ont enrichi la terre de la Petite-Nation; les petits-fils Sabourin ont remboursé les petits-fils Papineau!

Notes

au sujet de quelques mots employés dans le présent ouvrage.

ASQUA : à cause du sens péjoratif que les Blancs ont donné au terme *squaw*, l'auteur s'est permis d'utiliser un mot très évocateur, *asqua*, pour désigner une jeune adolescente comme la princesse Natoua... Licence poétique oblige !

BAGOSSE : ça peut vouloir dire plusieurs choses, mais ceux qui ont déjà goûté à cette boisson sauront que, dans le contexte, ça signifie un whisky de fabrication clandestine.

CHAMAN : il s'agit du sorcier, chez les Amérindiens. L'auteur a retenu cette épellation du mot. Par contre, on trouvera différentes formes de ce mot chez différents auteurs. Certains parlent de *chamane* ; d'autres, de *shaman*. L'ethnologue Jacques Rousseau a même parlé de *sachem*.

CHIPAYE : c'est un mot algonquin désignant un cimetière. Dans son *Journal d'un fils de la liberté* (tome I, p. 50), Amédée Papineau écrit : « Sur la 3e terre au-dessus de celle de Pépé [son grand-père Joseph Papineau, seigneur de la Petite-Nation] ... est l'endroit, près de la grève, appelé Chipai qui veut dire cimetière dans la langue des Algonquins. » En renvoi, au bas de cette même page, il explique : « Les habitants prononcent Chipaille et étendent le nom à toute cette partie de la Seigneurie jusqu'à Grenville. Dans l'inventaire des biens de feu Joseph Thomas dit Tranchemontagne qui justement possédait cette '3e terre au-dessus de celle de Pépé' on peut lire (acte 4560 - 20 octobre 1821 - greffe du notaire Joseph Papineau) : Victoria Thomas ne pouvait se transporter sur les terres de cypaye... a cipaye dix arpents de terre de font... »

Nous avons choisi d'écrire *chipaye*, de préférence à *cipaye* qui désignait anciennement un soldat hindou au service d'une armée européenne.

KITTCHISIPPI: c'est le nom algonquin de la rivière des Outaouais. Toutefois, selon les auteurs, on trouve plusieurs épellations: *kitche*, *kije*, *kiche*... Nous avons retenu *kittchi*. Il en va de même pour les dérivés de ce nom, tel *Kittchisipinini*...

MATACHÉ: de fait, il s'agit d'un procédé de teinture des cheveux utilisé par les Amérindiens. En somme, il s'agit de l'ancêtre des « colorants» modernes!

PETITE NATION et PETITE-NATION: attention au trait d'union! Lorsqu'il n'y en a pas, il s'agit de la tribu elle-même. Quand il y en a un, eh bien! c'est le lieu géographique (la région ou la rivière)... tout comme on écrit, d'après la Commission de toponymie du Québec, Val-d'Or et non Val d'Or, Sept-Îles et non Sept Îles... Voilà qui est clair, non?

ROQUELUNE: il fallait y penser: c'est la prononciation à la française de Rockland, petite municipalité de l'est de l'Ontario... C'est Joseph Rudel-Tessier qui a donné ses titres de noblesse à ce nom dans son ouvrage intitulé *Roquelune* (Boréal Express, 1983).

SAGAMO: fête de la traite des fourrures, qui avait lieu chaque année à Tadoussac.

WAMPUN: terme d'origine iroquoise désignant une ceinture de coquillages qui devint une monnaie d'échange.

WESKANINI: ils ont vécu, chassé et pêché au bord de la belle petite rivière à laquelle ils ont donné leur nom. Selon les auteurs, on parle des *Weschachini*, des *Weskarini*...

WIGWAM: il s'agit de la *maison* des Algonquins. Celle des Micmacs est un *wigwom* ; celle des Cris, un *wikiwam* ; celle des Odawas, un *wigwauk*. Nous avons retenu le nom américain de *wigwam* que nous retrouvons dans la plupart des dictionnaires.

Table des matières

AVANT-PROPOS 7

LES SEPT ESTOCADES DES CHUTES 11

L'ODYSSÉE DE THIKALMOUN 29

L'ARC MAGIQUE DE WESKA 41

NATOUA, PRINCESSE DE LA PETITE NATION .. 71

TOUANSSOUA DE TOUANSSE 87

LA MORT DE PANTEKOUEIE 101

LE MASSACRE DES CHASSEURS DE LA PETITE NATION 111

LE COURSIER IRLANDAIS 121

LA VENGEANCE ÉCOSSAISE 135

LE CANOT PÉTRIFIÉ D'ÉTIENNE ET MICHEL GAUTHIER 155

LE POLICIER TOURNE SON CAPOT 167

UNE BELLE BATAILLE ÉLECTORALE 185

NOTES 207

Table des matières

autres titres

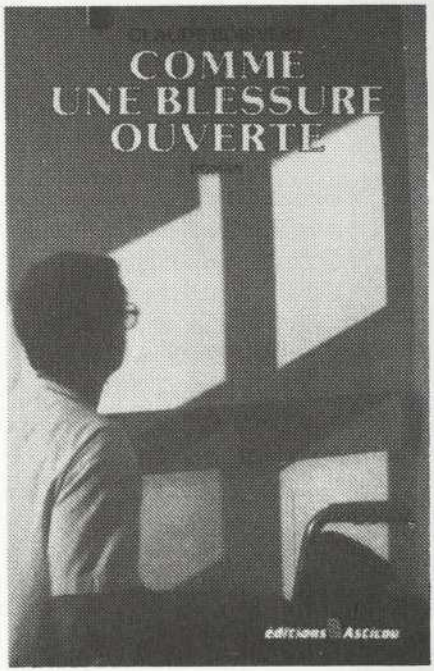
EXTRAITS DU CATALOGUE GÉNÉRAL DES ÉDITIONS ASTICOU

Tous ces titres sont disponibles en librairie... Si vous préférez les commander par la poste, veuillez faire parvenir un chèque ou un mandat postal à l'éditeur. Dans ce cas, prière d'ajouter au prix de vente au détail la somme de 1,00$ pour le premier exemplaire commandé et 0,50$ pour chaque exemplaire additionnel. Tirez vos chèques ou mandats à l'ordre de: LES ÉDITIONS ASTICOU ENRG., et envoyez le tout à: case postale 210, succursale A, Hull (Québec) J8Y 6M8. Au téléphone: (819) 776-5841.



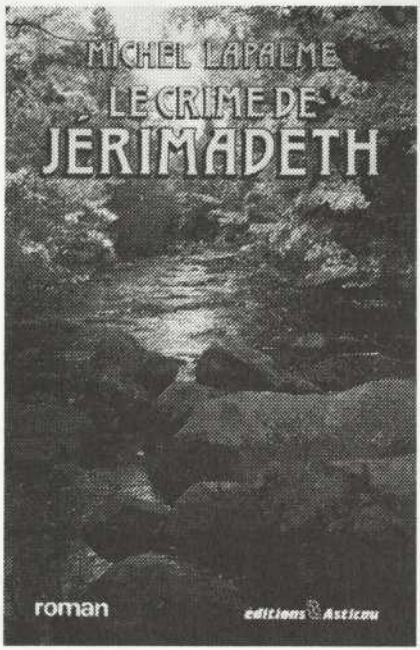
Janine Tourville
LE FEU DES SOUCHES
ISBN 2-89198-070-0 / 16,95 $

Dans la foulée des grands romans qui ont connu beaucoup de succès récemment, voici LE FEU DES SOUCHES de Janine Tourville... LE FEU DES SOUCHES, c'est celui qui brûle sans arrêt quand les colons défrichent un coin de terre...LE FEU DES SOUCHES, c'est aussi celui qui anime les fondateurs d'un petit village de l'Outaouais, Namur... LE FEU DES SOUCHES, enfin, c'est celui qui alimente les passions diverses que vivent les principaux personnages auxquels s'attacheront rapidement des milliers de lecteurs...



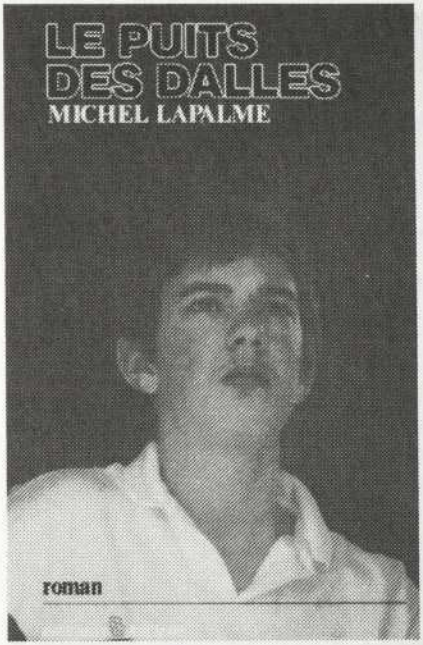
Claude Boisvert
COMME UNE BLESSURE
OUVERTE
ISBN 2-89198-082-4 / 16,95 $

COMME UNE BLESSURE OUVERTE, c'est la prenante désolation, la troublante désillusion d'Euclide Deschambault, vieillard noble et fier, qui ne demande qu'une chose: VIVRE! Mais la vie au Foyer, qu'on dit toute dorée, plutôt que de lui procurer une seconde jeunesse, plutôt que de lui permettre de couler des jours heureux, le bouleverse au-delà de toute expression et le pousse dans ses derniers retranchements...



Michel Lapalme
LE CRIME DE JÉRIMADETH
ISBN 2-89198-073-5 / 10,95 $

Dans LE CRIME DE JÉRIMADETH, le professeur DuPot a organisé un voyage dans les Adirondacks. Ce qui s'annonçait comme une agréable fin de semaine dans la forêt tourne au drame. Il y a des morts... DuPot entreprend de résoudre ces énigmes. Ce qu'il découvrira sera assez étonnant...



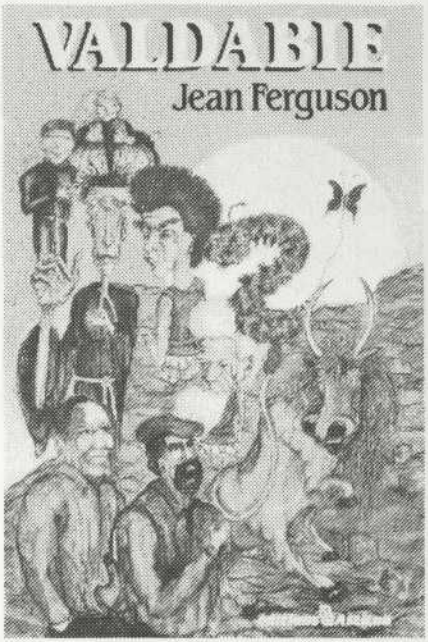
Michel Lapalme
LE PUITS DES DALLES
ISBN 2-89198-083-2 / 10,95 $

LE PUITS DES DALLES met encore en scène Emery DuPot. Ce dernier croyait se reposer à son chalet d'été. Il en est quitte pour se payer une autre enquête à sa façon. Le voici sur la piste des mille et un secrets qui entourent une mort suspecte...



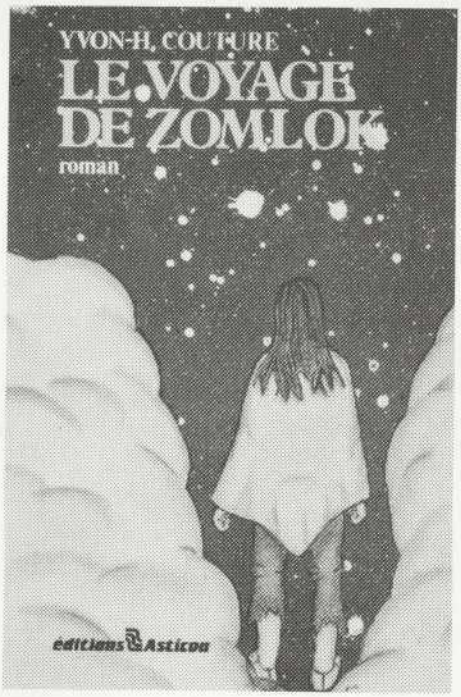
Sylvain Gagné
LE MYSTÈRE DES CINQ SABRES
ISBN 2-89198-084-0 / 7,95 $

LE MYSTÈRE DES CINQ SABRES raconte les aventures de trois jeunes de treize ans. Avec le concours de trois personnes âgées, ils se mettent en quête de découvrir le mystère qui entoure les cinq sabres d'un certain baron Anagor... Sylvain Gagné n'est âgé que de 14 ans. Ce premier roman démontre déjà un beau talent d'écrivain.



Jean Ferguson
VALDABIE
ISBN 2-89198-085-9 / 8,95 $

VALDABIE, c'est un monde charmant où vivent des personnages tous plus surprenants les uns que les autres... Cette joyeuse galerie de personnages, dignes des bonnes histoires de science-fiction, évolue sur une planète tout à fait spéciale. Ce livre, marqué au coin de l'humour et de la fantaisie, s'adresse aux jeunes... et à tous ceux qui n'ont pas encore perdu le don d'émerveillement...



Yvon-H. Couture
LE VOYAGE DE ZOMLOK
ISBN 2-89198-087-5 / 10,95 $

LE VOYAGE DE ZOMLOK est un roman plein de symboles. Par le biais de cette histoire fantastique, c'est toute la société – et ses façons de faire – qui est mise en cause... Un roman qui nous fait passer par une gamme infinie d'émotions!

Lithographié au Canada
sur les presses de
Métropole Litho Inc.

Où diable sommes-nous?... Voici un pays tout à fait surprenant où les points cardinaux, s'unissant aux saisons, donnent naissance à des fils et des filles qui portent des noms pourtant familiers: Neige, Pluie, Brise et Vent... Un pays où un jeune géant attrape un aigle royal pour le rapporter à sa mère... Un pays où habite une très belle princesse... Un pays oppressé par le terrible secret d'un arc magique... Un pays où un homme se permet de triompher d'un cheval fougueux... Un pays où deux soupirants finissent leurs jours de bien triste façon... Un pays, enfin, où il se passe des choses toutes plus étonnantes les unes que les autres... Ah! nous sommes dans la Petite-Nation, près du grand sault de la Chaudière, où nous écoutons le Vent nous raconter de belles histoires... Pourquoi pas? Si Blanche-Neige et le Chat botté vivent toujours au pays des rêves, Natoua, la toute belle princesse algonquine, Thikalmoun, jeune géant pacifique, et plusieurs autres personnages réels ou fictifs ont bien le droit d'habiter cette Petite-Nation enchanteresse... Avec humour et poésie, amour et fantaisie, ***Jacques Lamarche*** nous propose ici une douzaine de contes et légendes qui nous réapprennent le merveilleux... En voiture! Nous partons faire un voyage au pays d'où l'on ne voudra pas revenir!



Photo : Germain Pilon

Auteur prolifique, ***Jacques Lamarche*** a publié jusqu'à présent près d'une soixantaine d'ouvrages: manuels scolaires, romans, essais, histoire... Né à Montréal en 1922, il s'est installé dans la région de la Petite-Nation en 1970. Homme d'action, il n'a pas cessé de se consacrer à mille et une activités dans les domaines sociaux et communautaires. Aujourd'hui, à l'« âge vénérable de la retraite », il coule des jours heureux à l'ombre de « ses » Montagnes noires, où il poursuit sa carrière d'écrivain.

9 782891 980913

ISBN 2-89198-091-3

RELIURE
PRÉFONTAINE-COUSINEAU INC.

BNQ
000 428 673